

U N I V E R S I T E D E L I D G E

1890-1990

CENT ANS DE
PHILOLOGIE
GERMANIQUE

1890-1990

CENT ANS DE
PHILOLOGIE
GERMANIQUE

La commémoration du centenaire du Département de Langues et Littératures germaniques donnera lieu à diverses manifestations : colloques, conférences, rencontres, publications. Les insignes de docteur honoris causa seront remis à quatre éminentes personnalités du monde des lettres.

La plaquette que nous avons réalisée à cette occasion brosse le portrait du département actuel, de ceux qui en sont comme de ceux qui en furent, de ce qui s'y fait et de ce qu'on y fit. La grande famille des germanistes se penche sur son présent, sans oublier ce qu'elle doit à son passé.

Notre brochure ne remplace pas la notice « Soixante années de Philologie germanique à l'Université de Liège » : elle la prolonge tout en y puisant généreusement l'information nécessaire pour donner un aperçu cohérent de la Section pendant son premier siècle d'existence. Deux autres sources se sont révélées fort précieuses : le *Liber Memorialis* de 1936 et celui de 1967.

Nous tenons à exprimer nos remerciements les plus chaleureux à tous ceux qui ont participé à l'élaboration et à la rédaction de cette plaquette : les collègues, le comité de l'Association des Germanistes diplômés de l'Université de Liège et les anciens qui, sous l'une ou l'autre forme, nous ont apporté leur concours. Notre reconnaissance s'adresse également aux secrétaires du Département. Fabienne Lorant, attachée de presse de l'Université, sait ce que nous devons à son imagination créatrice et à son efficacité souriante.

Cette publication n'aurait pas vu le jour sans le soutien financier du Ministère de l'Éducation et de la Recherche scientifique de la Communauté française, de la collection de la « Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège », du Crédit Communal de Belgique et de l'Association des Germanistes diplômés de l'Université de Liège. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de notre vive gratitude.

Robert Leroy
Paule Mertens-Fonck
Pierre Michel
Paulette Michel-Michot

Parmi les docteurs *honoris causa* de l'Université de Liège, le Département de Langues et Littératures germaniques a le privilège de compter les personnalités suivantes:

James Sutherland,
professeur émérite de l'Université de Londres

Randolph Quirk,
professeur émérite de l'Université de Londres

Pierre H. Dubois,
homme de lettres

Jan Goossens,
professeur aux Universités de Louvain et de Munster

Derek Brewer,
professeur à l'Université de Cambridge (1990)

W.F. Hermans,
homme de lettres (1990)

Gerhard Kaiser,
professeur à l'Université de Fribourg/Brisgau (1990)

George Steiner,
professeur aux Universités de Cambridge et de Genève (1990)

T A B L E D E S M A T I È R E S

L'avenir se souvient

I	PORTRAIT DE GROUPE AVEC CENTENAIRE	
	La centenaire (grand angle)	9
	La même (gros plans)	27
II	PÊLE-MÊLE	
	Amis si chers, parents si proches	43
	Photos d'aujourd'hui : le coin des anciens	49
	Photos-souvenirs : le temps retrouvé	57
III	L'ALBUM FAMILIAL	
	Photos d'identité	69
	Photo-finish	85

La philologie embrasse l'étude de
toutes les manifestations de l'esprit
humain dans l'espace et dans le temps.

S. Reinach

C'est la loi du 10 avril 1890 qui créa simultanément dans les Universités de Gand et de Liège une Section de Philologie germanique au sein de la Faculté de Philosophie et Lettres. Après un siècle de bons et loyaux services scientifiques et pédagogiques, le Département de Langues et Littératures germaniques demeure un bel et bon outil qui tombe toujours aussi bien dans la main, tant demeure sans âge la modernité de son projet.

On peut trouver dans la qualité de la recherche et l'excellence de l'enseignement des raisons à la remarquable pérennité de notre Département. Nombreux furent les nôtres, anciens étudiants, professeurs, assistants, lecteurs, tous germanistes à part entière, qui ne se contentèrent pas de participer aux grands jeux de l'esprit, mais y brillèrent durablement. Les chercheurs liégeois n'ont jamais craint d'affronter le jugement de leurs collègues, et la qualité de leurs travaux, souvent publiés à paraison avec celle de la Europe et ailleurs.

Discipline universitaire, s'inscrit dans la tradition lettres, gage d'ouverture et tuel. Mais, portées par la sérieux scientifique qui est riques par la recherche pluri- n'ont jamais perdu le fil des fonde l'enseignement mo- Bien plus, elles ont contri- jamais aux engouements

l'apprentissage sans peine, et s'efforçant d'assurer une formation à la fois souple et sûre qui la distingue d'autres études de langues plus ciblées, refermées sur un utilitarisme à courte vue, échafaudées à la diable sur des fondements scientifiques précaires.

L'AVENIR SE SOUVIENT

la philologie germanique humaniste des études de d'épanouissement intellec- tradition séculaire de celle de l'université et nour- disciplinaire, nos études innovations sur lesquelles se derne des langues vivantes. bué à le tisser, ne cédant faciles ou aux modes de

A Liège, l'esprit de dialogue, de rencontre, de connivence conviviale propre à tous ceux qui ont précédé l'histoire en vivant au quotidien l'Europe des langues et des cultures, cet esprit de la Tour de Babel enfin délivrée de sa malédiction s'est épanoui avec d'autant plus de bonheur qu'il participe de l'idéal de tolérance et de bienveillance pluraliste cher à notre Université et qu'il se nourrit d'un humus historique particulièrement fertile dans un vieux pays d'échanges et de passages, un pays de marches et de frontières aux confins de la romanité.

Etranger, si tu passes par Liège...

Grâces soient rendues ici aux centaines de germanistes qui, au cours de ce premier siècle de notre existence, nous firent l'honneur de ne pas oublier la « Schuur » de la place Saint-Paul, l'Assistance Publique ou les ors de la place Cockerill. Nombreux furent ceux qui, tels les Six Cents de Franchimont face au Téméraire, bravèrent les jaloux en trahissant la source de leur sagesse : « Je sors de Liège ! »

Pourquoi nierions-nous notre secrète fierté de savoir plusieurs de nos anciens à l'œuvre dans de prestigieuses universités étrangères : Brisbane, Illinois, Ann Arbor, Tulane... ?

Pourquoi boudierions-nous notre plaisir à évoquer les innombrables « clans liégeois » qui sévissent aux quatre coins du royaume dans le monde des affaires, dans les organismes internationaux, dans les institutions gouvernementales (certains d'entre nous sont même devenus Ministres du Roi !), aux Universités de Bruxelles, Gand, Louvain, Mons, Namur, dans l'enseignement supérieur, dans les instituts de traducteurs-interprètes et, last but not least, dans l'enseignement secondaire : la grande famille de la Germanique liégeoise, l'armée des fidèles entre tous, inspecteurs, directeurs, professeurs des collèges, des lycées, des athénées, des écoles techniques et professionnelles.

Pendant longtemps, la Section de Philologie germanique liégeoise, héritière de l'excellente Ecole normale des Humanités, jouit d'une sorte de monopole. Le législateur lui avait explicitement confié la mission de former de manière sérieuse les professeurs de langues modernes. Bien que d'autres filières aient vu le jour, menant elles aussi aux métiers des langues, la philologie germanique, grâce à une réorientation constante de ses méthodes, de ses programmes et de son projet scientifique et pédagogique, a toujours été et reste le lieu où se conjuguent et se fécondent recherche et enseignement de qualité dans le domaine des langues germaniques.

Mais à vieille querelle, nouveaux plaideurs. La ritournelle nous accompagne depuis cent ans. En 1891 déjà, un certain Th. Hegener écrivait : « Il serait pourtant désirable que le professeur de flamand, d'allemand, d'anglais, sût lui-même la langue qu'il doit enseigner ; il faudrait même qu'il sût l'écrire et la parler correctement et avec une certaine facilité, qu'il en connût la grammaire "tout court" ».

A l'heure des bilans, la vérité vaut mieux que les truquages ou les esquives maladroites de la mauvaise foi. Les germanistes n'ont jamais ignoré que « pour enseigner l'allemand, il ne suffit pas de savoir parler, quelque savamment que ce soit, sur l'allemand, sur ses affinités avec d'autres idiomes, sur son histoire grammaticale et littéraire, sût-on même que *Heliant* n'est pas le nom d'un vieux moine, comme le prétend un célèbre littérateur belge, mais le titre d'un ouvrage » (Hegener).

Certes, il existe depuis des lustres une caricature du germaniste savant, trop savant, qui ne serait ni suffisamment polyglotte ni convenablement préparé à son métier de professeur de langues vivantes. Cette image jaunie qui, en son temps, il faut en convenir, dénonçait à juste titre les excès de la philologie positiviste, fait partie désormais de nos souvenirs de famille. Elle est datée, elle est née en même temps que la Section, comme le texte cité ci-dessus en atteste, paru un an à peine après l'installation de nos premiers maîtres. Nous avons eu le tort — la maison est discrète et répugne au tapage — de ne pas la brûler en vidant les greniers de la place Saint-Paul. Peut-être eût-ce été de toute manière peine perdue, car le lait de l'Alma Mater a, hélas, le don fatal de provoquer chez certains de redoutables aigreurs.

La vérité est qu'une remarquable dynamique du changement n'a jamais cessé d'inspirer les équipes d'enseignants et de chercheurs qui se sont succédé depuis 1890.

Qu'on ne s'y trompe pas ! Derrière les intitulés de nos cours, parfois austères et compliqués, désuets même, que nous avons longtemps conservés par une sorte de coquetterie de philologue, se cache une incessante volonté d'adapter, de moderniser, de rajeunir les contenus et les méthodes d'apprentissage.

La Germanique d'aujourd'hui est moins que jamais enfermée dans la tour d'ivoire de l'académisme formaliste et du savoir désincarné.

Confronté aux exigences scientifiques de la recherche internationale, à l'urgence d'un apprentissage des langues étrangères vivant, moderne, efficace et pratique, aux impératifs de la formation professionnelle, à la nécessité d'intégrer les nouveaux supports technologiques et aux interpellations toujours plus pressantes qui émanent des nouveaux réseaux politiques, sociaux et économiques, le Département de Langues et Littératures germaniques a choisi de précéder le mouvement dans la mesure de ses moyens, tout en demeurant fidèle, cela va de soi, à l'alliance de la recherche et de l'enseignement.

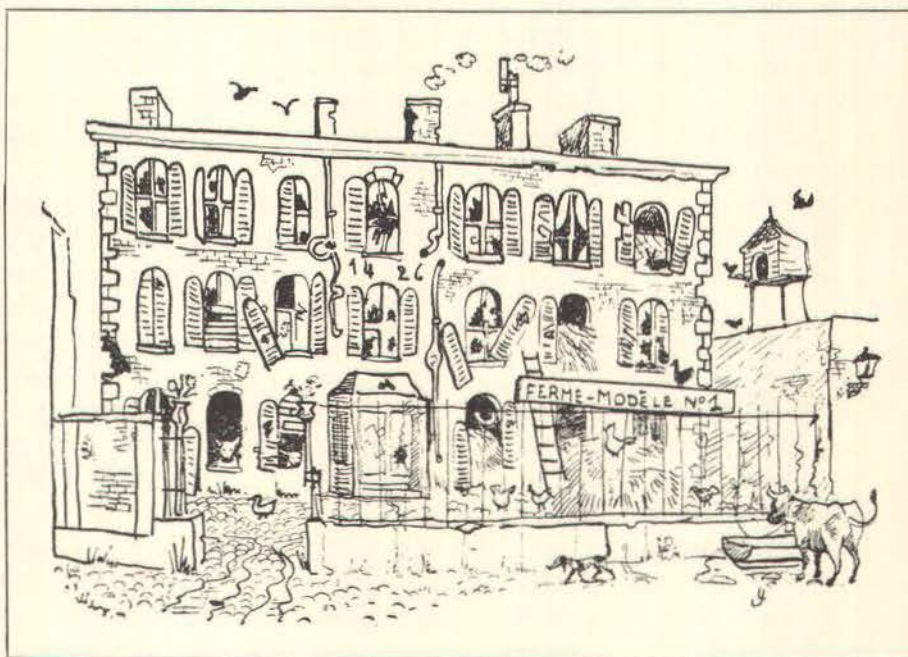
Une politique de recentrage et de diversification commence à porter ses fruits : création de cours de civilisation, d'une maîtrise en traduction et d'un observatoire des industries de la langue, participation au projet EUROTRA de la CEE, ainsi qu'aux échanges d'étudiants et d'enseignants dans le cadre des programmes ERASMUS, LINGUA et TEMPUS.

D'autres réformes viendront encore. Que les anciens ne s'alarment pas ! Ils reconnaîtront toujours la Germanique. La substance est bonne. Il ne s'agira jamais que de mieux exploiter les potentialités du matériau en répartissant plus judicieusement les charges et les efforts, en allégeant le navire ici et là, en le dotant d'instruments plus performants, en le rendant plus polyvalent. Il n'est pas question de virer de bord, encore moins de naviguer sous pavillon de complaisance. Selon la formule consacrée, le changement se fera dans la continuité. Car il importe de ne pas perdre le bénéfice d'une formation riche et équilibrée, à la fois humaniste et spécialisée, ancrée dans le passé pour mieux appréhender le présent et maîtriser l'avenir, école de vie et d'épanouissement intellectuel, mais aussi de formation professionnelle en prise sur un réel en mutation constante.

Les germanistes de demain seront, comme leurs aînés, enseignants, traducteurs, interprètes, mais d'autres voies s'ouvrent désormais : le monde des affaires et des médias, les grandes entreprises commerciales et industrielles apprécient de plus en plus le « profil » du germaniste, polyglotte bien sûr, mais aussi véritable spécialiste de la langue et de la culture des pays étrangers.

Enfin, la Germanique à Liège, ce sera toujours la place du 20 Août et les charmes de la belle Ardente, le thé et les scones à l'Association belgo-britannique, les discussions sans fin après les conférences du Centre d'Etudes belgo-néerlandais, la grande aventure du Théâtre des Germanistes, et notre élixir de vie, Cuvée du Centenaire : l'esprit de la Germanique, subtil mélange de zwanze, d'humour et de Witz, avec un trait de gouaille chaleureuse bien de chez nous.

Jean Finck



Croquis Jacques Liénard.



Que [...] les sceptiques prennent leur courage à deux mains et se rendent place Saint-Paul, 14, à l'Institut de Philologie Germanique et d'Histoire.

Bien sûr, l'escalier est plutôt branlant, les parquets ne sont plus très droits... Jusqu'à présent il n'y a pas encore eu d'accident mortel.

Bulletin du Grand Liège, avril 1953.

LA CENTENAIRE

(grand angle)



QUE SONT NOS ETUDES DEVENUES?	11
LA PREMIERE CANDIDATURE : UN INSTANTANE	14
UN EVENTAIL DE DEBOUCHES	16
DES RACINES A L'ARBRE	17
LA MAITRISE EN TRADUCTION	18
MILLE ET UN OUTILS PRECIEUX	20
DES ETUDIANTS VOYAGEURS	22
LE THEATRE DES GERMANISTES LIEGEOIS	22

QUE SONT NOS ÉTUDES DEVENUES ?

«PANTA RHEI», disait, dans une langue non germanique, un philosophe bien connu ; et les institutions humaines, elles aussi, évoluent. Les universités n'échappent pas au mouvement, pas plus que les facultés et les sections qui les composent, même si d'aucuns croient ou s'efforcent de faire croire le contraire. L'accusation d'immobilisme est si souvent répétée qu'elle finit par faire figure de vérité. Mais une opinion peut avoir mille raisons (bonnes et mauvaises) d'exister et néanmoins rester fausse.

Sans parler des nombreux étudiants qui échouent à l'université et qui pansent les plaies de leur ego en faisant de l'institution un tableau aussi peu avenant que possible — souvent celui d'une institution poussiéreuse et coupée des réalités contemporaines — le diplômé lui-même contribue parfois à accréditer cette vision. En effet, après avoir passé quatre ans de sa vie à l'université, il en garde une image qu'il tend à figer sous le vernis de l'immuable. C'est ainsi que s'installe un « discours sur l'université » en décalage avec la « réalité de l'université ». L'importance de l'écart est sans doute plus grande pour une faculté comme la nôtre que pour une faculté de médecine, par exemple, qui dispense une formation dont la finalité est avant tout professionnelle, les liens entre les diplômés et l'institution restant, de ce fait, plus étroits et plus stables.

Et pourtant...

Chez ceux qui regardent les choses de plus près, ce n'est certainement pas le sentiment d'immobilisme qui domine, mais bien celui, inverse, d'une perpétuelle recherche, d'une perpétuelle mouvance, d'un changement qui ne s'arrête jamais. Précieuses sont donc les occasions qui, comme celle qui s'offre à nous aujourd'hui, permettent de faire un arrêt sur image et de nous interroger sur ce que nos études sont devenues, tant du point de vue très concret de leur contenu que de celui, plus abstrait mais non moins important, de leur esprit et de l'atmosphère dans laquelle elles se déroulent.

R.L.

Ce n'est pas un hasard si le premier chapitre de cette plaquette concerne les études. Ce simple fait, apparemment anodin, est le symptôme d'une révolution qui a touché l'université dans son ensemble, mais peut-être plus spécialement la Section de Philologie germanique, et qui ne peut guère être autrement qualifiée que de copernicienne, car c'est bien d'un déplacement de centre qu'il s'agit. Là où se trouvaient jadis les professeurs, leurs recherches et leur enseignement, se trouvent aujourd'hui les étudiants, qu'il importe d'armer encore mieux, tant pour la vie professionnelle que pour la vie tout court.

Révolus sont les temps où les enseignements de certains professeurs étaient essentiellement le reflet direct de leurs recherches, et quiconque tenterait aujourd'hui d'axer ses cours sur ses intérêts personnels plutôt que sur l'intérêt collectif des étudiants ne tarderait pas à s'attirer de dures remontrances de la part du Conseil des études. L'université a cessé d'être la chose des professeurs pour devenir aussi celle des étudiants. A preuve, d'ailleurs, l'existence de ce Conseil des études, création toute récente mais dont la pré-histoire — si courte soit-elle — est la meilleure illustration du phénomène.

Dans un premier temps, le Conseil de section, créé en 1969, groupait trois représentants des professeurs, trois représentants du personnel scientifique et trois représentants des étudiants. Sa seule prérogative était de remettre des avis au collège des professeurs, seul nanti du pouvoir de décision. Certes, notre Section a toujours été caractérisée par une grande convivialité et les enseignants n'y ont jamais fait partie de la race des demi-dieux, accessibles seulement sur rendez-vous pris longtemps à l'avance. Les étudiants ont donc toujours pu se faire entendre. Mais tant que les contacts restaient personnels, le risque de paternalisme — et par là d'infantilisation de l'étudiant — restait présent. La poursuite du processus de démocratisation allait bientôt l'écarter. Le collège des professeurs s'ouvrait peu à peu aux représentants du personnel scientifique, ce qui conduisait, en 1987, à la création de l'actuel

Conseil de département ; en 1989, un nouvel organe voyait le jour : le Conseil des études. Celui-ci comprend tous les professeurs, une très grosse majorité du personnel scientifique et autant de représentants étudiants que de représentants du personnel scientifique, tous ayant, cette fois, une voix délibérative.

Ces deux conseils — chargés l'un de la gestion du Département, l'autre de tout ce qui concerne les études et les étudiants — constituent le véritable gouvernement du Département. Ils sont le lieu où se fait sa politique, où s'établissent ses stratégies, où s'élabore aussi sa conscience collective, où s'étudient, en commun, les moyens à mettre en œuvre pour que « la machine tourne mieux », pour que le « produit » soit meilleur et plus performant.

Si les études ont ainsi cessé d'être un souci de chacun pour devenir la préoccupation de tous et si la notion, en soi nouvelle, de responsabilité collective vis-à-vis de l'étudiant a pris une importance de jour en jour plus grande, ceux-ci, pour leur part, sont désormais présents à tous les niveaux de l'Université (Département — Faculté — Conseil d'administration) et peuvent dorénavant faire entendre leur voix partout où les décisions se prennent : ils sont devenus les agents actifs et responsables de leur propre formation.

RESPONSABILISATION ET AUTONOMIE

Cette prise en main des étudiants par eux-mêmes — essentielle dans une formation universitaire moderne — est de nature à les former d'autant mieux qu'ils ont cessé de considérer la carrière enseignante comme seul débouché possible. L'étudiant germaniste sait que l'on aura, désormais, également besoin de lui dans l'industrie, le commerce, la finance ou la diplomatie. Il peut dès lors émettre certaines revendications vis-à-vis de ceux qui sont chargés de le former. Il peut surtout, par le choix des langues qu'il étudie, par le choix de ses cours à option et de son sujet de mémoire, veiller lui-même à la qualité de sa formation et lui donner une orientation plus personnelle en fonction de la carrière à laquelle il se destine.

Si la liberté de l'étudiant s'est considérablement accrue depuis 1968, on peut en dire tout autant de

l'autonomie dont il dispose pour gérer son travail quotidien : chaque étudiant a, dans son horaire, quelque cent vingt heures/année de cours facultatifs qui le mettent en mesure — s'il en éprouve le besoin et s'il le veut — de combler les lacunes de ses compétences ou de son savoir : séances de conversation, exercices de rédaction, de synthèse, d'orthophonie ou de traduction constituent un véritable arsenal dont il peut faire librement usage. Le nouveau règlement sur les examens, effectif à partir de 1987-88, lui permet, en outre, de scinder sa session pour mieux se préparer si, pour une raison quelconque, il n'est pas parvenu à être fin prêt pour la session de juin. Mais rien ne l'empêche, évidemment, de présenter tous ses examens en première session et d'aller parfaire ses connaissances à l'étranger pendant les vacances d'été : là non plus, les moyens ne manquent pas ; il suffit de vouloir s'en servir. Cela aussi, c'est faire bon usage de son autonomie.

Ajoutons tout de suite que, par chance, les efforts incessants de la Section pour amener ses étudiants à plus de responsabilité et d'autonomie ont reçu de l'Europe un soutien aussi inattendu que précieux. Le vieux souhait des germanistes de pouvoir séjourner à l'étranger pendant un ou deux semestres qui seraient pleinement valorisés dans leur curriculum est enfin devenu réalité. Le programme ERASMUS, en application chez nous depuis deux ans déjà, et le programme LINGUA devraient permettre à un certain nombre d'étudiants de faire ce à quoi leurs aînés n'ont jamais pu que rêver : passer, par exemple, leur première licence pour moitié en Angleterre, pour moitié en Allemagne ou aux Pays-Bas. Là aussi, c'est l'étudiant qui choisira de faire ou de ne pas faire l'effort supplémentaire que ceci implique. La compétitivité est à ce prix et elle prend tout son sens dans un monde où le germaniste prétend conquérir des secteurs nouveaux sur le marché de l'emploi. L'autonomie, cela se gère. La responsabilité n'est pas un confort.

EFFICACITÉ

En passant de trois à deux langues, la formation du germaniste a *ipso facto* gagné en profondeur ce qu'elle perdait en étendue. Là aussi, la compétitivité a ses lois et le moins ne pouvait se justifier que par un mieux. C'est cette recherche

du mieux — fondement de la grande réforme de 1968 — qui a amené un autre changement, moins spectaculaire sans doute, mais tout aussi important. Depuis cette date, la plupart des cours se composent d'un volet théorique et d'un volet pratique qui, lui, peut être confié au personnel scientifique. Ceci permet la répartition des étudiants en groupes parallèles là où on les estime trop nombreux. Il en résulte, pour l'étudiant, la possibilité d'exercer plus souvent et plus librement ses compétences linguistiques (et autres) et une intensification du « drill », qui se trouve encore renforcé par le travail des lecteurs : le contact quasi permanent des étudiants avec ces *native speakers* les exerce à la pratique du langage le plus quotidien et le plus actuel dans des situations « non fabriquées », qui favorisent une expression spontanée et naturelle. Et en les informant, par ailleurs, sur l'actualité de leur pays d'origine, les lecteurs complètent presque au jour le jour les contenus des cours de « civilisation » (*Landeskunde*) qui ont été mis en place par la réforme de 68.

L'effort d'actualisation se manifeste également dans les cours de textes en candidature et d'auteurs en licence : les premiers sont presque

exclusivement consacrés à des écrivains accessibles du vingtième siècle tandis que, dans les seconds, on aborde des auteurs parfois plus anciens et exigeant un bagage culturel plus important mais en ne perdant jamais de vue que la formation linguistique pratique des étudiants reste un objectif prioritaire qu'il ne s'agit pas de sacrifier sur l'autel de l'érudition pure et simple.

C'est cette même considération qui, tout récemment, a amené le Département à modifier le programme de la « langue mineure » en licence. Il a, en effet, supprimé la possibilité d'opter soit pour le volet littérature (Explication d'auteurs modernes et Histoire approfondie de la littérature) soit pour le volet langue (Evolution et structure et Etude philologique de la langue moderne), tous les étudiants devant désormais suivre, dans la « langue mineure », le séminaire d'auteurs modernes et celui de langue moderne. Ils n'étudient donc plus de celle-ci que l'aspect synchronique, lequel, bien entendu, s'en trouve renforcé. Ici encore, c'est le principe de l'efficacité immédiate qui l'a emporté sans que soit sacrifié pour autant le précieux bénéfice que l'étudiant recueille d'une formation diachronique, qui continue de lui être dispensée dans la « langue majeure ».

QUE SONT NOS ÉTUDES... DEMEURÉES?

Le danger est grand, lorsque l'on tente de décrire les modifications d'un système, d'éveiller chez le lecteur le sentiment que tout a été bouleversé et que rien ne subsiste du passé.

Nos études n'ont pas changé de nature ; elles ont changé de forme. Le germaniste n'est pas devenu un technicien des langues. Résistant aux pressions d'une mode tapageuse et soigneusement médiatisée, le Département de Langues et Littératures germaniques a su ne pas se transformer en école de traducteurs et moins encore en « école de langues ». Le germaniste actuel reste avant tout, comme ses aînés, un universitaire, c'est-à-dire un linguiste qui se différencie de tous les autres praticiens des langues par la dimension profondément culturelle et humaniste de sa formation ainsi que par le sérieux scientifique de celle-ci. Le Département n'a jamais perdu de vue qu'il est partie intégrante de l'université et que

l'université — il est bon de le rappeler de temps en temps — se distingue fondamentalement de tous les autres établissements d'enseignement par le fait que, si elle est un lieu parmi tant d'autres où le savoir se transmet, elle est aussi le lieu où le savoir se crée. La contribution du Département à la recherche scientifique n'a jamais diminué et l'ambition de ses enseignants reste, comme par le passé, de rendre les meilleurs étudiants capables de devenir eux-mêmes scientifiquement productifs. Une tradition centenaire ne s'abandonne pas comme on jette son froc aux orties et les valeurs fondamentales qui, il y a cent ans, étaient les nôtres, le sont encore aujourd'hui. Simplement, nous nous sommes efforcés de les adapter à l'évolution d'un monde qu'il serait déraisonnable de vouloir ignorer.

R.L.

LA PREMIÈRE CANDIDATURE : UN INSTANTANÉ

Une enquête, menée en octobre 1989 auprès des 121 étudiants de première candidature, a permis de mettre en évidence certaines caractéristiques de notre population et de mieux cerner ses intentions pour l'avenir.

La première candidature se compose de 77,8% de jeunes filles et de 22,2% de jeunes gens. La majorité (74,7%) est originaire de la province de Liège et comprend 8,4% de germanophones (soit 6,3% du nombre total d'étudiants). Les autres provinces de la partie francophone du pays sont représentées à raison de 9,2% pour le Hainaut, 7,5% pour le Luxembourg et 7,2% pour la province de Namur; 4,4% sont étrangers. Plus de 10% des étudiants ont donc, comme langue maternelle, une autre langue que le français.

51,2% des étudiants ont fait leurs études secondaires dans l'enseignement libre et 42,8% dans l'enseignement officiel (5,9% n'ont pas répondu à la question). Ces chiffres confirment le caractère pluraliste de notre population.

L'enquête révèle également que la qualité de l'enseignement dispensé au Département, l'adéquation de sa filière d'études aux besoins du monde contemporain et la variété des débouchés qui s'offrent aux diplômés sont des critères déterminants dans le choix des études.

Les étudiants de première candidature ne peuvent évidemment prévoir avec certitude la profession qu'ils exerceront effectivement plus tard, mais leurs intentions méritent, à tout le moins, qu'on s'y attarde. Si 13,8% d'entre eux déclarent vouloir entreprendre une carrière d'enseignant, 41,6% excluent une telle éventualité. Beaucoup préfèrent le monde des affaires (21,2%) ou le journalisme (6%) à l'exclusion de toute autre profession, tandis qu'un tiers — les prudents, les indécis, les sages? — hésitent entre deux possibilités, dont l'enseignement. Il est, par ailleurs, frappant de constater que les étudiants désirant entreprendre une carrière de traducteur ou d'interprète (16%) sont plus nombreux que ceux qui déclarent vouloir se consacrer à l'enseignement.

Ces chiffres, faut-il le rappeler, traduisent des intentions, peut-être aussi des rêves... Quoi qu'il en soit, les résultats de cette enquête appellent quelques réflexions, car ils réjouissent et inquiètent tout à la fois.

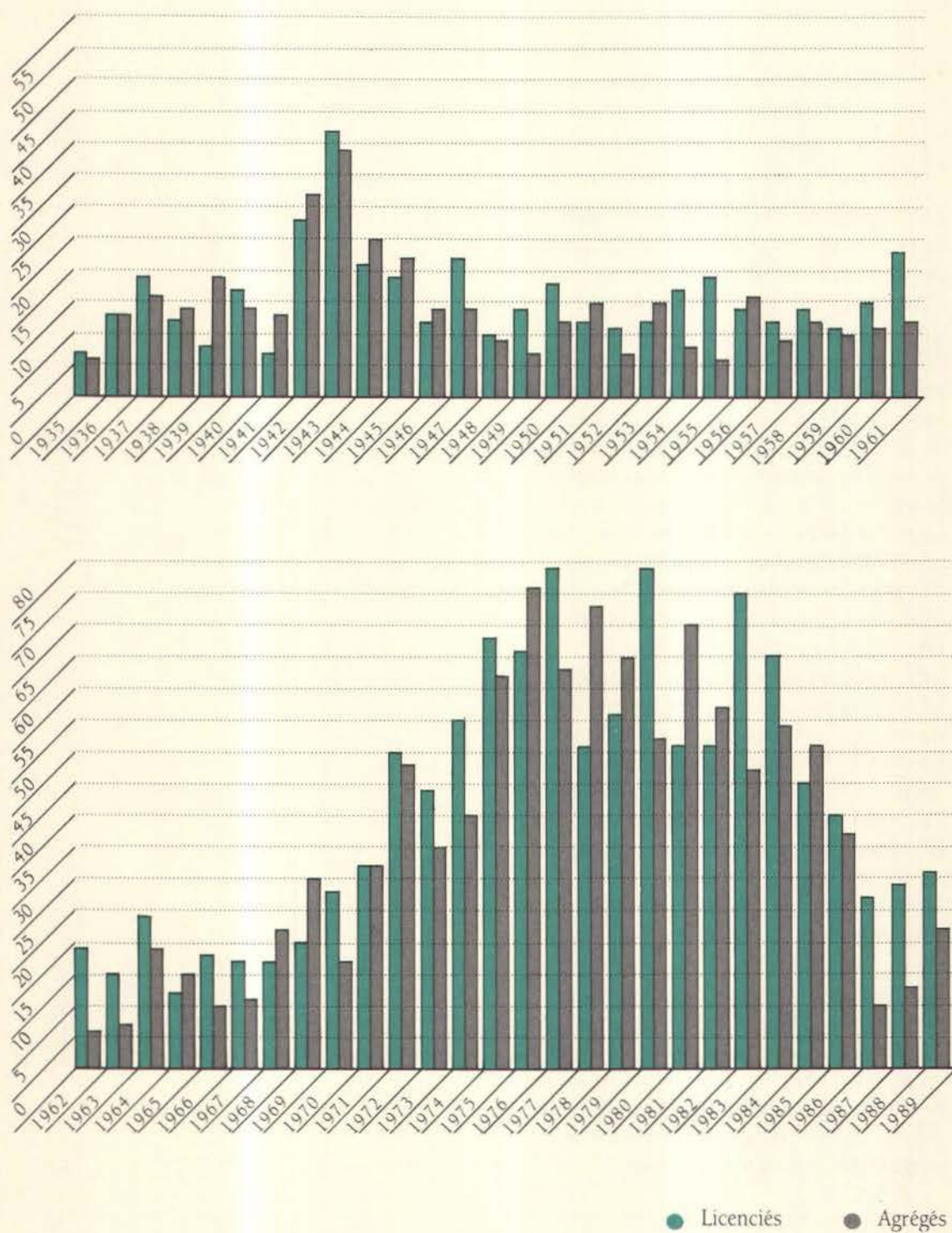
Ils réjouissent, car la diversité des carrières envisagées montre que les étudiants, comme nombre de leurs aînés, voient en notre Département un lieu où se dispense une formation polyvalente. La chose n'est pas neuve, mais plus nombreux sont aujourd'hui ceux qui souhaitent exploiter les avantages d'une telle formation pour se lancer, avec ou sans complément d'études, dans des voies nouvelles. Si leurs intentions sont sous-tendues par la volonté d'entreprendre et un souci d'ouverture, elles augurent bien de l'avenir. La naissance d'une Europe nouvelle crée un temps et un espace de dialogue qui devront être occupés par des hommes et des femmes possédant un savoir-faire mais aussi un savoir-penser: il importe en effet qu'ils soient capables de maîtriser non seulement les outils de communication que sont les langues mais aussi la façon de bien s'en servir, que seuls la connaissance intime et le respect de la culture de l'autre peuvent garantir.

Ils inquiètent aussi, car ils traduisent clairement une désaffection *a priori* pour la carrière d'enseignant. Ce phénomène, qui n'est pas récent mais qui s'amplifie, devrait ébranler sérieusement l'apparente quiétude de nos responsables politiques et surtout de ceux qui, tout en faisant grand cas de l'Europe, négligent parfois de donner à notre Communauté les moyens de s'y intégrer avec bonheur: une chose est de proclamer l'importance des langues étrangères, une autre est de veiller à ce que les conditions faites aux enseignants n'en tarissent pas complètement le recrutement...

P.M.-M.



ÉVOLUTION DU NOMBRE DE LICENCIÉS ET D'AGRÉGÉS ENTRE 1935 ET 1989



UN ÉVENTAIL DE DÉBOUCHÉS

L'enseignement n'est plus la voie royale dans laquelle s'engage la grande majorité des germanistes et il n'est sans doute pas étonnant que toujours plus de licenciés se détournent d'une carrière qui, pourtant, offre tant d'emplois. L'enseignant n'a, en effet, plus le statut moral et pécuniaire qui correspond à ses compétences. Beaucoup de licenciés, conscients de la force que leur donnent la connaissance de trois langues et la qualité de leur formation universitaire, savent se faire ouvrir d'autres portes, que ce soit dans le domaine de la traduction (les grandes institutions comme le Parlement, la CEE ou les firmes privées), dans les banques, le journalisme, la diplomatie ou dans d'autres domaines où, là aussi, la connaissance des langues est davantage appréciée que la formation spécifique: les compagnies aériennes, les agences de voyage, le Boerenbond et même l'industrie chimique. Cette évolution dans la volonté de beaucoup de licenciés de s'intégrer dans un créneau du marché de l'emploi autre que celui de l'enseignement vient confirmer ce que ne cessent de nous dire les dirigeants du «privé»: directeurs de banques et représentants de la FEB, par exemple. La Communauté européenne se consolidant et s'ouvrant à l'Est, les besoins en professionnels des langues s'amplifieront pour répondre à la demande croissante du marché et pour assurer la formation en langues des générations futures.

P.M.



DES RACINES À L'ARBRE

Comme le soulignait le Recteur de l'époque, Louis Roersch, aucune disposition de la loi du 10 avril 1890 ne prévoyait de façon précise la formation pratique des étudiants en langues modernes ni leur préparation à leur futur métier¹. Toutefois, la Faculté de Philosophie et Lettres, à laquelle il incombait d'organiser les enseignements de la nouvelle Section, était bien décidée à conserver les cours et travaux pratiques en langues étrangères, ainsi que les exercices de méthodologie qu'avait mis sur pied l'Ecole normale des Humanités. Pendant les dix années précédentes, cette institution avait en effet assuré l'enseignement de la philologie moderne et formé les professeurs agrégés de l'enseignement secondaire². Dès le début, la nécessité d'une solide connaissance pratique des langues modernes fut l'une des préoccupations des enseignants en Philologie germanique. Toutes les successions qui furent réglées au cours du premier demi-siècle de l'existence de la Section donnèrent lieu à des ajustements tendant à favoriser et à rendre plus systématique l'acquisition des langues vivantes.

L'application de la loi de 1929 entraîna une première réforme légale. Le grade de docteur en Philosophie et Lettres était remplacé par ceux de licencié en philologie germanique et d'agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur. La formation pédagogique des futurs professeurs jouissait désormais d'une reconnaissance officielle et devait trouver sa place dans les programmes universitaires. Le premier chargé de cours pour la méthodologie spéciale de l'anglais, de l'allemand et du flamand, et les exercices qui s'y rapportaient, fut nommé en 1934 : c'était François Closset. En 1938, après le décès de Joseph Mansion, trois chargés de cours furent désignés pour assurer, en tout ou en partie, l'enseignement des trois langues modernes :

Simonne d'Ardenne, Joseph Warland et Willem Pée. On s'acheminait progressivement vers la spécialisation des enseignants en « linguistique » ou en « littérature ».

La loi fondatrice prescrivait l'étude des trois langues germaniques en candidature, et celle de deux langues, dont obligatoirement le néerlandais, en licence. Dès les premières années de l'après-guerre, il fut question d'adapter le programme de la Section aux exigences nouvelles qui commençaient à se faire jour. Mais la gestation de la réforme fut longue, et ce n'est qu'en 1968-69 qu'elle entra en application.

Cette réforme tendait à alléger le programme de candidature de façon significative afin de ménager aux étudiants une plus grande disponibilité pour l'étude des langues proprement dites. Elle réalisait cet objectif en limitant à deux le nombre des langues imposées, en supprimant l'obligation de l'étude du néerlandais et en réduisant les cours généraux à nonante heures d'histoire et autant de philosophie, chacun des deux ensembles étant constitué de cours au choix. Parmi les anciens cours généraux, seules les Notions de critique historique et l'Introduction aux principales littératures modernes restaient obligatoires. Dans la Section, l'ancien cours d'Encyclopédie devenait Introduction aux problèmes et méthodes de l'étude des langues germaniques. Le volume horaire de chacun des trois cours de grammaire était augmenté et plusieurs cours nouveaux voyaient le jour : Histoire de la littérature anglaise et Histoire de la littérature allemande (1C et 2C), parallèles au cours existant sur la littérature néerlandaise, ainsi que les cours d'Introduction aux problèmes et méthodes de chaque littérature et d'Introduction à l'histoire de chacune des langues.

Ce programme, qui est appliqué depuis vingt ans, comprenait en outre, à côté des trois langues germaniques traditionnelles, une quatrième filière, le suédois, qui disparut très rapidement par suite du décès de Pierre Halleux, créateur des études scandinaves à l'Université de Liège. Celles-ci ne furent finalement conservées que sous la forme de quelques cours à option.

La même réforme modifia plus profondément encore le programme de licence en prévoyant que seule une des deux langues choisies en candidature serait, en licence, étudiée sous ses deux aspects, linguistique et littéraire (langue majeure). Pour l'autre langue (langue mineure), l'étudiant devait opter pour l'un de ses deux aspects. Il avait une troisième possibilité: choisir, au lieu de la langue mineure, une filière nouvelle, la linguistique générale.

En 1980-81, au moment où entrait en vigueur une réforme de l'agrégation (voir La Méthodologie), un nouvel ajustement fut apporté au programme de la langue mineure de première licence, les étudiants qui avaient opté pour l'aspect linguistique pouvant désormais choisir entre le cours d'Explication d'auteurs modernes et celui d'Evolution et structure de la langue. A partir de 1989-90, le programme de la langue mineure fut uniformisé: à présent tous les étudiants suivent les cours d'Explication d'auteurs modernes et d'Etude philologique de la langue moderne dans les deux licences.

La réforme de 1968 offrait, dès la candidature, une remarquable diversité de choix, que le grand

nombre d'options élargissait encore en licence. Cette politique d'ouverture reste, aujourd'hui encore, celle du Département; pour ne citer qu'un exemple: depuis 1983-84, le cours d'Explication d'auteurs américains peut être suivi en deuxième licence au lieu du cours d'Explication d'auteurs anglais.

Enfin, dès 1979-80 avait été créé un grade scientifique de licencié dans la troisième langue germanique, ainsi que l'A.E.S.S. correspondante.

P.M.-F. — J.Q.

¹ I. Simon, «Soixante années de Philologie germanique à l'Université de Liège», dans *Bulletin de l'Association des Amis de l'Université de Liège*, 1950, fasc. 4, p. 18.

² *Ibid.*, p. 15.

DES RACINES A L'ARBRE

L'arbre que nous avons choisi pour illustrer notre croissance est le frêne Yggdrasill, pilier du monde dans la cosmogonie germanique. Cet arbre aux trois racines est source de toute vie, car il se nourrit de l'eau argileuse primitive, gardien de tout savoir, car il est protégé par le géant Mimir, «Mémoire», et maître de tout destin, car les Nornes veillent à sa base.

LA MAÎTRISE EN TRADUCTION

Carrefour de cultures, croisement de formations

En 1986, la Section de Philologie germanique, sous l'impulsion de Pierre Michel, Jacques Noël et Siegfried Theissen, a créé une maîtrise en traduction en anglais et en néerlandais. Au même moment, et ce n'est pas un hasard, le Service de philologie anglaise moderne signait un important contrat de recherche en traduction automatique avec les Communautés Européennes. Un an plus tard, avec l'arrivée d'Eckart Pastor, une maîtrise en allemand voyait le jour; sa grande originalité est d'avoir deux langues cibles: l'allemand et le français.

Cette maîtrise a été lancée avec beaucoup d'enthousiasme mais des moyens limités. Ce n'est qu'au fil des mois et des années qu'ont été acquis un parc d'ordinateurs, des logiciels de traitement de texte et de traduction, des dictionnaires de plus en plus complets et spécialisés, des ouvrages de

traductologie. Que les premières promotions soient ici remerciées d'avoir contribué, dans la bonne humeur, à mettre sur ses rails cette formation complémentaire.

Traduire, über-setzen, trans-late: passer et faire passer sur l'autre berge linguistique... Comprendre, au passage, ce qui change, les différences entre les mécanismes mis en œuvre par différentes langues — cette curiosité n'est-elle pas à la base de toute interrogation philologique? Par ailleurs, la traduction d'un texte, parfois méconnue, sinon vilipendée, n'en est-elle pas la troisième dimension, celle qui permet, parfois, d'en appréhender le relief?

Si la maîtrise est une des innovations à l'actif de notre Département, la traduction, elle, n'est nullement une nouveauté.

La maîtrise en traduction, enseignement de troisième cycle, a comme ambition première d'éduquer le don de traduire, c'est-à-dire de former aux différentes techniques que le traducteur est appelé à mettre en œuvre. Il ne peut s'agir d'une simple formation professionnelle : l'enseignement est universitaire et donc dégagé de toute finalité restrictive. Il est néanmoins bon que nos « apprentis-maîtres » découvrent certaines réalités du monde professionnel de la traduction, depuis le statut privilégié des traducteurs-fonctionnaires à la Commission des Communautés Européennes jusqu'aux difficultés de subsistance du traducteur indépendant, dont les services sont rarement reconnus et encore plus rarement payés à leur juste valeur, en passant par l'embauche de traducteurs salariés, tant dans le privé que dans les institutions publiques. Si la maîtrise en traduction vise, évidemment, une excellence de niveau universitaire, elle s'efforce, en plus, de faire prendre conscience des conditions économiques diverses qui attendent le traducteur. Dans cette perspective, des exposés de traducteurs professionnels et de représentants d'organisations comme la Chambre belge des traducteurs, interprètes et philologues constituent une aide précieuse.

Des traductions réalisées pour d'autres services universitaires et les milieux extérieurs sont aussi l'occasion de se frotter aux problèmes qui se présentent dans des situations réelles. Cette ouverture aux réalités du monde contemporain (scientifique, juridique, médical, économique, etc.) vient s'ajouter à l'aspect spécifiquement linguistique de la formation.

La maîtrise en traduction ne s'adresse pas seulement aux détenteurs d'un diplôme de licencié en langues germaniques, pour lesquels elle représente une formation complémentaire bien utile. Elle s'adresse aussi aux diplômés issus d'autres filières d'études. Quiconque a obtenu une licence universitaire ou assimilée et dont la connaissance passive de la langue choisie est suffisante pour comprendre un texte d'intérêt général peut s'inscrire à la maîtrise. En pratique, nous comptons parmi nos étudiants des diplômés qui ont une formation d'ingénieur, de psychologue, de criminologue, ainsi que des diplômés d'écoles de traducteurs. A cette variété de formations s'ajoute une grande variété d'âges et

d'occupations, depuis le germaniste ou romaniste qui sort de licence et s'inscrit dans la foulée à ce troisième cycle, jusqu'à l'ingénieur à la retraite, en passant par la psychologue mère de famille.

Variété également dans les motivations de ceux qui s'inscrivent. Certains envisagent sans doute un débouché professionnel supplémentaire, mais beaucoup songent avant tout à une réactivation de leurs connaissances en langues.

Motivation supplémentaire : l'occasion de s'initier à la traduction automatique et à la traduction assistée par ordinateur sous la houlette de membres de l'équipe belge francophone du projet EUROTRA (projet européen de recherche sur la traduction automatique), donc d'enseignants rompus aux arcanes de la linguistique computationnelle et disposant, atout non négligeable, de dictionnaires sur support magnétique et de logiciels de pointe, souvent élaborés par l'équipe, pour le traitement de l'information disponible.

A la maîtrise, l'enseignement est intensif et repose sur la pratique : six heures d'exercices de traduction par semaine, auxquelles il faut ajouter les cours à option (dont la traduction littéraire), les cours du « tronc commun » (cours de français et initiation à la traduction par ordinateur) et le cours d'Institutions, où l'étudiant approfondit sa connaissance des multiples aspects de la culture des pays où se parle la langue étrangère étudiée.

C'est dans ces exercices de traduction que prend tout son sens la formation philologique, qui ne se conçoit pas sans une attention extrême accordée au sens exact des mots et des tournures, à leur valeur dans un contexte donné, à leurs possibilités combinatoires.

Il n'y a pas plus une technique de traduction qu'il n'y aurait un type de texte à traduire. Le traducteur ne peut jamais se contenter d'une simple transposition. Non seulement les codes linguistiques et les usages en matière d'écriture et de présentation diffèrent d'une langue à l'autre, mais le texte de départ demande parfois à être remanié.

Certes, en traduction littéraire, tout remaniement de l'original est exclu, mais ceci rend la tâche du traducteur plus périlleuse encore : comment un texte où tout est signifiant, du rythme de la phrase aux échos phonétiques, pourra-t-il se retrouver dans une autre langue, alors que même les réseaux

sémantiques les plus simples ne se superposent pas? Ici aussi, d'ailleurs, différents genres, différents modes d'écriture appellent des stratégies multiples.

Certains textes nous paraissent transparents; d'autres, par contre, résistent et se déroben: jusqu'où le traducteur peut-il respecter leurs transgressions et leurs paradoxes sans se faire accuser d'ignorance de sa langue maternelle? Et quelle voie, quelle voix, suivra le traducteur de poésie? La poésie est-elle intraduisible? Pierre Leyris traduisant Hopkins démontre qu'il n'en est rien. La traduction littéraire est un jeu gratifiant. Il devient moins drôle quand on se cherche un éditeur, quand on quitte les sous-bois protecteurs du texte pour s'avancer dans les savanes de l'argent...

Il est des documents, juridiques ou légaux, qui demandent une précision extrême. Mais, souvent, les textes de départ ressemblent à des puzzles aux pièces éparpillées, dont il faut retrouver la logique et parfois même la syntaxe. Adaptation et réécriture font donc partie intégrante du métier de traducteur. Dans la plupart des cas, le dialogue avec le commanditaire et, si possible, avec l'auteur du texte à traduire sera le moyen le plus sûr d'éviter les impairs, sans parler des non-sens ou contre-sens, d'autant plus insidieux que le texte est peu compréhensible au traducteur.

La traduction est une discipline multifforme. Pour l'enseignant comme pour l'étudiant, elle participe d'une découverte constante. En fin de compte, c'est soi-même que l'on découvre à travers l'autre et c'est, après le passage par une langue étrangère, sa propre langue que l'on apprend.

C.P. — J.D.

MILLE ET UN OUTILS PRÉCIEUX

Un des instruments de travail essentiels du germaniste est sans doute le livre. Outil traditionnellement le plus précieux... mais souvent aussi le moins privilégié! A lire les notes d'Irène Simon sur les soixante premières années de la Philologie germanique à Liège¹, notre Section semble avoir connu pendant longtemps une véritable guerre des bibliothèques.

En dehors du fonds de livres transféré de la bibliothèque de l'Ecole normale des Humanités à l'Université lors de la réorganisation de la Faculté, celle-ci ne disposait en 1905 que de 10.000 frs, accordés par le gouvernement, pour toutes ses bibliothèques; cette somme était d'ailleurs distribuée très inégalement entre les sections, l'Histoire et la Classique en recevant une grosse part. Il fallut attendre 1950 pour voir la Section disposer de 30.000 frs, «à répartir entre les sciences littéraires et philologiques des trois langues, sans compter la méthodologie».

Guerre de gros sous, mais aussi guerre de locaux! Mal outillée, la Germanique était aussi mal logée, tant les personnes que les livres: dispersion, exigüité, voire insalubrité des locaux, occupation des mêmes lieux par des sections différentes, des mêmes «bureaux» par étudiants et professeurs. Bref, c'est une situation très difficile et défavorable que vivent les germanistes, apparemment longtemps les parents pauvres de la Faculté: les premières doléances de nos aînés à ce sujet remontent à 1896! Qu'en est-il un siècle plus tard? La vie quotidienne de la Section et plus particulièrement de sa bibliothèque a-t-elle été améliorée? C'est selon.

Sur le plan financier d'abord. Une augmentation un peu plus sensible des crédits apparaît... en 1960: de 30.000 frs en 1950, on passe à 210.000 en 1960 et à 896.000 en 1970. Ce n'est certes pas un hasard si cet accroissement coïncide avec l'époque où Joseph Warland assumait la charge de doyen de la Faculté de Philosophie et Lettres (1957-1964). Après une récession en 1980 (751.357), nous en sommes aujourd'hui à 983.000 frs². Pour mesquines que soient ces sommes

quand on les compare à celles qu'exigent les laboratoires pour s'équiper en matériel, il faut bien dire qu'elles ont tout de même permis à la bibliothèque de la Section de compter aujourd'hui plus de 90.000 volumes et de traiter 132 périodiques.

Sur le plan de la gestion ensuite. Une autre grande nouveauté des années soixante a été sans conteste la création d'un poste d'assistant-bibliothécaire, confié en 1958 à Jean-Michel Warland, chargé ainsi de centraliser l'administration des bibliothèques des différents

services, qui jusque-là étaient tenues en ordre dispersé par les professeurs ou les assistants eux-mêmes. Désormais, les bibliothèques de service étaient groupées en une «Bibliothèque de Philologie germanique». Robert Germay prenait, en 1963, la succession de Jean-Michel Warland et il est aujourd'hui¹ le conservateur de ce qui, à la demande du Conseil scientifique des Bibliothèques, est devenu, en 1982, l'Unité de Documentation de la Philologie germanique: la bibliothèque de la Section s'inscrivait ainsi dans une grande restructuration des bibliothèques de l'Université. L'U.D. groupe aujourd'hui les bibliothèques de tous les Services, qui gardent bien sûr leur autonomie en matière de politique d'acquisition, dans les limites des crédits qui leur sont impartis. Quant à l'enregistrement et au prêt des livres, ils sont assurés en majeure partie par les trois secrétaires du Département (allemand, anglais, néerlandais). Le prochain pas dans cette voie nouvelle de rationalisation sera l'informatisation des U.D. Mais quand? On en parle...

Enfin, sur le plan des locaux, on ne peut pas dire que les déménagements successifs qu'a connus la Germanique (1936, 1948, 1958, 1972) ont véritablement arrangé les affaires de la biblio-

thèque. Il n'y a pas si longtemps, les ouvrages étaient répartis dans trois bâtiments en cinq points différents: la place Cockerill (1er, 5e et 6e étages), le Séminaire de Littérature allemande (le mieux regroupé de tous) et la résidence André Dumont. On a pu croire un temps que le déménagement au Sart Tilman allait permettre une centralisation, mais l'espoir s'est aujourd'hui envolé. Reste donc que les collections sont en fait plus «éclatées» qu'elles ne l'étaient en 1960, rangées un peu

partout où il y a de la place, y compris dans les salles de cours. Ceci ne simplifie pas le problème du prêt. D'autant plus que le nombre d'étudiants et la nature de leurs études provoquent un mouvement incessant des ouvrages. En outre, l'accroissement constant des acquisitions posera un sérieux problème de place dans un avenir plus ou moins rapproché — quoique l'accroissement parallèle du prix des livres soit ici une sorte de frein naturel. Qui vivra, verra. Mais à quelque chose malheur est bon: l'éclatement géographique de la Section en 1972 a permis d'augmenter le nombre de salles de travail, dont la superficie rétrécit toutefois un peu plus chaque année à mesure qu'augmentent les besoins en bureaux.

Pour terminer ce trop bref historique, restons donc réalistes et optimistes à la fois: grâce à la bonne volonté générale, tant du personnel ensei-

gnant et administratif que des étudiants, on peut dire que l'U.D. de l'actuel Département de Langues et Littératures germaniques se porte plutôt mieux qu'hier... et beaucoup moins bien que demain.

R.G.

VIDÉO ET ORDINATEURS

Les livres restent, bien entendu, le matériau de base sur lequel s'appuient les études de philologie germanique: dictionnaires et ouvrages scientifiques relatifs à tous les domaines d'études, œuvres littéraires et leur littérature critique. Mais la Germanique s'est équipée, depuis une dizaine d'années, d'autres moyens utiles à l'enseignement et à la recherche.

La vidéo est souvent employée dans les exercices de conversation ou pour analyser des adaptations cinématographiques d'œuvres littéraires. L'utilisation des ordinateurs a pris une extension considérable, surtout aux services d'anglais et à la maîtrise en traduction. Grâce à des contrats passés avec les milieux extérieurs à l'Université, grâce à l'appui du Conseil de la recherche de l'ULg ou, tout simplement, grâce à leurs propres ressources, les services se sont dotés d'équipements puissants qui contribuent à ouvrir de nouvelles voies de recherche (linguistique computationnelle, traduction automatique ou assistée par ordinateur, par exemple); ces moyens permettent également aux étudiants de licence d'élaborer certains mémoires en faisant appel à l'informatique et de se familiariser avec les traitements de textes les plus perfectionnés.

P.M.

¹ I. Simon, *op. cit.*, pp. 35-6.

² Notons que les chiffres cités jusqu'en 1982 comprennent également le crédit de fonctionnement de la Section; depuis 1982, fonctionnement et U.D. sont distincts.

³ D'octobre 1965 à décembre 1966, Georges Richelle assurait l'intérim de Robert Germay, appelé sous les drapeaux.

DES ÉTUDIANTS VOYAGEURS

Européens avant la lettre, les germanistes ont toujours voyagé; beaucoup d'entre eux passaient leurs vacances en Allemagne, en Angleterre et en Hollande. Mais la rigidité du système universitaire belge ne leur permettait pas de faire une partie de leurs études dans une université étrangère, comme c'était le cas pour leurs homologues des pays voisins.

Cette possibilité leur est maintenant offerte, occasion irremplaçable de découvrir d'autres systèmes universitaires et de vivre en prise directe sur les réalités des pays dont ils étudient la langue et la culture.

Tout récemment, la CEE a lancé les programmes ERASMUS et LINGUA, qui sont d'une importance capitale pour les étudiants et tout particulièrement pour ceux qui étudient les langues étrangères. Ces deux programmes européens ont pour but d'encourager non seulement les échanges de professeurs et l'harmonisation des programmes universitaires, mais surtout de donner la possibilité aux étudiants qui le souhaitent d'effectuer des séjours d'études prolongés dans une université étrangère — séjours qui sont sanctionnés dans l'université hôte par un travail

ou un examen dont le résultat est pleinement reconnu par l'université d'origine.

Le Département de Langues et Littératures germaniques s'est résolument engagé dans cette voie: il a signé des accords d'échange avec les Universités de Bamberg, d'Aix-la-Chapelle et de Bristol. Il a reçu des étudiants de Palerme et a conclu avec l'Université d'Amsterdam un accord concernant l'échange de professeurs et d'étudiants.

Notre Département participe également aux travaux du Groupe Santander, réseau d'universités européennes créé en 1988, et aux négociations qui sont menées dans le contexte Eurégio avec les Universités d'Aix-la-Chapelle et de Maastricht.

Nos étudiants ont toujours été conscients de la nécessité de voyager, curieux de rencontrer «l'autre», de découvrir et d'apprendre à vivre la différence. Les initiatives prises par la CEE leur donnent maintenant la possibilité de mieux réaliser leur projet. De plus, en participant financièrement aux échanges, elle met à la portée d'un plus grand nombre les inappréciables enrichissements scientifiques, culturels et humains du «voyage».

P.M.-M. — A.M.

LE THÉÂTRE DES GERMANISTES LIÉGEOIS

VIRUS

Il doit y avoir, en Philosophie et Lettres en général et en Philologie germanique en particulier, un virus du théâtre. Pendant les années trente déjà¹, alors que les philologues classiques montaient des pièces grecques... en grec, les germanistes, eux, «faisaient» de l'allemand (Hebbel, Wiechert), du flamand (Fabricius, van Suchtelen) et de l'anglais (Barrie). Certes, en 1941, Jean Hubaux allait institutionnaliser le théâtre des «classiques» en un très officiel Cercle interfacultaire de Théâtre universitaire, mais cela n'empêcha jamais les germanistes de continuer à

mettre en scène épisodiquement les littératures dramatiques qui faisaient l'objet de leurs chères études.

Ainsi que je l'ai dit en note, ma connaissance de cette époque est tout à fait fragmentaire, mais je peux attester, par exemple, que le bleu de candi que j'étais en 1958-59 a été sollicité par Fernand Corin (digne successeur de son père) et Marcel Lemaire pour l'un ou l'autre spectacle en anglais et que le «vieux poil» de licence que je fus un peu plus tard a joué, avec ses camarades, du Hans Sachs à l'occasion du soixantième anniversaire de Joseph Warland.

On vous le dit: un virus! Et d'ailleurs, en 1962, quelques étudiants de première licence, dont



j'étais, victimes sans doute d'atavisme « viral », eurent à leur tour envie — LUST! — de lever le nez de leurs bouquins et, joignant l'utile à l'agréable, de faire de l'allemand sur scène. Et un groupe de plus de vingt personnes se mettait à la tâche. Leur choix se porta sur *Woyzeck* de Büchner: oh, sainte et fougueuse naïveté du débutant sans complexe. Armand Nivelles, heureusement accouru à notre secours, aida à faire de l'aventure un réel succès. Le hasard fit alors que je devins assistant en Germanique... et le fameux virus devint une maladie.

MALADIE

En voici les étapes. Je serai bref, tout en essayant de relever les quelques événements qui ont marqué, voire provoqué l'évolution.

- 1962: *Woyzeck* (G. Büchner).

- 1965: *Kennen Sie die Milchstraße?* (K. Wittlinger).

Ici, un point commun: le théâtre de patronage de bon aloi. Toute la famille germaniste est là au grand complet pour applaudir les chers bambins au Foyer international des Etudiants, dit « Le Vertbois ».

- 1968: *Biedermann und die Brandstifter* (M. Frisch) le TLG (Theater der Lütticher Germanisten) quitte la salle de patronage pour un « vrai » théâtre, « Le Trocadero ». Première apparition de germanophones dans la distribution.

- 1971: *Romulus der Grosse* (F. Dürrenmatt): première « grande » tournée: Eupen! C'est aussi la première fois qu'une continuité s'installe dans l'équipe (die Brüder Grosch...) et que des « extérieurs » s'intègrent aux germanistes, tant comme acteurs que comme techniciens.

- 1973: *Mockinpott* (P. Weiss): première représentation au Foyer culturel du Sart Tilman (encore à l'état de chantier); première construction intégrale du décor; première affiche « professionnelle » grâce aux premiers subsides de la Communauté germanophone; première grande décentralisation en Belgique et en Allemagne; première collaboration avec les télévision et radio scolaires nationales dans le cadre des émissions d'apprentissage de l'allemand. Sur le plan de l'évolution de la pratique théâtrale aussi, *Mockinpott* marque vraiment le grand tournant: choix d'un texte « détonnant » (« peu littéraire »), primauté du visuel, éclairage adapté aux

décentralisations... Cette fois, le Théâtre des germanistes est devenu une « troupe ».



1971: «*Romulus der Grosse*» (F. Dürrenmatt): le théâtre de « patronage de bon aloi ».

La suite serait trop longue à raconter par le menu. Disons seulement qu'avec *Himmelwärts* (Ödön von Horváth) en 1974-76, puis *Herkules und der Stall des Augias* (F. Dürrenmatt) en 1977-78, *Scherz, Satire, Ironie und tiefere Bedeutung* (C.D. Grabbe) en 1978-80, *Mugnog-Kinder* (Grips-Theater) en 1980-81 et enfin *Die Versicherung* (P. Weiss) en 1981-82, le nombre de représentations grandissait et la troupe « tournait » de plus en plus, tant en Belgique (de Mol à Verviers, de Mons à Leuven) qu'à l'étranger (Allemagne, Autriche, France, Italie, Pologne).

Puis vint le vingtième anniversaire, et ce fut... le *Woyzeck* nouveau (1983-85). La boucle était bouclée, mais en forme de tremplin vers un nouveau départ (hardie la métaphore!).

CONTAGION

L'histoire du Théâtre des germanistes liégeois ne s'arrête pas là: depuis 1980, des productions en langue anglaise ont vu le jour (*As You Like It*, Act I. Shakespeare, 1980; *Applicants*, d'après Pinter, 1984-85; *Passion*, Edward Bond, 1989-). De plus.



Quelques générations plus tard (1989), la « Passion » (E. Bond) subsiste...

étant associés depuis 1980, par directeur interposé, au Théâtre universitaire liégeois, les germanistes jouent aussi des pièces du répertoire germanique en français: *Rosencrantz et Guildenstern sont morts* (T. Stoppard, 1987-90); *Lovely Rita* (T. Brasch, 1988-90); *Connaissez-vous la voie lactée?* (K. Wittlinger, 1989-), tandis que le Théâtre universitaire liégeois (TULg) s'attaque souvent, lui aussi, au répertoire germanique (*Indians*, A. Kopit; *Le Gardien*, H. Pinter; *Le Projecteur... etc... réparé?*, K. Valentin).

A ce point de l'évolution, il devient difficile de rendre au TULg ce qui est au TLG et vice versa: une contagion hautement profitable à tous, puisqu'en 1989-90, les Théâtres universitaires (United) comptent une soixantaine de membres qui présentent, en une seule saison et de par le monde... sept spectacles différents, soit cinquante-deux représentations!

On est loin du « patronage » des débuts. Présence « tous azimuts »: à ses points de chute désormais

traditionnels, le TLG a ajouté, ces dernières années, la Yougoslavie, le Portugal, l'Espagne, le Québec, le Maroc, et bientôt la Lituanie; stabilité du répertoire: chaque pièce est jouée, en moyenne, plus de vingt fois et tient la route pendant au moins deux saisons; polyvalence des comédiens et des techniciens qui, selon les besoins, passent d'une production à l'autre; intensification du travail préparatoire, tant « à la table » (discussions dramaturgiques) qu'« en jambes » (training régulier d'acteurs). Et pourtant, j'aimerais terminer ce trop bref panorama par quelques remarques générales qui, au-delà des différences apparentes, soulignent les constantes qui sous-tendent notre type de démarche.

THÉRAPIE

Dès les origines, les différences d'avec un théâtre universitaire ou amateur traditionnel se marquaient: un théâtre d'étudiants, certes, mais dans une langue « étrangère »; un théâtre amateur, sans doute, mais refusant toute facilité dans le choix du répertoire et confronté sans cesse au problème du renouvellement forcé de ses membres. La première motivation de ces pratiques était certainement très viscérale, très spontanée: bien sûr « faire » de la langue par opposition (ou en parallèle, c'est selon) à l'étudier en chambre et ainsi tester par la parole la langue apprise dans les livres. Mais aussi: goût pour le travail de groupe (souvent plus de vingt personnes, de toutes options linguistiques), travail... puis guindaille, le fameux narcissisme de l'acteur, même débutant, etc. Un mot allemand pour résumer tout ceci: LUST!

Et plus de vingt-cinq ans après, c'est encore cette LUST qui gonfle nos voiles, même si le bateau ressemble parfois très fort à une galère. C'est sans doute que ce « plaisir » est bien moins futile qu'il n'y paraît: n'est-il pas simplement le plaisir d'apprendre?

apprendre une langue

L'apport de la lecture et de la compréhension du texte en soi, mais aussi de sa mémorisation et de sa récitation; l'enrichissement par le contact et la confrontation avec des *native speakers* au sein du groupe lui-même ou au cours des nombreuses tournées à l'étranger.

apprendre une littérature

Traditionnellement, le drame — et par voie de conséquence, le théâtre — a été rangé dans la catégorie littérature (et ceci oriente souvent le choix du répertoire). On sait qu'aujourd'hui les gens de théâtre ont accentué, renforcé la part du «spectaculaire». Mais le texte dramatique n'en reste pas moins une des composantes essentielles du spectacle, que l'on doit aborder aussi «à la table»: merci à nos collègues qui nous apportent leur collaboration. L'analyse littéraire d'un texte dramatique et son analyse en vue de sa représentation ne s'excluent pas: elles se complètent. C'est pourquoi le Théâtre des germanistes a toujours choisi, choisit et choisira toujours des pièces d'une valeur littéraire indiscutable (de Grabbe à Weiss, de Büchner à Brasch, de Shakespeare à Pinter et Stoppard) pour en faire des spectacles d'une indiscutable qualité théâtrale.

apprendre à être

Qui niera l'importance de la diction, de la pose de la voix, du maintien du corps, du rapport au public dans ce métier finalement éminemment théâtral qu'est l'enseignement. Et combien de futurs professeurs ne sont-ils pas venus faire leurs armes sur les planches du TLG — certains sciemment, pour s'affirmer par l'affrontement avec soi-même et avec les autres, certains sans trop savoir pourquoi, mais se transformant pourtant «à vue d'œil»? Enfin, qui mesurera l'enrichissement que représente sur le plan personnel le travail en équipe?

apprendre à s'organiser

Tout cet acquis, il faut trouver le courage de le «diffuser» hors du cercle de famille: affronter le public scolaire, se confronter à des confrères de niveau international et, dès lors, organiser le temps de l'étude et le temps des tournées.

VIRUS, MALADIE, CONTAGION, THÉRAPIE, même combat!

R.G.



¹ Et sans doute auparavant. En recoupant les informations que je dois à la courtoisie de C. et M. Schmit-Gavage et celles que l'on peut trouver dans l'article de I. Simon «Soixante années de philologie germanique à l'Université de Liège», voici la liste que j'ai pu établir:

1933-34: *The Twelve-pound Look* (J.M. Barrie)

Riders to the Sea (Synge)

Augustus Does His Bit (Shaw)

1934-35: *Maria Magdalena* (Hebbel)

Das Spiel vom deutschen Bettelmann (Wiechert)

1936-37: *Dolle Hans* (Fabricius)

1937-38: *The Admirable Crichton* (J.M. Barrie)

1938-39: *Die Kommstunde* (L. Weismantel)

1940: *Het daghet in het Westen* (Nico van Suchtelen)

Vóór het diner (J.A. Simons-Mees)

1941: «... Les étudiants [...] se proposaient de jouer *The Flashing Stream* (Morgan), mais la représentation fut interdite par les Allemands, et toute activité théâtrale fut suspendue jusqu'à la Libération.» (I. Simon)

1946: *Die häusliche Frau* (Hermann Baler)

1947-48: *The Admirable Crichton* (J.M. Barrie)

1949: *Iphigénie*

Je lance un appel à tous ceux qui pourraient compléter ce palmarès, des origines à 1962!

LA MÊME

(gros plans)
Enseignement et recherche



L'ALLEMAND	29
L'ANGLAIS	33
LE NEERLANDAIS	39
LE SCANDINAVE	41
LA GRAMMAIRE COMPAREE	41
LA METHODOLOGIE	42

L'ALLEMAND

À la réorganisation de la Faculté de Philosophie et Lettres en 1890, c'est-à-dire à la création de notre Section, l'enseignement de l'allemand fut confié à Jean Wagner, que la maladie et la mort allaient empêcher de faire la brillante carrière à laquelle il semblait destiné. Dès 1896, sa charge était reprise par Henri Bischoff, dont l'histoire gardera l'image d'un grand savant, d'un « défenseur infatigable des droits des Belges germanophones et de la langue allemande en Belgique comme troisième langue nationale »¹. Soucieux de répandre dans le grand public le goût de la littérature et de la culture allemandes, H. Bischoff fut le fondateur du Lütticher Schillerverein, sorte de préfiguration de ce que devait être plus tard le Cercle d'Etudes allemandes. Adolphe Léon Corin succède à H. Bischoff en 1920 lorsque celui-ci est admis à l'éméritat ; à ce moment, il est encore seul pour assumer la totalité de l'enseignement de l'allemand dans les quatre années. Ce n'est qu'en 1930 qu'un poste d'assistant est attribué à la chaire d'allemand, poste qui fut occupé successivement par Henri Collette, Louise Simon, Suzanne Debève, André Jadot, Pierre Halleux et Armand Nivelles. Peu avant la guerre, toutefois, la tâche de A.L. Corin s'était vue allégée par la nomination à ses côtés de Joseph Warland, qui fut chargé des Exercices philologiques sur l'allemand, de la Grammaire historique de l'allemand et du cours facultatif de Langue allemande destiné aux non-germanistes. Même si ses tâches d'enseignement et de recherche restaient lourdes, A.L. Corin trouvait le temps d'aider efficacement ses disciples dans l'élaboration de leur thèse doctorale. Conquirent ainsi le titre de docteur en Philosophie et Lettres : S. Dussart-Debève (Tauler), A. Jadot (Thomas Mann), S. Debruge (Hesse), A. Nivelles (Griese), P. Halleux (Tauler) et R. Alexis (Tauler). Dans la foulée, A. Nivelles défendait alors devant la Faculté sa thèse d'agrégation de l'enseignement supérieur (*Les théories esthétiques en Allemagne, de Baumgarten à Kant*, Paris, 1955).

R.L.

PHILOLOGIE ALLEMANDE MODERNE

Au sortir de la guerre, Adolphe Léon Corin et Joseph Warland se partageaient les cours de langue allemande. En 1955, A.L. Corin fut admis à l'éméritat et J. Warland reprit les cours d'Exercices philologiques en licence, auxquels il allait donner une empreinte plus strictement linguistique. Il eut comme assistant Hans Vandenrath, à qui succéda Jules Aldenhoff en 1961. Ce dernier collabora, avec Jean-Michel Warland, assistant-bibliothécaire de la Section, aux recherches grammaticales qui se développèrent sous l'égide de J. Warland. D'autre part, Nestor Schumacher, professeur à l'Institut Marie Haps à Bruxelles, élaborait sa thèse doctorale sur le vocabulaire allemand de l'intégration européenne, et J. Aldenhoff devenait docteur avec une recherche sur les doublets verbaux allemands, analysés dans une double perspective, synchronique et diachronique.

Bientôt le Service allait avoir deux, puis trois assistants. Un de ces postes fut confié à Rose-Marie François et ensuite à Joseph Lejeune.

Après la mort inopinée de J. Warland en 1971, les cours de philologie allemande moderne, qui, depuis la réforme des programmes de 1968, avaient changé d'intitulé, furent assurés en suppléance par J. Aldenhoff : Grammaire et stylistique grammaticale en candidature, Etude philologique en licence ; le cours à option de Langue allemande était cependant pris en charge par J. Lejeune.

Les ministres successifs ayant tardé à publier la vacance des cours, ce n'est qu'en 1976 que J. Aldenhoff devint titulaire des enseignements de philologie allemande moderne. Il eut comme assistantes Claudine Bailly, Myriam Gatz et Sylvia Deroose ; son collaborateur actuel, Michel Kefer, est premier assistant depuis 1990. Pour les exercices de conversation, le Service recourt à la collaboration d'élèves-moniteurs : des étudiants germanophones de licence qui guident les plus jeunes.

Les lecteurs, que le Service a toujours partagés avec celui de littérature moderne, furent successivement Ludwig Völker (1963-70), Eckart Pastor (1970-80), Werner Esser (1980-81), Anne Hartmann (1982-87) et Gert-Theo Tewilt (1987-).

En 1976, le cours à option de Langue allemande

¹ I. Simon, *op. cit.*, p. 21.

fut attribué à Raymond Alexis, mais lorsque celui-ci fut admis à la retraite en 1987, ce cours réintégra la chaire de philologie allemande moderne; c'est à ce moment que J. Aldenhoff reprit également le partim « allemand » du cours facultatif d'Eléments de phonétique des langues germaniques.

Les recherches du séminaire de philologie allemande moderne sont principalement d'ordre grammatical. Les nombreux matériaux que J. Aldenhoff a rassemblés en vue de la publication de la grammaire allemande qu'il prépare, ont donné lieu à divers articles. De son côté, M. Kefer a déjà enrichi la linguistique de publications sur la structure de la phrase allemande et sur les universaux du langage. Il faut surtout mentionner son ouvrage *Satzgliedstellung und Satzstruktur im Deutschen* (1989), basé sur sa thèse de doctorat défendue en 1983 et couronné du Prix des Amis de l'Université de Liège (1990). M. Kefer fait, depuis plusieurs années, deux cours libres, l'un sur les méthodes d'investigation syntaxique, l'autre sur les universaux du langage et la typologie des langues.

J.A.

LITTÉRATURE ALLEMANDE MODERNE

Après le départ de A.L. Corin en 1955, Armand Nivelles lui succède en qualité de chargé de cours. Sa chaire comprend tous les cours de textes et d'auteurs allemands (candidature et licence) ainsi que l'Histoire approfondie de la littérature allemande et le cours d'Explication d'auteurs allemands du moyen âge en licence. A cette charge viendra encore s'ajouter, en 1959, le cours de Littérature comparée. Et pourtant ce n'est qu'à sa nomination comme professeur ordinaire (1960) que A. Nivelles se verra attribuer un poste d'assistant, qu'il confiera à Elmar Havenith. Un second poste, créé en 1962, sera attribué à Robert Leroy. Après le départ de E. Havenith (1966), son mandat sera repris, pour une période de quatre ans, par Barbara Völker-Hezel, à laquelle Jean Finck succédera en 1970. Poursuivant ses recherches à l'Université de Bonn pendant l'année 1971-72, R. Leroy sera remplacé à titre intérimaire

par Jean Gomez qui, par suite de circonstances exceptionnelles, sera maintenu au Service jusqu'en 1974 et sera alors transféré au Service des Langues vivantes. Pendant une courte période, le Service de littérature allemande moderne aura donc disposé de trois mandats d'assistant. A partir de 1964, il disposera en outre d'un demi-mandat de lecteur, l'autre moitié allant au Service de philologie allemande moderne (voir sous cette rubrique). Si l'on peut considérer la création du lectorat comme une retombée particulièrement heureuse (et fort attendue) des *Golden Sixties*, ce ne fut pas la seule puisque, à cette époque, le Service put également bénéficier de l'aide de deux aspirants du FNRS: Freddy Kiehm et Georges Richelle.

Très attentif à la qualité de la formation des étudiants, A. Nivelles fut, avec I. Simon et J. Warland, le fer de lance de la réforme des études de 1968. Cette réforme allait conduire à la création de plusieurs cours: Histoire de la littérature allemande (1C, 2C) et Questions de littérature allemande (option à la licence), tous trois confiés en suppléance à R. Leroy, ainsi que Introduction aux problèmes et méthodes de l'étude de la littérature allemande (2C) et Civilisation allemande (option à la licence), attribués en suppléance à J. Finck. Le volume de la chaire devait alors rester stable jusqu'en 1976 lorsque Raymond Alexis, nommé chargé de cours, reprenait le cours d'Explication d'auteurs allemands du moyen âge. Une seconde modification importante intervenait en 1980, J. Finck et R. Leroy se voyant confier officiellement la charge des cours qu'ils avaient assumés jusque-là en suppléance.

Neuf thèses doctorales ont été élaborées sous la direction de A. Nivelles: il s'agit des thèses de Ch. Duckerts (Musil), J. Finck (Th. Mann), R. Germay (Brecht), J. Gomez (Critique littéraire en RDA), J. Klein (Kafka), R. Leroy (Grass), G. Périlleux (Rapports entre littérature suédoise et existentialisme français), J. Quenon (Frisch) et H. Vandenrath (Zuckmayer).

La place manque ici pour décrire ce qu'a été l'activité scientifique du Service entre 1956 et 1987. Pendant que A. Nivelles, véritable fondamentaliste de la *Literaturwissenschaft*, poursuivait sa réflexion sur des problèmes aussi vastes que l'essence et la fonction de la poésie, les fondements philosophiques des théories et mouvements littéraires, l'idée créatrice et la



structure de l'œuvre littéraire ou les rapports des littératures entre elles, ses collaborateurs et disciples s'engageaient, de leur côté, sous l'œil bienveillant et avec l'aide efficace du Maître, sur les voies que leur imposait la dynamique de leurs propres recherches. Les rapports entre la psychologie et la littérature, les débuts de la littérature postmoderne en Allemagne, les fondements de la littérature de la RDA furent ainsi, parmi d'autres, des domaines nouveaux qui entrèrent petit à petit dans le champ des préoccupations scientifiques du *staff*, c'est-à-dire de ceux dont l'Université avait décidé de s'assurer, à court, moyen ou long terme, la collaboration.

Il est évident qu'un service qui atteint une ampleur aussi respectable peut développer une activité scientifique importante. Sans faire intervenir la notion de taille critique, chacun comprendra que, dans de telles circonstances, les tâches indispensables mais « non productives » — c'est-à-dire les tâches administratives qui n'ont d'ailleurs fait que s'alourdir au fil des ans — sont davantage diluées, laissant à chacun un espace de liberté plus grand, espace de liberté sans lequel aucune recherche sérieuse n'est possible. Et qui dit recherche sérieuse dit notoriété, qui dit notoriété dit essaimage. Nombreux sont ceux qui, parmi les anciens membres du Service ou parmi les anciens étudiants, ont pu faire leur chemin dans d'autres universités ou dans l'enseignement supérieur de type long : L. Völker est professeur à l'Université de Munster (RFA), J. Gomez est professeur à l'ISTI (Bruxelles), E. Pastor a été, avant de réintégrer le Service, chargé de cours à ce même ISTI pendant sept ans. Parmi les anciens étudiants¹ citons : M. Peters, professeur aux Facultés Notre-Dame de la Paix à Namur ; G. Périlleux, professeur à l'Ecole d'Interprètes Internationaux de Mons ; J. Klein, Professeur à l'Ecole d'Interprètes Internationaux de Mons ; L. Teller, professeur à l'ISTI ; H. David, chargé de cours à l'Institut Cooremans (Bruxelles) ; F. Kiehm, chargé de cours aux HEC (Liège) ; A. Lovenberg et H. Reuter, assistants à l'Ecole d'Interprètes Internationaux de Mons ; S. Deroose, assistante aux HEC (Liège) ; Marie Mawhin, assistante aux Facultés N.-D. de la Paix à Namur.

Au départ de A. Nivelles, la direction du Service de littérature allemande moderne était confiée à R. Leroy, chargé de cours, qui reprenait tous les enseignements à l'exception des cours d'explication de textes en candidature, confiés à E. Pastor.

En outre, le Service bénéficiait de l'aide de J. Finck (chef de travaux et chargé de cours) et il conservait, bien entendu, le demi-poste de lecteur, toujours occupé par Anne Hartmann. Cette collaboratrice d'un niveau exceptionnel allait, en 1987, se voir confier un mandat de recherche de la Deutsche Forschungsgemeinschaft à la Ruhr-Universität Bochum. Elle fut remplacée par G.-T. Tewilt, docteur de l'Université de Munster.

Dès décembre 1986, L. Gerrekens défendait une thèse doctorale consacrée à Heinrich von Kleist et élaborée sous la direction de R. Leroy et H. Stroszeck (Aix-la-Chapelle) ; en 1987, R. Leroy publiait, en collaboration avec A. Hartmann, une anthologie de la prose allemande postérieure à 1968, et E. Pastor une monographie sur Theodor Storm. Ensemble, R. Leroy et E. Pastor s'attelaient alors à la préparation d'un important recueil d'articles scientifiques consacré à la littérature allemande autour de 1890 et destiné à célébrer le centenaire du Département.

S'il fallait vraiment tirer de ce qui précède des conclusions quant à la future orientation scientifique du Service, on pourrait sans doute prédire que les nouveaux titulaires, habitués depuis très longtemps à une étroite collaboration tant dans leurs enseignements que dans leurs recherches, mettront moins l'accent que leur prédécesseur sur la théorie de la littérature et sur l'esthétique, leurs intérêts naturels les portant plutôt vers les textes littéraires proprement dits, qu'il s'agisse de prose ou de poésie. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que, comme leur prédécesseur, ils veilleront jalousement à ce que les études littéraires gardent leur position dans le curriculum des germanistes, convaincus qu'ils sont que l'apprentissage d'une langue en soi est une entreprise largement stérile, voire vaine, tant que cette étude n'est pas motivée et, en quelque sorte, portée par un appétit culturel que seul le commerce des grands auteurs peut susciter.

R.L.

¹ Seuls sont ici pris en compte ceux qui ont fait soit leur mémoire de licence, soit leur doctorat dans le domaine de la littérature allemande.

PHILOLOGIE HISTORIQUE ALLEMANDE

Recueillant une partie de la charge de Joseph Mansion, Joseph Warland assura l'enseignement diachronique de la langue allemande de 1938 à 1971. Jusqu'à la réforme de 1968, cet enseignement comportait un seul cours intitulé Grammaire historique de la langue allemande (1L); à la réforme, ce cours fut scindé en deux: Introduction à l'histoire de la langue allemande (2C) et Evolution et structure de la langue allemande (1L). Ce dernier intitulé indiquait bien qu'il convenait désormais d'élargir la conception du cours en ne se limitant plus à la seule évolution phonologique et morphologique, mais qu'il fallait aussi considérer les problèmes de style, de variétés et de registres de langue ainsi que l'histoire du vocabulaire. Parallèlement à cet enseignement, J. Warland se consacra intensivement à des investigations dialectologiques, auxquelles il s'était préparé dès ses études. Ses travaux portaient essentiellement sur les dialectes germaniques de l'est de la Belgique, ce qui l'amena à fonder, en collaboration avec A.L. Corin, le Centre national de Recherches dialectales de l'est de la Belgique. Par ailleurs, un autre élève de J. Warland, Camille Schmit, obtint le titre de docteur avec une dissertation intitulée «Volkssprache und Wortschatz im belgischen Sauertal». Cet intérêt pour les recherches dialectologiques allait susciter la création d'un cours facultatif de Dialectologie luxembourgeoise que Joseph Meyers, trop tôt disparu, fit de 1962 à 1967.

Au décès de J. Warland, en 1971, les deux cours de diachronie furent confiés, en suppléance, à Joseph Lejeune, assistant, et, en 1976, attribués à Raymond Alexis. Celui-ci élargit le champ de cet enseignement en dépassant la période de l'ancien haut allemand, plus particulièrement privilégiée jusque-là, pour s'intéresser à l'évolution de la langue allemande des origines à nos jours. Il s'attacha, entre autres, à mettre en évidence les rapports qui s'établissent entre les circonstances historiques, politiques, économiques, sociales, culturelles et religieuses d'une époque et la langue de cette même époque. De son côté, le cours de Littérature allemande du moyen âge (2L), dont la charge avait été confiée d'abord à A. Nivelles, au départ de A.L. Corin, et ensuite, par voie de suppléance, à L. Völker et E. Pastor, fut ajouté à la

charge de R. Alexis en 1980. Le souci du nouveau titulaire fut principalement d'esquisser un panorama de la période du moyen haut allemand en l'illustrant d'extraits représentatifs des grands auteurs du treizième siècle, en particulier Hartmann von Aue, pour lequel il n'a jamais caché sa prédilection.

Quand R. Alexis est admis à la retraite en 1987, c'est Eckart Pastor, ancien lecteur aux Services de J. Warland, A. Nivelles et J. Aldenhoff, qui reprend la charge d'enseignement de la diachronie allemande ainsi que le cours de Littérature allemande du moyen âge. Il poursuit la démarche entamée par son prédécesseur et fait porter son effort plus intensément encore sur l'époque moderne (du dix-septième au vingtième siècle). Il intègre notamment dans ses préoccupations l'histoire de plusieurs aspects particuliers de la langue, dont certains sont tout à fait propres à notre époque: langues littéraire, de la publicité, des sciences, des médias, du nationalisme et du national-socialisme, sans pour autant négliger les premiers stades de l'évolution de l'allemand.

J.A. — R.A. — E.P.

L'ANGLAIS

Si les études de philologie germanique, dans le sens où nous les entendons aujourd'hui, connurent un début bien modeste à l'Université de Liège, la part faite à l'anglais à la fin du dix-neuvième siècle fut plus discrète encore. La structure en trois langues parallèles, caractéristique des études en langues germaniques en Belgique, ne commença à prendre corps qu'en 1904, lorsque les cours de langue et de littérature anglaises furent attribués, comme c'était déjà le cas pour l'allemand et le flamand, à un vrai spécialiste, Paul Hamélius. La voie était ainsi tracée: les études anglaises dans notre institution, à l'image du rayonnement de la langue, de sa culture et de sa littérature dans le monde, allaient connaître un développement constant et remarquable. Victor Bohet, docteur en Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, angliciste de formation et spécialiste de la phonétique et du théâtre anglais, succéda à P. Hamélius en 1922 et occupa la chaire d'anglais jusqu'en 1948. Esprit indépendant, cultivé, humaniste, il influença la pensée et forma le sens critique de nombreuses générations de licenciés. En 1938, un poste d'assistant fut attaché à la chaire d'anglais. Il fut occupé successivement par Irène Simon, Albert Baiwir et Georgette Nihoul-Falleur.

Trois des plus brillants élèves de V. Bohet, A. Baiwir, I. Simon et A. Gérard, atteignirent le sommet de la carrière académique après avoir préparé, sous sa direction, une dissertation doctorale suivie d'une thèse d'agrégation de l'enseignement supérieur. A. Baiwir devint professeur de littérature anglaise à l'Université libre de Bruxelles, I. Simon allait reprendre la succession du Maître, et A. Gérard occupa la chaire de littérature comparée à l'Université de Liège après avoir enseigné à l'Université d'Elisabethville (Lubumbashi).

En 1950, deux professeurs se partageaient la direction des études de langue et de littérature anglaises: Simonne d'Ardenne était chargée de tous les cours relatifs au moyen âge et du cours de langue anglaise de première candidature tandis que I. Simon, qui avait succédé à V. Bohet en 1949, assurait les enseignements de langue anglaise et de littérature anglaise modernes. A la faveur de la réforme de 1968, S. d'Ardenne céda le

cours de langue de première candidature à I. Simon, qui, bien qu'épaulée par un, puis deux assistants, se voyait ainsi confrontée à une tâche très lourde: celle d'assurer l'enseignement de la langue et de la littérature modernes dans les quatre années d'études à un nombre d'étudiants qui ne cessait de croître. Certes, les étudiants ne choisissaient plus que deux langues en candidature mais ceux qui optaient pour l'anglais étaient de loin les plus nombreux. Ce n'est qu'en 1975 que I. Simon put se décharger des cours relatifs à la langue et qu'une chaire de philologie anglaise moderne fut créée.

P.M.-F. — P.M.

PHILOLOGIE ANGLAISE MODERNE

Jacques Noël fut nommé titulaire de la chaire de philologie anglaise moderne en 1975. La première personne à l'assister fut Christine Pagnoulle, qui restait toutefois attachée au Service de littérature anglaise moderne. En 1979, l'Université accorda au nouveau Service un poste d'assistant, qui fut occupé successivement par Archibal Michiels, John Field et Jean-Paul Mergeai. Ce dernier fut remplacé en 1984 par André Moulin, chef de travaux à l'ISLV. Jocelyne Vanandroye a occupé un deuxième poste d'assistant de 1986 à 1990.

Bien que confronté dès sa création à une population croissante d'étudiants (dépassant, à une certaine époque, les quatre cents) et à un manque de personnel, le Service s'est donné d'emblée pour mission un rôle d'innovateur dans le domaine de la linguistique anglaise et dans les domaines connexes, notamment en participant aux développements de l'informatique. Au plan de l'enseignement, ceci a conduit à la production automatique d'exercices d'anglais destinés aux étudiants. La création récente d'une maîtrise en traduction a permis de confirmer une fois de plus combien il est utile de favoriser une interaction constante entre l'enseignement et la recherche.

Les autres recherches du Service se situent principalement dans le domaine des dictionnaires automatiques et de la traduction.

Grâce à sa renommée internationale, le Service a obtenu les contrats de recherche suivants:

- Etude d'un projet d'enseignement de troisième

cycle en linguistique computationnelle, projet financé par la Fondation Européenne de la Culture et réalisé en collaboration avec le Département d'anglais de l'Université de Birmingham (Prof. John Sinclair).

- Production d'exercices d'anglais à partir du fichier informatique du LDOCE (*Longman Dictionary of Contemporary English*), projet financé par le Ministère de l'Education Nationale.

- Contrats portant sur l'utilisation à des fins scientifiques de fichiers de dictionnaires monolingues anglais et bilingues (E-F, F-E, E-G, G-E) avec les maisons d'édition Collins, Longman, Oxford University Press, Le Robert.

- Contrat EUROTRA, financé par la CEE et le Service de Programmation de la Politique Scientifique. En lançant ce programme, la CEE a voulu mettre toutes les langues officielles sur un pied d'égalité et créer un savoir-faire de haut niveau en linguistique computationnelle basé sur le projet le plus ambitieux de cette nature dans le monde, puisqu'il est conçu d'emblée comme un projet multilingue.

L'équipe EUROTRA 1989-90 comporte une dizaine de personnes: J. Noël, responsable de l'équipe; J. Jansen, ingénieur électronicien ALLg, informaticien principal au SEGI; Chr. Delcourt, docteur en Philosophie et Lettres, chef de travaux au Département d'Etudes romanes; A. Moulin, docteur en Philosophie et Lettres, chef de travaux au Département de Langues et Littératures germaniques; A. Michiels, docteur en Philosophie et Lettres et chargé de cours (informatique linguistique) à l'ISTI (Bruxelles); J. Vanandroye, licenciée en philologie germanique; J. Delcourt, licenciée en philologie romane; B. Van Caillie, licenciée en philologie romane; T. Fontenelle, licencié en philologie germanique, maître en traduction; Claire Gérardy, licenciée en philologie germanique.

En 1987, A. Moulin s'est vu confier une mission dans le cadre des activités du Réseau Industries de la Langue créé par les Sommets francophones et, depuis 1989, il dirige l'Observatoire wallon des Industries de la Langue, dont la mission est très diversifiée. Sa fonction est de suivre les évolutions technologiques et économiques liées aux industries de la langue, d'établir une liste des produits, des technologies et du savoir-faire wallons, et de collaborer avec d'autres

observatoires nationaux dans le cadre des Sommets francophones.

Cet observatoire, bientôt appuyé par un Club des chercheurs et investisseurs, sert à la fois de centre d'information, de bourse aux idées et d'interface entre l'université et le monde industriel. A. Moulin est actuellement aidé dans l'accomplissement de cette tâche par Sylvie Wallez, licenciée en philologie germanique et maître en traduction.

Trois doctorats ont été dirigés par J. Noël: «Prononciation de l'anglais par des locuteurs luba» (M. Mbaya), «Exploiting a Large Dictionary Data Base» (A. Michiels) et «Error Analysis in English Exercises Produced by Secondary School Pupils» (Chr. Filot).

J.N.

LITTÉRATURE ANGLAISE MODERNE

De 1949 à 1981, les activités d'enseignement et de recherche du Service qu'a dirigé Irène Simon ont été marquées de deux sceaux: celui de la continuité et celui de la diversification.

Continuité dans le domaine de la littérature anglaise, un vaste champ qui constitue l'épine dorsale des études anglaises. I. Simon était titulaire de tous les enseignements: les textes littéraires en candidature, les auteurs modernes et l'histoire approfondie de la littérature en licence, auxquels sont venus s'ajouter les cours issus de la réforme de 1968: Introduction aux problèmes et méthodes de l'étude de la littérature anglaise (2C), Questions de littérature anglaise moderne et Théories littéraires anglaises (options à la licence). A partir de 1968, les nouveaux cours d'Histoire de la littérature anglaise (1C et 2C), créés eux aussi par la réforme, et, à partir de 1971, le cours d'Etude de textes littéraires anglais modernes (1C) furent confiés en suppléance à Paulette Michel-Michot; ce dernier fut partagé ultérieurement entre P. Michel-Michot et Hena Maes-Jelinek.

Diversification par l'ouverture vers les autres littératures de langue anglaise: la littérature américaine et les littératures des pays du Commonwealth. Des cours à option et libres furent créés et confiés en suppléance à Pierre



Michel (Littérature et civilisation américaines, Questions de littérature américaine, Anglais des Etats-Unis) et à H. Maes-Jelinek (Littérature du Commonwealth et Questions de littérature du Commonwealth).

I. Simon a marqué ses trente-deux années de direction du Service d'une empreinte indélébile. Ses enseignements s'articulaient sur l'histoire de la littérature, qu'elle enseignait dans sa chronologie, tous mouvements et écoles englobés dans une vision humaniste et esthétique, et sur l'étude des grandes figures, Shakespeare, Milton, Dryden, Pope, Hopkins, Yeats, Joyce, T.S. Eliot, auxquelles elle consacrait des cours entiers. C'est elle aussi qui, saisissant l'importance de l'extension que prenaient les nouvelles littératures en langue anglaise, encouragea, dès les années cinquante, certains de ses disciples à les explorer et à établir de nouvelles filières d'enseignement et de recherche dans notre Université. Malgré le poids considérable de sa charge d'enseignement (outre les cours de littérature, elle assura tous les cours de langue de 1969 à 1975), et à côté de ses recherches, qu'elle menait tambour battant, I. Simon trouva le temps de guider de ses conseils l'élaboration de quatorze thèses de doctorat. La plupart de ces docteurs allaient faire de belles carrières: E. André à l'Ecole d'Interprètes Internationaux de Mons, F. Corin à l'Université catholique de Louvain, J. Delbaere-Garant à l'Université libre de Bruxelles, M. Lemaire comme inspecteur de l'enseignement secondaire, E. Schraepen à l'Université de Liège et à la Vrije Universiteit Brussel; enfin, à l'Université de Liège, Fr. Bonfond, H. Maes-Jelinek, P. Michel-Michot, P. Michel, A. Moulin, J. Noël et Chr. Pagnoulle.

Lors du départ de I. Simon en 1981, la restructuration de la chaire de littérature anglaise moderne et de littérature américaine n'eut heureusement pas à souffrir des restrictions qui ont frappé d'autres secteurs de l'Université et la succession fut confiée collectivement à H. Maes-Jelinek, P. Michel et P. Michel-Michot.

C'est, bien entendu, la littérature anglaise — ses textes, son histoire — qui reste le menu principal des études littéraires dans le Service. En candidature, les étudiants reçoivent un enseignement qui les forme à la lecture de textes, en particulier de la prose narrative du vingtième siècle, et les initie à l'histoire littéraire. La licence leur offre une spécialisation plus poussée; ils y sont appelés

à se pencher avec attention sur Shakespeare, les dramaturges contemporains, la poésie du vingtième siècle et le roman des dix-neuvième et vingtième siècles. Dès la première licence, l'éventail des cours à option qui leur sont offerts en littérature anglaise, américaine et du Commonwealth leur permet de se doter soit d'une formation large soit d'une spécialisation très poussée.

Ces enseignements sont assurés par trois personnes: P. Michel-Michot, professeur, est chargée des cours d'histoire littéraire en candidature et du cours d'analyse de textes en deuxième candidature; elle partage la responsabilité du cours d'analyse de textes en première candidature avec H. Maes-Jelinek, professeur, qui est en outre titulaire du cours de Problèmes et méthodes de l'étude de la littérature anglaise en deuxième candidature et des cours d'histoire littéraire anglaise et de la littérature du Commonwealth en licence; P. Michel, professeur ordinaire, est chargé des cours d'auteurs anglais et américains, de littérature américaine et d'anglais des Etats-Unis en licence. Le Service bénéficie aussi de la compétence de Christine Pagnoulle, chef de travaux, qui participe à l'encadrement des étudiants pour les travaux pratiques des cours de textes en candidature et ceux du cours d'auteurs anglais en deuxième licence. Dans le cadre de la maîtrise en traduction, elle dirige un séminaire de traduction générale et un séminaire de traduction littéraire (en parallèle avec Juliette Dor). Un lecteur, attaché à tous les services d'anglais, participe également à l'encadrement des étudiants et anime des groupes de conversation; se sont succédé à ce poste depuis 1962: K. McGuinness (maintenant Directeur du British Council à Bruxelles), R. Atkinson, J. Field, E. Searl, T. Hayward et J. Gibbs.

Au fil des ans, les méthodes d'enseignement se sont adaptées d'une part au nombre croissant d'étudiants et à leurs niveaux de langue très divers, d'autre part aux technologies nouvelles. Les cours *ex cathedra*, qui restent indispensables dans certaines matières, se voient maintenant accompagnés de séances de «répétition» ou de séminaires de discussion. Les travaux pratiques de candidature se déroulent en petits groupes qui facilitent la prise de parole dans la langue étrangère. Des projections en vidéo de versions filmées d'œuvres littéraires permettent des

comparaisons entre différents modes d'expression artistique. Une partie de ce travail n'est possible que grâce à la collaboration bénévole mais efficace d'assistants volontaires. Ils ont été très nombreux depuis les années cinquante; ils savent toute la gratitude que le Service leur porte.

A l'heure actuelle, six doctorants (M. Delrez, P. François, M. Graux, B. Ledent, H. Létargez, M.-Ch. Veldeman) poursuivent activement leurs recherches dans le domaine des littératures de langue anglaise. L'un d'eux, M. Delrez, est attaché au Service en tant qu'aspirant du F.N.R.S.

L'année 1984-85 fut marquée par un événement exceptionnel: Michel Gresset, professeur à l'Institut d'anglais Charles V de l'Université de Paris VII, traducteur de W. Faulkner dans la «Bibliothèque de la Pléiade» et auteur de plusieurs ouvrages mondialement connus sur ce romancier, se vit attribuer la Chaire Francqui au titre étranger et vint faire, au Service, dix leçons remarquables sur le thème général «Le regard et la voix en littérature».

Malgré les restrictions qu'a dû s'imposer l'Université, le Service s'est efforcé d'acquérir les ouvrages nécessaires à la recherche et à l'enseignement. En outre, des dons, parfois considérables, en ouvrages (pour la littérature anglaise et surtout pour celle du Commonwealth) ou en argent (un million de francs en 1976 pour la littérature américaine) sont venus renforcer ses collections. Le Service a également pu s'équiper de moyens techniques devenus maintenant indispensables à la recherche (ordinateurs) et à l'enseignement (vidéo).

P.M. — P.M.-M.

ÉTUDES AMÉRICAINES

L'intérêt pour la littérature américaine à l'ULg remonte aux années trente et quarante; depuis cette époque, nombreux sont les licenciés qui ont fait des séjours d'études ou ont enseigné aux Etats-Unis grâce à des bourses de la C.R.B. (Commission for Relief in Belgium, maintenant Belgian-American Educational Foundation), auxquelles sont venues s'ajouter, après la guerre, celles de la Fulbright Commission. Dès avant la guerre, V. Bohet, qui avait fait plusieurs voyages d'étude aux Etats-Unis, fut le premier en Belgique à initier ses

élèves aux grandes œuvres de la littérature d'outre-Atlantique. Son disciple et assistant, Albert Baiwir, défendait, en 1943, une thèse d'agrégation de l'enseignement supérieur intitulée *Le Déclin de l'individualisme chez les romanciers américains contemporains* (Liège, 1943).

Mais c'est grâce au programme Fulbright que l'enseignement de cette littérature débuta vraiment; William Van O'Connor fut le premier, en 1953, à occuper la «Chaire Fulbright», qui fut maintenue pendant onze années (en partage, à partir de 1958, avec d'autres universités belges). A partir de 1964, le cours de Civilisation et littérature américaines fut assuré par I. Simon. Il fut repris en 1968 par P. Michel. Les années septante virent non seulement la création d'un deuxième cours de littérature américaine et d'un cours d'anglais des Etats-Unis, mais aussi la mise sur pied d'un programme d'études américaines au sein du CERE (Centre d'enseignement et de recherche en études américaines) qui offre maintenant treize cours répartis sur les trois Facultés de Philosophie et Lettres, de Droit et d'Economie. En 1976, l'Université nomma aux côtés de I. Simon un «associé», P. Michel, chargé de développer l'enseignement et la recherche en littérature américaine. Le programme Fulbright reprit vie à Liège en 1980 pour la littérature américaine et six professeurs américains ont, depuis lors, été attachés au Service, faisant ainsi profiter bon nombre d'étudiants de leur remarquable enseignement. Plusieurs de ces professeurs, impressionnés par la qualité de certains de leurs élèves liégeois, les ont encouragés à poursuivre leurs études aux Etats-Unis; c'est ainsi qu'en 1984 un accord d'échange est intervenu entre le Service de littérature anglaise moderne et de littérature américaine et le Département d'anglais de l'Université d'Illinois; jusqu'à présent, six de nos licenciés ont pu y poursuivre des études post-graduées menant soit au M.A., soit au Ph.D. dans les littératures de langue anglaise; d'autres bourses d'études se sont ouvertes dans d'autres universités américaines; en ce moment, une dizaine de nos licenciés poursuivent leur formation aux Etats-Unis; certains y ont d'ailleurs entamé une carrière académique.

P.M.

ÉTUDES DU COMMONWEALTH

En 1969, un nouveau secteur de recherche et d'enseignement vint étendre et diversifier les études en langue anglaise dans notre Alma Mater. Les littératures dites du « Commonwealth » comprennent toutes les littératures anglophones en dehors de la Grande-Bretagne et des États-Unis et s'étendent sur les cinq continents. Il s'agit donc d'un vaste domaine qui a surtout pris son essor sur la scène internationale après la seconde guerre mondiale et au sein duquel les littératures concernées sont maintenant étudiées séparément ou dans une perspective comparatiste. L'Université de Liège, la seule en Belgique où ces littératures sont enseignées, met surtout l'accent sur les études australiennes, sud-africaines, canadiennes et des Caraïbes et a bénéficié ces dernières années de la collaboration d'un spécialiste en littératures africaines, James Gibbs, lecteur aux Services d'anglais. Le CEREC, centre multidisciplinaire d'enseignement et de recherche en études du Commonwealth, inauguré en 1984, permet l'obtention d'un certificat ou d'un diplôme complémentaires à la licence. Deux collaboratrices scientifiques sont actuellement attachées à ce centre : Chantal Zabus, docteur de l'Université du Massachusetts, et Dominique Murphy-Hecq, qui a obtenu son doctorat à l'Université La Trobe de Melbourne, Australie. En vingt ans, le Service a reçu de nombreux conférenciers en provenance du Commonwealth. Beaucoup d'étudiants explorent les nouvelles littératures anglophones dans leur mémoire de licence et, depuis une douzaine d'années, des étudiants diplômés de Liège vont en Australie ou au Canada pour y poursuivre des études de troisième cycle (maîtrise ou doctorat) grâce à des bourses du gouvernement australien ou de l'université hôte. Trois congrès se sont tenus à l'Université de Liège : en 1974, en juin et en octobre 1988. Le congrès de juin 1988 portait sur les littératures du Commonwealth dans leur ensemble et réunissait des personnalités venues du monde entier ; celui d'octobre, organisé en collaboration avec le Service de littérature anglaise et l'Institut supérieur des Langues vivantes, commémorait le centenaire de l'écrivain néo-zélandais Katherine Mansfield.

H.M.-J.

PHILOLOGIE ANGLAISE MÉDIÉVALE

Les remaniements consécutifs au décès de Victor Bohet, survenu en décembre 1948, eurent notamment pour résultat la création de cours de Littérature anglaise médiévale et d'Explication de textes anglais médiévaux distincts des cours de littérature et d'auteurs modernes. Jusque-là, le titulaire consacrait, un an sur deux, une partie du cours d'Explication approfondie d'auteurs anglais à la lecture d'un texte important du moyen âge. Les deux nouveaux cours furent confiés à Simonne d'Ardenne, qui demanda, en échange, à être déchargée du cours de Grammaire comparée. Avec la Grammaire historique, qui donnait surtout l'occasion de lire des textes en vieil-anglais, ces deux cours formaient un noyau d'enseignements sur le moyen âge qui permit à l'éminente spécialiste qu'était S. d'Ardenne de développer la philologie anglaise médiévale à l'Université de Liège comme nulle part ailleurs en Belgique.

Dès 1950, S. d'Ardenne s'attacha une collaboratrice, Paule Mertens-Fonck, qui, devenue chef de travaux en 1958, la suppléa pendant plusieurs années pour le cours d'Exercices philologiques en première candidature, puis également pour celui d'Histoire de la littérature anglaise du moyen âge en licence, avant de lui succéder à son départ en 1969. Trois ans plus tôt, un nouveau poste d'assistant avait été attribué au Service. Il fut occupé par Juliette Dor qui prit une part croissante aux tâches d'encadrement et suppléa actuellement P. Mertens-Fonck pour le cours d'Evolution et structure de la langue anglaise. En demandant la création de deux nouveaux cours, S. d'Ardenne se donnait pour tâche de compléter la formation des futurs anglicistes en les mettant en contact avec la littérature anglaise médiévale dans une perspective différente de celle de l'histoire de la langue ; c'est cependant dans ce dernier domaine, celui de sa spécialité première, qu'elle suscita le plus de vocations et que furent réalisés les doctorats de P. Mertens-Fonck, M. Devaux, J. Dor, et A. Noël, aujourd'hui professeur à l'UCL.

Le départ de S. d'Ardenne en 1969 coïncidait avec l'entrée en vigueur des modifications prévues par la réforme. Le cours de Grammaire historique, que les étudiants appelaient plus communément « anglo-saxon », devenait le cours d'Evolution et

structure de la langue anglaise. Il ne se limitait plus à l'étude des phénomènes qui différencient le vieil-anglais des autres langues germaniques mais allait poursuivre l'étude de l'évolution de la langue jusqu'à sa structure analytique actuelle. Un cours nouveau d'Introduction à l'histoire de la langue familiarisait désormais les étudiants, dès la deuxième candidature, avec les éléments d'histoire externe de la langue, et les préparait à la matière de première licence.

Le cours d'Histoire de la littérature anglaise du moyen âge (1L) existait depuis 1949; il allait, lui aussi, enregistrer les effets bénéfiques de la réforme, car celle-ci inaugurerait, en candidature, un «survey course» d'histoire de la littérature dont les premiers chapitres seraient consacrés au moyen âge. En assurant les fondements de l'histoire littéraire en candidature, cette création donnait au titulaire du cours de licence une latitude plus grande pour esquisser les débuts de la civilisation anglo-saxonne, examiner certaines particularités de la poésie allitérée et les circonstances de la naissance précoce de la prose anglaise, en passant plus rapidement, s'il le fallait, sur quelques aspects déjà évoqués et sur ceux qui pouvaient être développés par la lecture directe en deuxième licence. Les progrès rapides de la critique littéraire appliquée aux œuvres médiévales au cours des années cinquante et soixante créaient des conditions favorables à un ajustement des objectifs poursuivis par le cours d'auteurs anglais du moyen âge. En renonçant à la lecture de brefs extraits d'anthologie et en se concentrant sur une ou deux productions littéraires de la période moyen-anglaise, le titulaire peut désormais, sans s'écarter d'une rigoureuse approche philologique, envisager les productions littéraires dans leurs rapports avec la vie et la culture et faire une part plus large à la recherche des thèmes et du sens humain des œuvres considérées dans leur ensemble. Par la participation active des étudiants à la traduction, puis à l'explication du texte et à l'élaboration de l'interprétation finale, cette orientation nouvelle présente un triple avantage: elle contribue à l'acquisition d'une plus grande maîtrise de la langue, elle sensibilise les élèves aux problèmes de la traduction littéraire et elle leur fait prendre conscience de l'objectif commun et unique de la philologie et de l'explication de textes: la compréhension en profondeur des œuvres de

toutes les époques et dans tous les environnements.

Coincitant avec une augmentation spectaculaire du nombre des étudiants, ces orientations nouvelles eurent pour résultat un intérêt grandissant pour les études médiévales, qui se traduisit par l'élaboration d'un nombre considérable de mémoires de licence, auparavant extrêmement rares dans ce domaine.

Les études de philologie anglaise médiévale ont des ramifications obligées vers les domaines scandinave et celtique. Ceux-ci aussi fournirent plusieurs sujets de mémoires, dont deux se prolongèrent en doctorats: celui d'Annette Godefroit, sur les sagas de chevalerie scandinaves adaptées de romans français (Londres, 1979), et celui de Thérèse Saint Paul, sur les éléments celtiques dans la littérature moyen-anglaise (Edimbourg, 1988).

Enfin, depuis vingt ans, les membres du Service collaborent activement aux séances d'étude et aux enseignements du Centre de Philologie médiévale de l'Université de Liège, qui groupe en son sein les médiévistes des Départements d'Etudes romanes et de Langues et Littératures germaniques, et délivre un certificat d'études complémentaires à la licence en Philosophie et Lettres.

L'année 1974-75 fut, pour le Service, une année faste: René Derolez, professeur à l'Université de Gand, auteur d'ouvrages mondialement connus sur la runologie et la mythologie germanique, fut choisi comme titulaire de la Chaire Francqui belge. Il fit en notre Université, sur la religion des Germains, un cycle de dix conférences qui suscitèrent à la fois l'intérêt des germanistes et celui des membres du Centre d'Histoire des religions.

P.M.-F.

PIZIZFZMCRMTMAMZZFXM

XRMMTIOXZF4DX88WNI2HMZ

↑X F111NH8C4RMF8PIZ

LE NÉERLANDAIS

Lorsque naquit notre Section, l'enseignement du néerlandais, comme celui de l'allemand, et, un peu plus tard, de l'anglais, fut confié à un seul maître, François Van Veerdeghe. En parfait philologue, il assura pendant trente années (1890-1920) les cours de langue et de littérature, modernes et médiévales. René Verdeyen, qui lui succéda en 1920, continua la tradition pendant dix-huit ans. Lors de la réorganisation des cours en 1929, les professeurs de la Section avaient proposé que l'étude approfondie de chacune des langues germaniques fût inscrite au programme. Il faudra cependant attendre 1938 pour que, à la suite du décès de Joseph Mansion, le nombre de professeurs soit accru et qu'en découle un premier partage de la charge de néerlandais.

P.M.-F.

PHILOLOGIE NÉERLANDAISE MODERNE

C'est en 1938, en effet, que Willem Pée fut chargé des Exercices philologiques sur le « flamand » (2C), de la Grammaire historique du néerlandais et de l'Orthophonie flamande, tandis que François Closset se voyait attribuer le cours d'Exercices philologiques sur le flamand (1C), ainsi que le cours facultatif d'Orthophonie des langues germaniques. Après la disparition de R. Verdeyen en 1949, W. Pée héritera notamment du cours d'Encyclopédie de la philologie germanique et des Exercices philologiques en licence. Fr. Closset, de son côté, se verra confier l'histoire littéraire en licence et les Exercices philologiques (partim : textes littéraires) en deuxième licence. La spécialisation des titulaires est donc encore loin d'être réalisée même si Mathieu Rutten, le nouveau chargé de cours nommé à la suite de ce décès, ne reçoit en partage que des cours à caractère littéraire.

W. Pée, nommé à l'Université de Gand en 1957, est remplacé l'année suivante par Joseph Moors, qui assurait déjà l'enseignement relatif aux textes du moyen âge. Après le décès de Fr. Closset en

1964, la charge de J. Moors englobe toute la philologie néerlandaise, synchronique et diachronique. En 1979, il est déchargé des cours de Grammaire et stylistique grammaticale du néerlandais moderne en candidature et du cours de Langue néerlandaise en licence. Ces cours sont attribués à Siegfried Theissen qui, quatre ans plus tard, lors de l'admission de J. Moors à l'éméritat, se voit également confier les cours correspondants de la licence. Le cours d'Introduction aux problèmes et méthodes de l'étude des langues germaniques est alors attribué à Raymond Alexis, celui de Littérature néerlandaise du moyen âge à François van Elmbt et ceux d'Évolution et structure de la langue néerlandaise, d'Introduction à l'histoire de la langue néerlandaise et de Dialectologie néerlandaise à Joseph Vromans.

Depuis la nomination de J. Moors, de nombreux collaborateurs ont travaillé au Service de philologie néerlandaise : les assistants ou chef de travaux R. Galderoux, Chr. Cuignet, J.-P. Willems, S. Theissen, A. Wijnants, G. Vrancken, J. Peters, M. Renwart, L. Gehlen ; les lecteurs W. Gobbers, J. Vromans, P. Schampaert, S. Murk-Jansen.

Actuellement, le Service de philologie néerlandaise moderne comprend, outre le chef de service, un chef de travaux, Magda Esch-Pelgroms, un assistant, Philippe Hiligsmann, et un lecteur, Guy Janssens. Les activités du Service portent surtout sur l'étude contrastive du néerlandais, de l'allemand et du français, l'étude du néerlandais en Flandre et l'élaboration de corpus lexicologiques automatisés. Le Service a mis sur pied plusieurs recyclages de professeurs de l'enseignement moyen. Il tient à la disposition des étudiants des recueils d'exercices et des syllabus sur la terminologie grammaticale, la phonétique, les expressions idiomatiques, le vocabulaire économique et le vocabulaire informel.

S.T.

LITTÉRATURE NÉERLANDAISE

Lorsque René Verdeyen disparaît en 1949, François Closset hérite de l'Histoire approfondie de la littérature flamande en licence et des Exercices philologiques sur les textes littéraires en seconde licence. Mathieu Rutten se voit confier,

pour sa part, les cours d'Explication de textes en candidature et d'auteurs en première licence.

Les intérêts de Fr. Closset en matière de littérature se répartissent de façon assez égale entre les écrivains néerlandais qui gravitent autour de la revue *Forum* et les écrivains flamands, de *Van nu en straks* jusqu'à la seconde guerre mondiale. Si, pour lui, c'est en définitive le message humain qui prime sur l'esthétique, M. Rutten, de son côté, se laisse plus volontiers fasciner par les aspects formels de l'expérience poétique. Il consacra à Karel van de Woestijne des études monumentales, mais il nourrissait aussi une grande passion pour les poètes contemporains, dont il s'efforçait de décrypter les codes dans ses chroniques littéraires. La somme de celles-ci constitue une véritable poétologie de la littérature néerlandaise moderne.

Des doctorats consacrés à Menno ter Braak, Jan Greshoff et Karel van de Woestijne témoignent de l'empreinte durable de ces deux maîtres sur leurs disciples, dont certains, d'ailleurs, ont poursuivi, en dehors de notre Alma Mater, une brillante carrière académique : Roger Henrard, le premier collaborateur de M. Rutten, n'allait quitter le Service que pour occuper la chaire de littérature néerlandaise à l'UCL.

Lorsque Fr. Closset disparut prématurément le 15 décembre 1964, Mathieu Rutten recueillit l'ensemble des enseignements relatifs à la littérature néerlandaise moderne. Il orienta ceux-ci plus particulièrement vers les auteurs contemporains. Lors de son admission à l'éméritat en 1976, Louis Gillet, son collaborateur, lui succéda. Les orientations nouvelles se trouvèrent confirmées et les domaines de recherche privilégiés sont alors la période symboliste (Huysmans, Maeterlinck, Van Deyssel) ; la « poésie parlante » d'entre les deux guerres (Adwaïta, Nijhoff, Du Perron) ; l'œuvre de Kamiel van Baelen, jeune romancier disparu dans les camps nazis ; la littérature d'aujourd'hui, principalement celle des Pays-Bas.

En 1983, Joseph Moors étant admis à la retraite, le Service de littérature néerlandaise absorba le cours de Littérature néerlandaise du moyen âge, qui fut confié à François van Elmbt, spécialiste des grands encyclopédistes et des mystiques du moyen âge. Ainsi se trouvait consommée la séparation de la littérature d'avec la philologie.

L.G.

PHILOLOGIE HISTORIQUE NÉERLANDAISE

Le premier titulaire d'une chaire de philologie néerlandaise distincte des enseignements littéraires fut Willem Pée. Il assurait aussi bien le cours de Grammaire historique que la plupart des cours de philologie moderne. Son successeur, Joseph Moors, recueillit la totalité des enseignements de philologie moderne, y compris ceux qui avaient fait partie de la charge de François Closset. Lors de l'admission de J. Moors à l'éméritat, les cours d'Introduction à l'histoire de la langue néerlandaise, d'Évolution et structure de la langue néerlandaise et de Dialectologie néerlandaise furent attribués à Joseph Vromans, ancien lecteur de néerlandais aux Universités de Liège et de Cologne. Le Service de philologie historique néerlandaise se trouvait, pour la première fois, séparé de celui de philologie moderne.

Les recherches et les publications de J. Vromans ont essentiellement pour objet la lexicographie, la dialectologie et la diachronie de la langue néerlandaise, ainsi que les aspects communicatifs du néerlandais actuel.

Chaque année, un certain nombre d'étudiants, originaires, pour la plupart, de la province de Limbourg, manifestent leur intérêt pour les études néerlandaises diachroniques et dialectologiques, et choisissent de rédiger leur mémoire de fin d'études dans l'un de ces deux domaines.

J.V.

LES LANGUES ET LITTÉRATURES SCANDINAVES

La chaire de langues et littératures scandinaves fut créée en 1966 et confiée à Pierre Halleux. Les enseignements couvraient très largement le domaine de l'intitulé de la chaire; celle-ci comportait en effet des cours de suédois, de danois, de norvégien et d'islandais modernes, un cours d'histoire des littératures scandinaves et un cours de vieux norrois, assuré par Simonne d'Ardenne et qui avait constitué l'embryon des études scandinaves à l'Université de Liège.

Après le décès tragique de P. Halleux en 1972, les principaux enseignements sont assurés sous forme de suppléances: les cours de danois, suédois et d'histoire des littératures scandinaves par Bodil Sommer et Georges Périlleux, puis par G. Périlleux seulement, celui de vieux norrois par Paule Mertens-Fonck et ensuite par Annette Godefroit.

En 1982, les difficultés financières de l'Université contraignent le Conseil d'administration à réduire ces enseignements au seul cours de langue danoise (60 h.), attribué à G. Périlleux, qui devient chargé de cours.

Sur le plan de la recherche, il faut citer, outre les travaux de P. Halleux, ceux d'Annette Godefroit sur le moyen âge scandinave (*Karlamagnus Saga, Branches I, III, VII et IX*, édition bilingue: texte norrois édité par Agnete Loth; traduction française par Annette Patron-Godefroit, Copenhague, 1980), les travaux de G. Périlleux sur les littératures scandinaves contemporaines et ceux de Hedwig Reuter, diplômée de notre Université, qui prépare une thèse de doctorat sur le modernisme danois et l'écrivain Villy Sørensen.

G.P.

LA GRAMMAIRE COMPARÉE

La grammaire comparée des langues germaniques et ses quatre satellites, les trois cours d'histoire de la langue et le gotique, ont, dès la naissance de la Section, fait partie des enseignements légaux du doctorat en Philologie germanique. En les inscrivant au programme des universités belges, le législateur hissait d'emblée les exigences de ces dernières au niveau le plus élevé de l'enseignement et de la recherche en matière linguistique. Le cours de Grammaire comparée fut confié à Oswald Orth (1834-1920), titulaire également du cours d'Histoire de la langue allemande et de tous les cours de philologie anglaise. Joseph Mansion (1877-1937) lui succéda en 1905; classique et orientaliste de formation, il professait le cours aussi bien dans la Section de Philologie classique qu'en Germanique. A son décès, il fut remplacé dans cet enseignement par une spécialiste de la philologie anglaise médiévale, Simonne d'Ardenne, dont l'importante contribution à la recherche est décrite par ailleurs. A partir de 1949, Joseph Warland assura cet

enseignement jusqu'à sa mort en 1971. Auteur de plusieurs étymologies nouvelles, il possédait au plus haut degré les qualités de précision et de perspicacité du philologue comparatiste.

La réforme de 1968 avait pour objet principal le renforcement de l'étude pratique des langues modernes. Elle eut pour corollaires la réduction du nombre d'heures consacrées à l'enseignement de la grammaire comparée et la suppression du gotique comme cours obligatoire. C'est au moment précis où cette réforme atteignait la deuxième licence qu'Armand Boileau succéda à J. Warland. Connu pour ses recherches étymologiques et toponymiques, il enseigna ce cours avec rigueur et conviction jusqu'à sa retraite en 1983. Pendant les sept années suivantes, Paule Mertens-Fonck s'attacha à faire de cet enseignement un instrument vivant de comparaison entre les langues d'étude et la langue maternelle des étudiants, tout en mettant en évidence l'importance des mouvements de peuples qui sont à l'origine de la mosaïque linguistique de l'Europe d'aujourd'hui.

P.M.-F.

LA MÉTHODOLOGIE

Émanation de la loi de 1929, le cours de Méthodologie spéciale de l'enseignement des langues germaniques eut comme premier titulaire François Closset, nommé en 1934. Il s'attacha à inculquer aux futurs licenciés-agrégés une méthodologie débouchant sur un enseignement éclectique au sein de classes actives. Se sont succédé comme assistants à son Service : G. Hougardy-Debaye, A. Boileau, M. Lemaire, J. Tromme, R. Galderoux, L. Gillet et J. Quenon.

Pendant les trois dernières décennies, les principes et moyens de l'enseignement des langues germaniques ont largement évolué sans, pour la cause, ébranler ou remettre sérieusement en question la philosophie de base qu'avait définie Fr. Closset. Au début des années soixante, la tendance analytique et grammaticale fut progressivement remplacée par l'audio-visuel structuro-global, d'abord appliqué de manière assez dogmatique, mais qui, après s'être assoupli, s'est révélé être un générateur d'idées et de procédés qui ont contribué à améliorer l'efficacité et le caractère authentique de l'enseignement des langues. Plus importante encore a été l'apparition du fonctionnel-notionnel : partant du classement systématique des besoins d'expression et des moyens linguistiques capables d'y satisfaire, il a déterminé une ordonnance nouvelle d'un enseignement fonctionnel et culturel reposant sur l'application des principes fondamentaux de la communication. Quant à la dernière venue, la pédagogie différenciée, elle s'efforce de définir des techniques qui apporteront une solution au problème des classes par trop hétérogènes.

Une réforme de l'agrégation est survenue en 1981. Elle s'est clairement prononcée pour une actualisation de la formation de base que les futurs enseignants reçoivent à l'université. Les cours qui existaient auparavant ont été redéfinis dans une optique strictement contemporaine et deux

enseignements nouveaux sont venus s'y ajouter : d'abord la Psychologie éducationnelle, puis, plus récemment, la Méthodologie spéciale de l'enseignement assisté par ordinateur. Le cours théorique de Méthodologie spéciale a été porté à trente heures et les stages de responsabilité à « vingt heures au moins ». Grâce à un système de report des notes sur trois ans, les étudiants peuvent, au choix, suivre les cours et présenter les examens théoriques et pratiques en seconde licence, dans l'année qui suit immédiatement, ou en répartissant l'ensemble de ces activités sur plusieurs années. Cette flexibilité a permis de fusionner les activités pratiques des deux méthodologies, générale et spéciale, et de renforcer ainsi la tutelle sur les stages ; elle autorise le travail des stagiaires dans différents établissements du secondaire général et, s'ils le désirent, dans des classes de promotion sociale, un type d'enseignement qui est en plein essor ; elle offre en outre aux étudiants germanophones la possibilité d'apprendre à enseigner dans des classes d'élèves germanophones et francophones. Le but ultime de cette réforme est de rendre les jeunes plus rapidement efficaces dans les domaines où l'enseignement contemporain fait appel à eux. Enfin, depuis deux ans, les leçons publiques d'agrégation se donnent devant des classes du secondaire, sur une matière qui figure au programme du moment.

Le successeur de Fr. Closset fut Raymond Maréchal. Il eut comme collaborateurs M. Caby-Ernst, P. Fort, M.-C. Bergans-Libioul, M. Delincé et A.-M. Dethier. Le titulaire du cours depuis 1987, Jean Quenon, est aidé dans l'accomplissement de sa tâche par Nadine Wautié-Franck, qui occupe le poste d'assistant affecté au Service, et par de nombreux collaborateurs enseignant dans les écoles où se déroulent les stages.

J.Q.

AMIS SI CHERS, PARENTS SI PROCHES



LES ASSOCIATIONS CULTURELLES	45
L'INSTITUT SUPERIEUR DES LANGUES VIVANTES	46
LA REVUE DES LANGUES VIVANTES ET LE DEPARTEMENT	48

ASSOCIATIONS CULTURELLES

L'ASSOCIATION BELGO-BRITANNIQUE

L'Association belgo-britannique (ABB) est une a.s.b.l. dont les buts sont de promouvoir et d'organiser des activités culturelles en langue anglaise concernant le monde anglophone dans son ensemble. Elle fut fondée en 1949, au moment où le British Council renonça à son siège de Liège, et elle remplaça la section liégeoise de l'Union anglo-belge, que V. Bohet avait dirigée jusqu'à sa mort.

L'ABB est ouverte à tous : anglophones, anglophiles ou simples curieux de cette langue aux mille visages. Elle a trois publics privilégiés : les étudiants du Département, les professeurs du secondaire et leurs élèves, et un noyau fidèle de *native speakers* résidant à Liège.

Le soutien financier du British Council, de l'American Cultural Center et des services culturels d'autres pays anglophones nous permet d'inviter des personnalités de passage en Belgique à faire des conférences (souvent, mais pas

toujours, en rapport avec les cours dispensés aux étudiants), d'organiser des projections vidéo à but pédagogique et des représentations théâtrales, tant par la troupe du cru, le Théâtre des germanistes liégeois, que par des troupes anglaises ou irlandaises. Grâce à la générosité des membres de notre Association, nous décernons chaque année des bourses qui permettent à un ou deux étudiants d'effectuer en Grande-Bretagne les recherches nécessaires à la préparation de leur mémoire.

Nous participons aux opérations « Portes Ouvertes », et organisons certaines années une semaine de réactivation pour enseignants.

Nous aimons servir de pont, de passerelle, de caisse de résonance. Nous nous réjouissons donc de collaborations fréquentes avec le cinéma « Le Parc », avec Amnesty International, avec le Cirque Divers et avec de nombreux établissements dans tous les réseaux d'enseignement.

C.P.

LE CENTRE D'ÉTUDES BELGO-NÉERLANDAIS

Le Centre d'Études belgo-néerlandais (CBN), fondé en 1970, a pour but de faire connaître en Wallonie la langue, la littérature et la civilisation des Pays-Bas et de la Flandre. Chaque année, il organise des soirées consacrées au film néerlandophone, des conférences faites par des professeurs, des journalistes et des écrivains hollandais et flamands, des déplacements à Maastricht ou à Hasselt à l'occasion de représentations théâtrales, ainsi que des voyages d'études aux Pays-Bas et en Flandre.

À plusieurs reprises, le CBN a mis sur pied un stage de réactivation pour professeurs du secondaire (au mois d'août) ; en outre, il dispense chaque année un cours préparatoire de

néerlandais pour les futurs germanistes (en juillet et en septembre).

Le CBN met à la disposition de ses membres les ressources de sa médiathèque : des unités de documentation sur les Pays-Bas, la Flandre et la littérature néerlandaise, des disques et des cassettes, des diapositives, des cassettes vidéo et des affiches.

Le CBN est ouvert à tous : étudiants et anciens étudiants du Département, professeurs du secondaire et leurs élèves, tous ceux qui s'intéressent au néerlandais ou à la civilisation néerlandaise.

S.T.

LE CERCLE D'ÉTUDES ALLEMANDES

À la fin des années cinquante, le Service de littérature allemande moderne recevait un *Lehrauftrag* du Goethe-Institut, c'est-à-dire l'autorisation d'organiser, en son nom et sous son label, toute une série de cours d'allemand dans le cadre du Cercle d'Études allemandes (CEA). Cette activité a permis à A. Nivelles de faire de ce Cercle un lieu d'échanges culturels et scientifiques de première importance et d'inviter à sa tribune pratiquement tout ce que l'Allemagne et la France pouvaient compter comme germanistes de renom. C'est ainsi qu'il put s'honorer de la visite, entre autres, des professeurs Allemann, Banuls, Barner, Bayerdörfer, Bertaux, Brinkmann, Buck, David, Döhl, G. L. Finck, Fricke, Fuchs, Gellinek, Glinz, Gsteiger, Hinck, Kaiser, Keller, Kluge, Koopmann, Krammer, Kreuzer, Kuhn, Lohse, Martens, Hans Mayer, Hermann Meyer, Mohr, Motekat, Murat, Plard, Roos, Schanze, Schwerte, Sitta, Steiner, Steinmetz, Stroszeck, Syring, Thieberger, Turk, Veydt, Völker, von Wiese, Wandruszka, Weiss et Witte, qui, dans la plupart des cas, complétaient leur conférence par un séminaire destiné aux étudiants de licence. D'autres personnes eurent

également, à des titres divers, l'occasion d'occuper la tribune du CEA, tandis qu'un certain nombre de représentations théâtrales et de soirées musicales étaient organisées (Théâtre des germanistes, Françoise Laroche, Eupener Männerquartett). Enfin, grâce au CEA, les Liégeois eurent la chance de pouvoir accueillir dans leur ville des écrivains aussi célèbres que Heinrich Böll, Peter Handke, Günter Grass, Ilse Aichinger, Albrecht Goes et Max von der Grün. Cette activité culturelle intense et de haut niveau, qui représentait pour tous les germanistes et pour la ville de Liège en général un inestimable enrichissement, s'est éteinte en 1983 lorsque, suite à une circulaire ministérielle rendant les cumuls pratiquement impossibles pour les professeurs de l'enseignement moyen, le CEA fut contraint de renoncer à ses activités d'enseignement. Ainsi se tarissait la source de financement d'une véritable entreprise culturelle dont ne profitaient pas seulement nos étudiants mais tout un public liégeois intéressé par la littérature et la culture allemandes.

R.L.

L'INSTITUT SUPÉRIEUR DES LANGUES VIVANTES

LE SERVICE DES LANGUES VIVANTES

À u cours des années cinquante, le romaniste Jules Horrent fut chargé par la Faculté de Philosophie et Lettres d'explorer la possibilité d'assurer un enseignement des langues vivantes à l'usage des non-linguistes de l'Université. L'enquête déboucha sur la création, en 1959, du Service des Langues vivantes (S.L.V.).

Indépendant de la Faculté, bien qu'issu d'elle par la force des choses, le Service était responsable envers le Conseil d'administration de l'Université. Il était géré par une Commission scientifique composée d'un représentant de chaque faculté, institut et école pour lesquels il travaillait. La

présidence de la Commission fut assurée, de 1959 à 1973, par le romaniste Maurice Delbouille et, de 1973 à 1979, par la germaniste Irène Simon. Le directeur fut, à partir de 1959, le germaniste Pierre Halleux, auquel succéda, de 1966 à 1979, un autre germaniste, Raymond Alexis. Le Service des Langues vivantes de l'ULg fut le premier en date de tous les services ou départements analogues progressivement mis en place par les autres universités belges.

Au fil des années, les tâches du Service se sont élargies et diversifiées : d'abord sous forme de cours du soir, auxquels sont venus s'ajouter des cours du jour pour les étudiants de certaines

facultés et écoles. Le Service avait pour mission d'enseigner, par les méthodes les plus modernes, l'allemand, l'anglais, l'espagnol, l'italien, le néerlandais, le russe et, pendant un certain temps, le suédois. Ces cours étaient réservés aux seuls membres de l'Université — professeurs, personnel scientifique, étudiants — qui, pour leurs travaux et leurs études, devaient pouvoir lire, dans la langue originale, des publications relatives à leur discipline. Il s'agissait donc d'un objectif délibérément restreint : l'acquisition de langues « de spécialité », un des aspects d'une discipline alors nouvelle, la linguistique appliquée.

Dès sa création, et dans le cadre de la politique d'accueil de notre Université, le Service était aussi

chargé de dispenser les cours de « français pour étrangers » à l'intention des étudiants et futurs étudiants non francophones de l'ULg. Plusieurs romanistes étaient engagés dans cet enseignement organisé à différents niveaux. Ici, bien entendu, la connaissance orale active était prise en compte et une partie du travail se faisait en laboratoire de langues.

En 1978, dans un contexte en pleine évolution, le Conseil d'administration de l'Université décida de revoir les structures, les programmes et les tâches du S.L.V. Il en résulta la création, en 1979, de l'Institut supérieur des Langues vivantes (I.S.L.V.), auquel on allait donner des bases nouvelles et des objectifs élargis.

R.A.

L'INSTITUT SUPÉRIEUR DES LANGUES VIVANTES

C'est à Jacques Noël que fut confiée la présidence du nouvel Institut, tandis que François Bonfond remplaçait R. Alexis, appelé à d'autres fonctions. En outre, le Conseil d'administration décidait que l'I.S.L.V. devait veiller à s'assurer des rentrées propres par des prestations à l'extérieur de l'Université. Cette décision rendait son existence précaire car son maintien en vie dépendait désormais des résultats qu'il obtiendrait et de l'importance qu'il acquerrait dans la formation des étudiants de l'Université.

La décennie qui s'achève a placé le Service devant deux problèmes qui réclamaient des solutions difficilement conciliables : d'une part, les difficultés financières qui ont touché l'enseignement en général et notre Université en particulier et, d'autre part, la prise de conscience générale de l'importance des langues étrangères dans la formation de tous les étudiants, ainsi que l'accroissement des échanges internationaux. Par ailleurs, l'I.S.L.V. a connu une « institutionnalisation » de fait. La formation qu'il dispense est officialisée dans les programmes d'études, et les notes qui sanctionnent ses épreuves — obligatoires — sont prises en compte par les différents jurys d'examens.

Cette évolution a conduit à un moment important pour l'I.S.L.V. en mai 1985 lorsque, grâce à l'appui des représentants de la Faculté de Philosophie et Lettres, le Conseil d'administration l'a doté d'un statut officiel. Outre ses missions traditionnelles d'enseignement, l'I.S.L.V. était dorénavant chargé d'effectuer des travaux de

recherche dans les domaines de la linguistique appliquée et de la didactique des langues vivantes, ainsi que d'étudier la politique générale à suivre en matière de formation en langues pour l'ensemble de l'Université, à l'exception de la Faculté de Philosophie et Lettres.

A cette occasion, l'I.S.L.V. se voyait pourvu d'une Commission scientifique composée de représentants de la Faculté de Philosophie et Lettres et d'un Conseil de gestion où se trouvent représentées toutes les facultés. C'est le doyen de Philosophie et Lettres qui assure la présidence de ce Conseil. Depuis 1985, ce sont donc Paul Delbouille (romaniste), puis Louis Gillet (germaniste) qui ont présidé aux destinées de l'I.S.L.V.

L'I.S.L.V. dispense actuellement des enseignements de langues à plus de deux mille étudiants de notre Université, dans les Facultés de Droit, de Psychologie et des Sciences de l'Éducation, des Sciences appliquées et d'Économie, Gestion et Sciences sociales. Des négociations se sont ouvertes pour organiser des programmes propres à la Faculté des Sciences. Les cours du soir accueillent plus de quatre cents étudiants. Les cours de français proposés aux étudiants et chercheurs étrangers se sont diversifiés pour tenir compte, notamment, de l'accueil des étudiants participant aux projets ERASMUS. L'I.S.L.V. effectue également des traductions pour de nombreux services de l'Université. Enfin, l'I.S.L.V. organise chaque été des cours de langues préparatoires aux études universitaires.

F.B.

LA REVUE DES LANGUES VIVANTES ET LE DÉPARTEMENT

C'est en 1935 que François Closset, avec la collaboration de la maison Didier (Bruxelles), fonda la *Revue des Langues Vivantes* — *Tijdschrift voor Levende Talen*. Il la dirigea jusqu'à son décès en 1964; la direction fut ensuite assurée successivement par Irène Simon (1965-70), Pierre Halleux (1970-72) et Pierre Michel (1972-79).

Dans ses premières années, la *Revue* publia surtout des articles sur l'enseignement en général et sur la méthodologie des langues vivantes en particulier, ainsi que des articles «généraux» sur la culture des pays dont les langues étaient étudiées dans l'enseignement secondaire. Comprenant qu'il fallait combler un vide, Fr. Closset avait conçu «son» périodique comme outil de formation continue pour les professeurs du secondaire.

Au sortir de la deuxième guerre mondiale, la *Revue* se transforma peu à peu. Elle conserva son volet pédagogique et méthodologique mais les autres articles se firent de moins en moins généraux et la *Revue* se mit à accepter davantage de contributions de haute spécialisation en littérature, philologie et linguistique. Elle publiait en six langues (allemand, anglais, néerlandais, espagnol, français, italien) et s'intéressait à toutes les langues et littératures germaniques et romanes, occasionnellement aussi aux langues et littératures scandinaves.

Cette évolution fit la force de la *Revue*. Les articles arrivaient de partout; les critères d'acceptation se resserraient; des noms prestigieux s'ajoutaient à ceux des collaborateurs de la première heure; elle était connue et reconnue sur le plan international. Par ailleurs, la *Revue* s'est donné, au fil du temps, un rôle de «parrain»: c'est là que, bien souvent, les jeunes chercheurs belges publiaient leurs premiers «papiers» sous l'égide bienveillante du comité de rédaction, dont les membres relisaient, corrigeaient, mettaient en

musique une production parfois hésitante mais riche d'idées, donnant ainsi à ces «débutants» l'occasion de publier aux côtés de noms établis et de se faire connaître à l'étranger.

Puis vint la crise des années septante. La maison Didier de Bruxelles ferma ses portes et la *Revue* se retrouva, quasiment du jour au lendemain, sans appui logistique ni financier. Son ouverture à l'ensemble des langues et des littératures germaniques et romanes — la même, en gros, que celle de *PMLA*, mais sans la puissance financière de la Modern Language Association — apparut soudain comme une absence de ciblage commercial. Aucun éditeur ne se montra disposé à perpétuer le mécénat qui avait été celui de la maison Didier. Livrée au même sort que beaucoup d'autres revues scientifiques au plus noir de la crise, la *Revue* publia son dernier numéro en 1979.

L'esprit n'est cependant pas totalement perdu et les Services d'anglais du Département ont entrepris de publier, sous le sigle *L3 — Liège Language and Literature* — des ouvrages traitant de la langue anglaise et des littératures en langue anglaise. Trois titres existent déjà: *Multiple Worlds*, *Multiple Words*, publié en hommage à I. Simon; une plaquette écrite de la plume de I. Simon, *Shakespeare et l'humanisme*; et le premier volume des actes des congrès de 1987 et 1988 de la Belgian Association of Anglicists in Higher Education (BAAHE). Sont annoncés pour 1990 et 1991: un volume d'essais sur Golding (ed. J. Delbaere-Garant); un volume sur les langue et littérature anglaises médiévales en hommage à P. Mertens-Fonck (ed. J. Dor); un volume groupant toutes les conférences faites aux Services d'anglais à l'occasion du centenaire du Département (ed. P. Michel), et les actes du congrès de 1989 de la BAAHE.

P.M.

PHOTOS D'AUJOURD'HUI: LE COIN DES ANCIENS



L'ASSOCIATION DES GERMANISTES	51
L'A.G.Lg DIALOGUE AVEC LES ANCIENS	52
LETTRE DE SEOUL	55
GELUK IN DE VURIGE STEDE	55
LITERATUR, DEUTSCHUNTERRICHT UND POLITIK	56

L'ASSOCIATION DES GERMANISTES

ACTE DE NAISSANCE

La naissance de l'Association des Germanistes diplômés de l'ULg (A.G.Lg) est une affaire de cœur et d'esprit qui remonte à la Libération. Victor Bohet, Adolphe Léon Corin et René Verdeyen, professeurs de talent et hommes sensibles, ont voulu cette association. Ils savent qu'elle sera accueillie avec empressement par la famille des germanistes dont ils ont grandement façonné l'esprit. La fraternité née des épreuves du temps de guerre, le besoin d'amitié et de protection, la volonté de servir, la passion des langues, la fascination pour d'autres cultures ne peuvent connaître de pause avec le diplôme.

Jean-Philippe Dupont, Préfet de l'Athénée royal de Koekelberg, sera notre premier président. En 1947, avec lui, l'A.G.Lg accède d'emblée à la maturité. Un coup de maître! Se succèdent à la présidence: André Chardon (1952-58), Marcel Lemaire (1958-62), Jean Tromme (1962-66), Théo Decaigny (1966-70), Paul Dejaer (1970-77), Georges Delbrouck (1977-83), Christienne Cuignet (1983-85), Jean Tromme (1985-). Les présidents sont issus de l'enseignement secondaire, les vice-présidents de l'ULg. La collaboration entre les deux niveaux sera toujours étroite et très fructueuse.

Ensemble, professeurs de tous les réseaux de l'enseignement secondaire et supérieur, chefs d'établissement, inspecteurs, germanistes travaillant en dehors de l'enseignement, tous partenaires égaux, nous poursuivons les objectifs que nous dictent nos statuts:

- «défendre nos intérêts moraux, scientifiques et professionnels»;
- «participer à la vie intellectuelle tant dans le domaine de l'enseignement que dans celui de la recherche»;
- «collaborer aux solennités de la Section de Philologie germanique».

Pour ce faire: une assemblée de printemps et une assemblée d'automne annuelles, parfois une assemblée extraordinaire, l'action permanente du comité, les actions ponctuelles de groupes de travail, la volonté et le plaisir d'être et d'œuvrer ensemble.

Hier, les sujets de réflexion étaient surtout littéraires et scientifiques: «De weg van een romanschrijver», «De literatuur als avontuur», «Le théâtre anglais contemporain», «Le théâtre allemand contemporain», «Tien jaar Nederlands proza», «The World of Saul Bellow», «La percée moderne en Scandinavie avec Brandes, Ibsen, Strindberg», «Ervaringen met het magisch-realisme», «L'insertion sociale du texte littéraire», «English Grammar», «La grammaire de Chomsky», etc. Ils étaient présentés par des conférenciers venus des horizons les plus divers: G. Walschap, J. Vandelos, J. Field, R. Gernay, L. Gillet, E. Schraepen, G. Périlleux, H. Lampo, J. Dubois, R.W. Zandvoort, E. Buysens... Le traditionnel *question time* clôturait le programme.

Aujourd'hui, et pour répondre à la demande, les thèmes de réflexion concernent de plus en plus les matières et méthodes d'enseignement au niveau secondaire: l'intégration des auxiliaires audiovisuels, les «niveaux-seuils» («The Threshold Level», «Een drempelniveau Nederlands»), les tendances nouvelles dans l'enseignement des langues germaniques (les programmes, les manuels, «L'approche communicative», «Quelles langues? Pour quelles compétences?», l'approche des cultures étrangères...). Le plus souvent, ces matières et méthodes sont présentées par plusieurs participants à un *panel*. Elles donnent toujours lieu à un débat dirigé par un modérateur. Ont participé à ces présentations et échanges de vues: des inspecteurs, des professeurs, des invités étrangers et belges tels que D. Girard, J. van Ek, D. Slade, P. Candlin, Brian Smith, P. Rysman...

Le problème de la formation des licenciés-agrégés a également retenu notre attention. Des professeurs de l'ULg nous ont décrit les mutations que connaît le Département de Langues et Littératures germaniques.

«Les voies autres que l'enseignement» ont, elles aussi, été abordées et nous apprenons que certains souhaiteraient un retour à l'un ou l'autre sujet littéraire.

«Let's talk shop!» C'est ainsi qu'il nous arrive d'introduire les débats sur le métier d'enseignant. Les intérêts moraux et professionnels préoccupent de plus en plus les participants à nos assemblées: la revalorisation de la fonction enseignante en

général, la défense du licencié-agrégé, l'amélioration des conditions de travail et des grilles horaires, le libre choix des langues... Pour défendre ces intérêts, l'A.G.Lg a élaboré deux mémorandums: l'un, à caractère général, esquisse, au départ d'une définition de la langue, ce que doit être une politique efficace d'apprentissage des langues germaniques; l'autre est un plaidoyer pour l'étude de l'allemand dans l'enseignement secondaire. Enfin, un «Cahier des charges» énumère à l'intention des ministres et des pouvoirs organisateurs ce qu'il reste à faire pour que réussisse «le pari sur les langues». Ces documents ont été préparés par des groupes de travail et approuvés à l'unanimité lors d'assemblées générales. Les médias ont répercuté nos préoccupations. Le dialogue a été renoué avec les ministres.

ET DEMAIN ?

Il faut que l'A.G.Lg reste un interlocuteur valable, qualité que lui a reconnue le Ministre Duquesne. Nous devons continuer à défendre nos intérêts moraux et professionnels. Heureusement, nous ne sommes pas seuls. L'Association des Amis de l'Université de Liège publie nos comptes rendus d'assemblée, coordonne les actions des Associations de diplômés en vue de la protection de leurs titres et nous aide à actualiser notre fichier (plus de mille noms et adresses). Que les

«Amis» soient ici chaleureusement remerciés!

Parallèlement, nous poursuivons notre politique de «formation continuée» dans les domaines culturel, littéraire, scientifique, méthodologique...

Nous nous efforçons de rassembler davantage les jeunes diplômés afin d'assurer la relève. Nous les informons de notre existence et de nos actions lors de la proclamation de leurs résultats. Nous les accueillons lors de notre assemblée d'automne, nous remettons des prix à des étudiants brillants et nous réservons à des jeunes diplômés deux postes au sein du comité.

Enfin, nous collaborons de façon active à la célébration du centenaire du Département de Langues et Littératures germaniques.

Peut-être pourrions-nous restaurer le système de bourses à des étudiants méritants et ressusciter le bulletin «A.G.Lg Contacts».

L'ESSENTIEL

La défense de nos intérêts moraux et professionnels? Prioritaire! La «formation continuée»? Absolument nécessaire! Mais tout aussi essentielles sont la camaraderie, l'amitié et l'indispensable solidarité qui nous lient et nous valent le plaisir de nous retrouver en toute simplicité et... convivialité. Les fondateurs de l'A.G.Lg ne nous auraient pas contredits.

J. Tromme, Président.

L'A.G.Lg DIALOGUE AVEC LES ANCIENS

Nous avons pensé que, dans une esquisse générale de l'histoire et de la vie de notre Département, la parole devait être donnée aux diplômés eux-mêmes.

En mai 1989, nous avons envoyé un questionnaire à mille diplômés: ceux dont nous possédions l'adresse. Les 180 réponses qui nous sont parvenues émanent de 109 femmes et de 71 hommes. Le taux de réponse (18%), tout faible qu'il puisse paraître, peut être considéré comme satisfaisant. C'est largement plus que le taux avec lequel opèrent couramment les institutions de sondage. Les réponses ne nous permettent que d'esquisser des tendances. Elles constituent néanmoins un échantillonnage significatif car elles

émanent de personnes diplômées à des époques différentes, allant des années 20 aux années 80, chaque décennie étant représentée.

Les tout jeunes diplômés et ceux des années de guerre et de l'immédiat après-guerre ont manifesté un intérêt évident pour ce «dialogue avec les anciens». Pour les derniers nommés, il est permis de penser que la période exceptionnelle des années quarante a favorisé la création de liens durables.

La place nous étant forcément mesurée dans cette plaquette commémorative, nous devons nous résoudre à n'y présenter qu'une brève synthèse des résultats de l'enquête. L'analyse détaillée sera rendue accessible à tous ceux qui voudront bien s'y intéresser.



QUELQUES CHIFFRES

LES ÉTUDES SECONDAIRES

64,5 % des « répondants » ont fait leurs études secondaires dans la province de Liège. Le Hainaut suit avec 18,4 %. Toutes les provinces wallonnes sont représentées. Deux étudiants sont originaires du Limbourg. 72,2 % sont diplômés de l'enseignement secondaire de l'Etat. L'enseignement général reste la voie royale. On ne compte qu'une seule diplômée de la section technique-langues.

LA FORMATION UNIVERSITAIRE ET LES LANGUES ÉTUDIÉES

La féminisation des études de philologie germanique est confirmée. L'inversion de la répartition des femmes et des hommes entre les décennies 40-49 (13 femmes, 30 hommes) et 70-79 (32 femmes et 12 hommes) est quasi parfaite.

La réforme de 1968 a ramené l'étude des 3 langues germaniques à 2. Sur les 78 répondants diplômés depuis 1973, 6 seulement ont choisi la combinaison allemand-néerlandais. Ceci explique la pénurie de professeurs capables d'assurer conjointement l'enseignement de ces langues.

L'agrégation est présentée massivement (94,4 %). 41,3 % des diplômés la présentent la même année que la licence, 42,5 % l'année suivante. Manifestement, même ceux qui sont tentés par une profession autre que l'enseignement ne veulent pas se priver d'une ouverture possible vers le professorat.

LA FORMATION CONTINUÉE ET COMPLÉMENTAIRE

Parmi les répondants, 5,6 % des femmes et 31 % des hommes possèdent le titre de docteur¹, mais ils ne sont que 3 à avoir présenté l'agrégation de l'enseignement supérieur. Par contre, 25,7 % des femmes et 20 % des hommes ont acquis des titres complémentaires en Belgique et à l'étranger (candidature, licence, certificats, brevets d'aptitude, maîtrise, graduat). Une licenciée fait état de 10 certificats ! On est frappé par la nouveauté de certaines orientations comme la gestion des entreprises, le marketing, l'informatique, etc.

46,7 % des répondants se sont engagés dans des compléments d'études non sanctionnées par un diplôme, principalement à l'étranger. La qualité et

la grande variété des matières attestent le dynamisme et la volonté de perfectionnement et de changement. Des obstacles administratifs, des contingences familiales et économiques font que la préférence va aux formations de durée relativement limitée.

PROFESSION(S), CARRIÈRE(S)

106 femmes et 66 hommes, soit 95,5 % des 180 répondants, sont occupés ou ont été occupés à temps plein dans l'enseignement. 2 femmes et 5 hommes ont choisi le secteur privé, la politique ou l'engagement social. Une femme est restée sans profession.

La féminisation de l'enseignement des langues germaniques se confirme dans le secondaire et le supérieur de type court. Au niveau universitaire, les femmes sont presque à égalité de nombre avec les hommes (15 contre 17, personnel en fonction et personnel retraité confondus).

Un nombre relativement important de diplômés a exercé ou exerce dans l'enseignement une ou plusieurs fonctions accessoires: 41 femmes sur 104 (39,4 %) et 32 hommes sur 61 (52,4 %). La formation reçue permet aux germanistes de répondre à une forte demande dans les secteurs les plus variés de l'enseignement. On note la part prépondérante occupée par l'enseignement de promotion sociale. Des fonctions accessoires se rencontrent également dans l'enseignement universitaire. Des professeurs enseignent aussi dans une ou plusieurs institutions étrangères, dont certaines ont un nom prestigieux.

La carrière de professeur, surtout au niveau secondaire, est réputée plane. Cependant, 20 femmes (18,8 %) et 37 hommes (56 %) ont été l'objet d'une, voire de plusieurs promotions². On ne manquera pas de s'interroger sur les raisons d'une telle disparité. Motivations différentes ? Exigences de la vie familiale qui peuvent refouler de légitimes aspirations³... ?

LES ACTIVITÉS AUTRES QUE L'ENSEIGNEMENT « CLASSIQUE »⁴

21,1 % des femmes et 56,3 % des hommes qui ont répondu au questionnaire exercent ou ont exercé des fonctions ou activités nombreuses, diverses, originales, parfois éminentes, tant au niveau national qu'international: activités culturelles (conférences, animation théâtrale ou

musicale, «guidance» de voyages), scientifiques (recherche, fonctions importantes dans des sociétés savantes, organisation de colloques et participation à des congrès), politiques (attaché de cabinet ministériel, député, bourgmestre), sportives (moniteurs), création littéraire, défense d'une cause (la paix, la santé, l'enfance). Faute de place, il nous est impossible d'en rendre compte dans le détail. Bornons-nous à dire que le secteur de la communication (collaboration à la presse écrite, à la radio, à la télévision, interprétation et traduction) est bien représenté (20 %) et que de nombreuses créations littéraires ainsi que des travaux scientifiques et de traduction, sans oublier grammaires, manuels, articles, actes de congrès, etc., ont fait l'objet de publications, de prix et de distinctions remarquables.

LES MISSIONS

11 % des femmes et 19,7 % des hommes se sont vu confier des missions en rapport direct avec leur fonction principale ou en marge de celle-ci : jurys d'examens, commissions de réformes, conférences et enseignement à l'étranger, missions pédagogiques, représentation de la Belgique au Parlement européen, à l'étranger, etc. Les missions à l'étranger constituent la majorité. Elles sont de haut niveau, le plus souvent liées à l'activité d'enseignement et de recherche.

OÙ DES SENTIMENTS S'EXPRIMENT...

Pour couronner le questionnaire, nous invitons nos diplômés à faire part de leurs observations et commentaires et à répondre à la question : Globalement, êtes-vous heureux d'avoir fait des études de philologie germanique ? Pourquoi ?

Les appréciations des 86,7 % des répondants vont du «oui» franc, passionné au «non» total, en passant, comme il est naturel, par des sentiments mitigés ou nuancés. 90 %, cependant, se disent heureux de leur choix et de leur formation.

De nombreux aînés soulignent la personnalité de leurs maîtres : «exceptionnels», «inoubliables», «hors mesure», «une équipe». Des plus jeunes parlent de «grands professeurs», «exigeants», «excellents». Un seul se plaint d'avoir rencontré «des profs sadiques» (sic).

On insiste sur «l'utilité de l'étude des langues», «le plaisir de communiquer dans la langue des

autres», «la joie de découvrir les mécanismes du langage», «le cheminement des mots» et, au travers des divergences qui séparent les deux ou les trois langues étudiées, «le génie de sa propre langue», «la possibilité d'accéder à d'autres cultures», «l'ouverture d'esprit qu'engendre une formation humaniste et pluraliste». On parle de «formation remarquable», de «rigueur intellectuelle», «d'école quotidienne d'humilité et de maturation». «Ma formation m'a appris à connaître et à aimer la race humaine», affirme quelqu'un.

Quelques restrictions cependant : «un manque de souplesse dans l'organisation des études», «un apprentissage trop scolaire», «des études sclérosantes», «hors du siècle», «trop axées sur le passé et sur l'écrit», «une importance par trop considérable accordée à la littérature et à l'analyse de textes non contemporains», «des détours historiques trop nombreux», «un manque de contact avec la langue usuelle». Il en est qui considèrent que la formation acquise ne débouche pratiquement que sur l'enseignement alors que d'autres estiment «qu'elle ouvre de vastes horizons», «qu'elle mène à tout s'il y a une formation complémentaire», «qu'elle est un bon tremplin pour la vie professionnelle».

Plusieurs licenciés trouvent la formation pédagogique d'une certaine époque «bien maigre» et «inadaptée».

Cinquante-cinq répondants (soit 30,6 %) ont spontanément ajouté leur sentiment sur la profession d'enseignant. Le son de cloche va d'un extrême à l'autre : 36 avis sont positifs... : «je m'épanouis dans l'enseignement», «il est des défis pédagogiques passionnants», «le travail avec les étudiants me fait oublier le reste», «j'ai suscité des vocations d'enseignants»... et une collègue retraitée écrit : «Je me souviens de la plupart de mes élèves avec tendresse et je crois qu'ils me rencontrent encore maintenant avec plaisir, peut-être même avec une certaine affection. A mes yeux, ma modeste carrière de professeur a été une réussite, je ne désirais rien de plus.» Dans 19 cas, l'avis est mitigé ou négatif : «je déteste être professeur», «c'est une profession peu valorisante», «trop peu appréciée par le public», «trop peu honorée par les responsables». Elle «laisse peu de temps pour suivre des cours ultérieurs»; «ce fut une douloureuse retombée dans le secondaire et ses frustrations».

Citons enfin quelques propositions de réformes : «une formation plus concrète,



d'avantage orientée vers la pratique de la langue, plus ouverte à la culture (*Landeskunde*) et qui comprendrait plus d'exercices de traduction ainsi que des séjours et cours d'un semestre dans une université étrangère», «des études moins cloisonnées: la possibilité d'apprendre des langues romanes ou d'autres matières comme la géographie ou l'histoire, de s'initier aux sciences sociales, économiques, à la gestion, de participer à des stages en entreprise pour ceux qui ne se destinent pas à l'enseignement».

On propose aussi «une formation pédagogique plus poussée», «un entraînement à l'art de s'exprimer en public».

LETTRE DE SÉOUL

Il y a une bonne dizaine d'années, venant de décrocher une licence en philologie germanique, je comptais entamer une carrière d'enseignant... de préférence dans un établissement des environs de Liège. Me voici maintenant diplomate à Séoul, après le Nigéria et l'Arabie Saoudite.

Aucune orientation d'études ne garantit l'accès à la carrière diplomatique, encore moins le succès dans celle-ci, pas même les Instituts de Sciences diplomatiques, quelle que soit la qualité de leur enseignement; très peu de jeunes gens de dix-huit ans choisissent d'ailleurs une faculté en fonction d'une vocation diplomatique qui n'est sans doute pas encore née.

Mes études ont néanmoins développé mes facultés d'analyse d'un message et ma capacité d'étude de thèmes finalement assez variés. Et puis,

Et pour conclure sur une note un peu rose et sentimentale, citons deux collègues: «j'ai été heureux en germanique: j'y ai rencontré ma femme!» Nous en connaissons d'autres qui ne l'ont pas écrit.

Raymond Alexis — Camille Schmit — Jean Tromme.

¹ De ces pourcentages anormalement élevés, on pourrait sans doute tirer des conclusions intéressantes quant à la composition de l'ensemble des 18% qui ont réagi au questionnaire.

² Voir note précédente.

³ Deux dames indiquent qu'elles sont professeur, épouse, mère, maîtresse de maison... et geisha, ajoute l'une d'elles.

⁴ Ces activités résultent d'initiatives et d'engagements personnels, contrairement aux missions qui, généralement, découlent d'un choix et d'un mandat émanant d'une autorité.

en Germanique, on étudie les langues (mais deux est un minimum).

Alors, la Philologie germanique pour préparer à la diplomatie? Pourquoi pas? Mais on ne peut évidemment demander à la Section de fonder son enseignement sur un débouché que si peu choisissent (le Corps diplomatique belge compte après tout moins de cinq cents personnes). Cet enseignement sera néanmoins d'autant plus adéquat que la Section s'ouvrira davantage aux divers aspects de la culture moderne, y compris dans leur dimension économique et politique. Il semble d'ailleurs que les choses bougent dans ce sens, à l'ULg, et qu'il ne faudra donc pas attendre le bicentenaire du Département pour célébrer l'accomplissement de cette évolution.

Frédéric Renard, Premier Secrétaire
Ambassade de Belgique à Séoul.

GELUK IN DE VURIGE STEDE

Toen ik oktober 1988 lector werd aan de Universiteit van Luik, heb ik datgene gevonden wat ik in mijn vorige, meer noordelijk gesitueerde werkkringen heb gemist.

In de eerste plaats bestaat mijn taak voor een veel groter gedeelte uit lesgeven — mijn favoriete beroepsbezigheid — dan in Nederland het geval was.

In de tweede plaats werkt het contact met Franstalige, Duitstalige, Engelstalige en Nederlandstalige studenten en collega's stimulerend op mijn taal-leergierigheid. Het Departement Germaanse filologie lijkt wat de aanwezigheid van die verschillende talen betreft wel een Europese microcosmos.

In de derde plaats vind ik het prettig dat de gebouwen van de Faculteit in het hartje van de oude stad gelegen zijn. De Luikenaars zijn vriendelijke levensgenieters en het dagelijks contact met hen werkt inspirerend in een breder vlak. Dat ik aan de Luikse Universiteit ten slotte ook mijn toekomstige vrouw heb ontmoet, kan mijn geluk in de Vurige Stede alleen maar vergroten.

Guy Janssens

LITERATUR, DEUTSCHUNTERRICHT UND POLITIK

Heute an die vier Jahre Germanistik (1960-64) an der Universität Lüttich denken, ist eine einfache Pflicht des Dankes an die Adresse der Professoren und Mitstudenten von damals. Es waren in jeder Beziehung die goldenen sechziger Jahre: die grossen deutschen Dichter, Erzähler und Dramatiker der Klassik und der Moderne hatten uns angerührt in einer Weise, die mehr bedeutete als Widerhall einer geglückten literarischen Kommunikationsgabe von Professor Nivelle. Ja, ich hatte das Glück, die deutsche Literatur in meiner Muttersprache an einer belgischen Universität, besonders während der beiden letzten Jahre, der sogenannten Lizenz, zu entdecken und zu vertiefen. Die Art des Unterrichtens war vielfältig: den Umgang mit den Studenten haben unsere Professoren jedenfalls als eine Gemeinschaftsproduktion erlebt. Die Interpretationen von Goethe, Rilke, Kafka oder auch Hesse und Brecht wurden so angegangen, dass die Zauberkraft der Sprache und die wunderbare Dichte des Wortes voll zum Tragen kamen. Wir haben viel gelesen, viel gelernt. Schon nach wenigen Seminarstunden »Deutsche Literatur« war es uns gewiss, dass unser gegenseitiges Verhältnis nicht nur als blosses Geben von der einen Seite und als blosses Empfangen auf der anderen Seite aufzufassen war, dass wir vielmehr eine echte Gemeinschaft bildeten auf der Suche nach der Zauberkraft der deutschen Sprache und Literatur. Professor Nivelle thronte nicht am Katheder, sondern sass — uns zugekehrt — auf einer der ersten Bankreihen und er gab uns gleich zu Beginn Platons geflügeltes Wort quasi als Motto für seinen Kursus: »Nur der um Erkenntnis Bemühte darf sich den Göttern gesellen.« Seit 1964 konnte ich, so inhaltlich und

unterrichtsdidaktisch ausgerüstet, Deutsch als Muttersprache in der Sekundarstufe eines St. Vithes Gymnasiums geben. Während etwa zwanzig Jahren war mein Unterricht ausgerichtet entsprechend der Funktion der Muttersprache als eines Mittels der Information und Kommunikation, der Erkenntnisgewinnung und der künstlerischen Gestaltung. Methodisch gab es für mich nur ein Prinzip, das des kooperativen Erarbeitens »à la Nivelle«. Im Deutschunterricht ging es mir darum, junge Menschen heranzubilden, die an etwas glauben, bei voller Toleranz für Andersdenkende; junge Menschen, die kritisch denken, ohne dabei das Handeln und das Übernehmen von Verantwortung zu vergessen; junge Menschen, die Freude an geistiger Arbeit und künstlerischer Tätigkeit entwickeln, ohne den Kontakt mit der sozialen Wirklichkeit zu verlieren. Als Deutschlehrer der Welt und der Zeit auf den Fersen bleiben im Sinne Benns: »Der Mensch kann gar nicht genug wissen, er kann gar nicht genug arbeiten, er muss an allem nahe dran sein, er muss sich orientieren, wo die Welt heute hält.« Dieses Dranbleiben als kritisches Verhalten in einem föderalistisch werdenden Belgien der Gemeinschaften und Regionen führte zum politischen Engagement: die deutschsprachige Gemeinschaft in Belgien kann durch nichts besser und zuverlässiger vertreten und lebendig erhalten werden als durch die deutsche Sprache. Wegbegleiter in der Politik bleiben dabei nach wie vor die gesellschaftskritischen Autoren aus den Nivelle-Vorlesungen der sechziger Jahre, zu denen sich natürlich einige neue gesellt haben...

Albert Gehlen, Abgeordneter — Bürgermeister.

PHOTOS-SOUVENIRS: LE TEMPS RETROUVÉ



LES REVEILLONS DE NOEL	59
LE DEBATING MAGAZINE	61
LE PONT DES ARCHES	63
COMMENT DIT-ON, EN GREC...?	64
VÖLKER...WANDERUNG	65
LETTRE D'AMERIQUE	65
ON BEING A LECTEUR IN LIEGE	66

LES RÉVEILLONS DE NOËL

Ah! ces réveillons des germanistes, que sont-ils devenus? C'est en 1946 que Camille Schmit leur donna le coup d'envoi. Pour un coup d'essai, ce fut une fête magnifique! Pour la première fois de leur histoire, les étudiants germanistes eurent leur propre revue; dans un décor d'arbres et de chants de Noël, de bougies de toutes les couleurs, de sketches, d'imitations, de flonflons et sur des airs d'Offenbach, Camille, en tutu, et son comparse ou son complice Fernand Wilkin, en danseur-étoile — tout pas de deux et entrechats —, racontaient la légende d'un de leurs maîtres à penser:

Je prépare ma leçon de grammaire comparée,

Je connais toutes les langues que l'on n'a jamais parlées.

Ce fut du délire! L'année suivante «on remettait ça» avec une «toute grande revue» qui égratignait tout le monde y compris Pierre et Norbert, pittoresques garçons de salle de l'époque. Les acteurs s'étaient fait des têtes et même des corps scandaleusement ressemblants; les textes étaient succulents, la musique idoine; tout y passait: les profs, évidemment, mais aussi leurs «obsessions»: la théorie du drame, l'analyse des poèmes lyriques, la métaphonie, la phonétique, le marxisme-léninisme, le west-flandrien, la méthodologie, les moyens audio-visuels, etc. Henry Gillet était costumé (?) en Indo-German et Laure Picard était une imposante Germania; sur l'air de l'«Hymne à la nuit» de Jean-Philippe Rameau on chantait l'«Hymne à la grammaire historique»:

O Grimm! Lautverschiebung est ton œuvre...

Laurie Bost avait traduit «Maman, les p'tits Bateaux» en indo-germanique et le Professeur Fohalle lui avait donné son imprimatur.

Outre les étudiantes et étudiants qui participaient activement à la revue, il y avait tous



ceux qui animaient le réveillon de diverses manières: ceux qui avaient travaillé dans l'ombre pour préparer les décors, décorations, gourmandises, déguisements, maquillages; puis, il y avait la Chorale des germanistes, dont les membres féminins prenaient des airs d'anges musiciens de Van Eyck et les mâles des airs de buveurs de vin de Velasquez, et qui interprétait *Christmas carols*, *Kerstgezingen*, *Weihnachtslieder*, noëls français et noyés wallons; Jean Quenon nous faisait entendre la Toccata et fugue en ré mineur de Jean-Sébastien Bach dans une adaptation pour le piano; puis on passait tout de go aux chansonnettes, aux sketches, aux imitations

d'acteurs de théâtre et de cinéma ou de chanteurs à la mode :

Fandango dou Pays Basquè,
Fandango sèmple et fann-tasquè...

On faisait tout soi-même. Les festivités se déroulaient à la Mâson, la bonne vieille Maison des étudiants aujourd'hui désacralisée, profanée, prostituée en je ne sais quel restaurant chinois ou quelle salle de ventes (Le commerce! Toujours le commerce!). On passait du temps à décorer la salle, à habiller l'arbre de Noël, à dresser le couvert; il y eut une année où les étudiants évidèrent autant de mandarines qu'il y avait de tables pour planter en chacune d'elle une bougie. On créait une atmosphère — traditionnelle, sans doute — mais chaude et amicale, et l'on créait, tout court, parce qu'on avait de l'imagination. Peu de germanistes manquaient à l'appel; tout le « personnel académique et scientifique » était présent, et pas seulement du bout des lèvres! Des non-germanistes se joignaient aux réveillonneurs; des participants amenaient leur frère, sœur, copin, copine, tantante ou bobonne. C'était simple, joyeux, familial, à la bonne franquette. Ça se terminait par une petite sauterie. Le « Père Warland », qui ne dansait pas, vidait encore une bouteille de moselle et était le tout dernier à quitter la fête. Avec le « Père Corin ». Bras dessus, bras dessous.

La formule eut du succès: d'année en année on s'inspira de ce modèle, que l'on améliorait, que l'on adaptait aux réalités du moment. Made-moiselle Simon, elle-même, finit par y avoir droit:

It's a poûm about l'œuf!

Ou encore:

Si tu t'imagines, Irène, Irène,
Qu'ça va, qu'ça va, qu'ça...

Et que n'a-t-on pas chanté — qui n'a-t-on pas chanté — sur l'air des « Grands boulevards » ou sur celui du « P'tit bonheur »:

Mon grec m'a oublié et mon gotique est en balade,
Si vous ne m'aidez pas, je mêlang' tout, quelle salade!

Pendant longtemps encore on resta fidèle à l'esprit des réveillons des germanistes; mais un

beau jour on changea de boutique: de la Mâson on passa à d'authentiques salles de spectacle; on s'installa, le temps du réveillon, dans d'élégants salons ou d'anciennes maisons de maître; c'était la mue; on y laissait des plumes d'esprit estudiantin. Dans les années soixante, cependant, c'étaient encore les étudiants qui faisaient le spectacle: Robert Germay — déjà lui! — « grattait », Jean Klein et Georges Plummer poussaient la chansonnette, Serge Mondo était là avec son cintre-à-zibule et Eddie Schraepen jouait ses comédies à une voix... Mais peu à peu on prit d'autres habitudes; les talents germanistes n'étaient plus tellement demandés. Est-ce que je me trompe ou est-ce qu'on invita vraiment Alain Barrière « for a change »? Bientôt, en tout cas, les réveillons des germanistes ne seraient plus ce qu'ils avaient été. Est-ce que les braves des braves qui préparèrent celui de décembre 1970 se rendirent compte que ce serait le tout dernier?

Bien sûr, il y eut les « bals », si l'on peut parer de ce vocable les excitations démentielles et cacophoniques qu'il recouvre en l'occurrence! The sound and the fury! En parcourant les derniers numéros du *Debating/Germe à Niques*, je ne trouve plus qu'annonces pour « soirées »; et qui dit « soirée » dit « groupe », et qui dit « groupe » dit « génial »! Soit! Autres temps, autres mœurs!

Je suis probablement injuste vis-à-vis des efforts et des préférences des plus jeunes; j'aurais sans doute dû laisser parler ici la jeune génération, c'eût été plus loyal. Mais, tout de même, une chose est sûre: un certain esprit, difficile à définir, mais très particulièrement germaniste a bel et bien disparu. Pffft! Parti! Volatilisé! La cause?

Quelle que soit la nature des futurs « réveillons de Noël » des germanistes de l'Université de Liège, ou de ce qui en tiendra lieu, je souhaite que ce particularisme soit ravivé et réaffirmé de manière originale, qu'il soit fait un sort à la standardisation actuelle des plaisirs et que renaissent enfin, en ce domaine, l'esprit d'invention et la créativité!

Fernand Corin.

LE DEBATING MAGAZINE

Qui a fondé le *Debating Magazine*¹? Le numéro un de la fournée de 1947-48 porte sur la page de garde la mention «Fondateur: Camille Schmit». Cette affirmation suscita à l'époque une certaine contestation: un collaborateur du journal *La Meuse*, ancien germaniste de l'ULg, fit savoir à la Rédaction que la revue était née en 1922 et que ce fut François Closset qui la tint sur les fonts baptismaux; cette révélation mena à la découverte d'une *Debating Revue*, qui était annuelle et dont seul le second numéro, daté de juin 1923 et par ailleurs excellent, est parvenu jusqu'à nous. Après cela on en perd la trace, tout comme on ignore quand fut vraiment créée la revue qui porta pour la première fois le titre de *Debating Magazine*; les archives restent muettes sur ce chapitre, mais on trouve quelque part une référence à un numéro du *Debating Magazine* paru en janvier 1940. Qui nous dira ce qui s'était passé entretemps? Quoi qu'il en soit, Camille Schmit n'est donc ni le fondateur d'une publication des étudiants germanistes de l'Université de Liège, ni l'auteur de l'intitulé qui survécut jusqu'à fin 1950.

Mais qu'importe les titres? Ce qui compte, c'est qu'à travers toute l'histoire de la Section de Philologie germanique (avec seulement quelques lacunes) il y eut parmi les étudiants qui la fréquentaient des personnalités animées d'un tel enthousiasme et d'un tel dynamisme qu'une publication estudiantine put naître et se maintenir en vie. François Closset et Camille Schmit étaient de ceux-là et, après eux, d'autres, nombreux, se passèrent le flambeau et continuèrent la tradition.

Le tout premier numéro d'après-guerre parut dès 1945; dactylographié par des amateurs sur une Underwood antédiluvienne, tiré sur la stencileuse entièrement manuelle du Service du Professeur O. Tulipe (Sciences géographiques), imprimé sur un papier de très mauvaise qualité, ce premier numéro n'était pas joli joli, mais il contenait déjà un certain nombre d'articles «accrocheurs» et, pour l'époque, quelque peu contestataires; il fut suivi de deux numéros de présentation et de contenu similaires avant de subir des métamorphoses importantes en passant par les presses d'un imprimeur hutois.

Ces métamorphoses rendirent les rédacteurs de plus en plus ambitieux: imprimée, la revue en vint à compter de plus en plus de pages et finit par ne plus pouvoir vivre de la vente aux seuls étudiants germa-

nistes; des vendeurs s'en allèrent offrir la marchandise sur le perron du Bâtiment central de la place du 20 Août, au quai Van Beneden et jusqu'au Val Benoît; on alla l'écouler auprès des étudiants de l'Athénée royal de Liège avec l'approbation chaleureuse du Préfet J. Remy; on prit contact avec les anciens germanistes, qui souscrivirent des abonnements, et l'on courut les commerçants de la place, qui apportèrent l'aide financière de leur publicité.

Du même coup, le contenu s'enrichissait, se diversifiait: contributions des professeurs, tout d'abord, chacun des «Trois Grands» se révélant et s'illustrant, tour à tour, dans des articles de fond; contributions des étudiants, de Germanique et d'ailleurs, sur le mode érudit ou le mode humoristique, en passant par tous les intermédiaires; la rubrique «Scalps» fut créée pour ne plus jamais disparaître de la publication.

Certains passèrent l'été 1947 à préparer un grand millésime. On voyait gigantesque: Camille Schmit imagina un dépliant publicitaire fabuleux qui devait rameuter les abonnés et permettre à la revue de se développer davantage. Les résultats répondirent à l'attente: les abonnements affluèrent; il fallut réunir une équipe qui ficha, adressa, colla, timbra et courut, les paquets de revues sous les bras, au guichet spécial de la Grand-Poste.

On créait de nouvelles rubriques et des chroniques; on fit appel à des spécialistes: il y eut une rubrique «Cinéma» rédigée par Marcel Smeets, ancien germaniste chargé d'un cours libre à l'Université; il y eut une «Chronique musicale» tenue par Suzanne Detrooz, qui était pianiste et Prix de Rome et qui donnait des concerts dans la Salle académique pour nous aider à faire face à nos frais; la rubrique «Histoire» fut assurée par Jean Puraye, qui fut un excellent Prospero dans *La Tempête*, mise en scène par Jean Hubaux, et qui devint plus tard conservateur du Musée d'Armes; on publia le portrait du mois sous le titre «Profil...ologue», où les maîtres étaient croqués, caricaturés, analysés sur toutes leurs coutures; on eut une rubrique «Figures wallonnes»; quelqu'un créa le «Jardin des piqures», où étaient traînés, pieds et poings liés, ceux qui avaient démérité, et un autre lança la «Rundschau», qui reprenait les échos du monde culturel et universitaire local, national et international; Willy Buckinx, qui enseignait l'anglais à l'Athénée royal de Liège, fut conseiller littéraire

et Henry Certigny, aujourd'hui publié chez Gallimard, fut le poète attiré du *Debating Magazine*, ce qui n'empêcha pas nombre d'autres poètes d'y publier leurs œuvres à côté de contes, anecdotes, parties de pièces de théâtre, reportages, comptes rendus et articles rédigés dans l'une des quatre langues de la revue. La présentation aussi s'améliorait grâce aux dessins, gravures, linogravures, photographies et autres illustrations, dont les clichés — coûteux — étaient parfois prêtés par les journaux liégeois. Janine Modave, responsable de l'émission «Radio-Universitaire» diffusée par l'I.N.R. le dimanche matin, faisait connaître chaque mois aux «cherzauditeurs» le sommaire du nouveau numéro; les journaux liégeois jouaient le même jeu, certains y allant d'un petit commentaire bienveillant et, pour tout dire, souvent élogieux! Les responsables de l'impression filaient entre deux cours, voire pendant les cours, chez le linotypiste ou l'imprimeur et s'initiaient à l'édition et à la mise en page.

Mais les rédacteurs de l'époque avaient vu trop grand: ils n'arrivèrent jamais à sortir les neuf numéros (je dis bien neuf!) qu'ils avaient promis pour l'année 1947-48 aux abonnés (qui furent assez bienveillants pour ne pas réclamer leurs liards); le dernier numéro de l'année, qui comptait le double du nombre de pages habituel, porta «le» numéro 6, 7 et 8 (et il le porta par erreur, car le vrai numéro 6 avait effectivement paru le mois précédent!); mais le numéro 9 ne vit jamais le jour.

D'autre part, ni l'afflux des abonnements, ni le soutien financier apporté par les abonnés d'honneur, la publicité et par d'autres voies ne suffirent à couvrir les frais énormes entraînés par une publication qui, il faut bien le dire, frisait la mégalomanie; l'année se soldait par un important déficit! On écrivit à la Reine Elisabeth et Sa Majesté fit en sorte que la dette fût apurée! Hommages très respectueux Lui en soient rendus à titre posthume.

On avait voulu créer «un grand périodique d'importance internationale», comme l'écrivit le Professeur Moors, et on avait échoué pour une question d'argent; mais pour beaucoup, on avait vécu de très grandes années; elles furent suivies par des années plus raisonnables.

Pendant des décennies, des rédacteurs-en-chef, des éditeurs responsables aux noms aujourd'hui prestigieux, des comités de rédaction (qu'importent les titres qu'ils se choisissaient!) continuèrent à animer une publication estudiantine de haute qualité; pour la réaliser ils étaient mûs par le même enthousiasme que leurs aînés, ils s'astreignaient aux mêmes tâches, consentaient les mêmes efforts, étaient confrontés aux

mêmes problèmes, éprouvaient les mêmes satisfactions et les mêmes déceptions.

Pendant les temps changeaient: à l'idéalisme échevelé de l'immédiat après-guerre s'était peu à peu substitué le solide sens pratique et le réalisme caractéristique des années cinquante et de celles qui suivirent; on ne pouvait continuer à poursuivre des chimères; il fallait revenir au réel! En 1954, un éditorialiste déclare que le *Debating* (car, entretemps, le titre de la revue a perdu un de ses éléments) sera «une revue écrite avant tout, par et pour les étudiants»¹. Pendant un certain temps encore on conserve certaines des anciennes rubriques, mais on les adapte au goût du jour et on commence à faire la part moins belle aux écrits venant de l'extérieur; la revue devient effectivement plus strictement germaniste et plus estudiantine. Durant les décennies qui suivent, on ne se départira pas de cette formule et, si l'on s'est vu contraint à réduire considérablement le nombre de livraisons annuelles, les contributions des étudiants, plus nombreuses et plus substantielles, se révèlent souvent avoir du souffle et être solidement charpentées. On est étonné de la succession presque ininterrompue de périodes fastes dans l'histoire du *Debating* et l'on tire son chapeau avec un respect tout particulier à l'équipe qui réussit un jour à faire coïncider le haut niveau du contenu avec la présentation luxueuse: format in-4, couverture mi-rouge vermillon, mi-vieil or, sur papier glacé, graphisme sobre et chic. Ce fut une espèce de sommet. L'année suivante, dès 1965, la nouvelle équipe préférera renoncer aux vanités des apparences et optera pour la formule «périodique stencillé», ce qu'il restera jusqu'à ce jour. En 1977, la revue change encore de nom, de façon radicale, cette fois: on la baptise *Le Germe à Niques*; c'est l'époque où la grande presse inaugure l'ère des titres à jeux de mots, et feu le *Debating* succombe à cette mode.

Entre 1979 et 1989, c'est le grand silence blanc; la revue des étudiants germanistes de l'Université de Liège ne paraît pas; elle n'est pas la seule revue estudiantine à ne pas paraître, loin de là! Signe des temps? Mais voici, ô surprise, que l'on m'annonce la parution d'un nouveau numéro du *Germe à Niques*!

Va-t-on renouer avec la tradition? Est-ce une Renaissance? Formulons-en le souhait; réchauffons-nous de cet espoir!

Fernand Corin.

¹ Le Professeur J. Moors a publié une excellente rétrospective de l'histoire du *Debating* dans le numéro de mars 1972 de la revue sous le titre «Cinquante ans de *Debating*»; c'est un article bien documenté et qui ne manque pas d'un certain humour; de plus, il est objectif, ce que le mien ne parvient pas à être; je me suis permis d'y emprunter certaines données; j'y ajoute quelques précisions.

² C'est nous qui soulignons.

LE PONT DES ARCHES — 18 DÉCEMBRE 1944

Je me souviens des pénibles préparations d'examens de 1944 ponctuées, parfois toutes les trois minutes, d'alertes aux VI, et des examens passés dans les caves de l'Université ou au domicile de certains professeurs...

L'année 1944 a connu la plus longue première session de toute l'histoire de la Germanique : commencée en juillet 1944, elle s'est terminée pour moi en décembre et, pour certains, elle s'est même prolongée jusqu'en février 1945. Le rythme qui nous était imposé était épuisant. Des épreuves étaient souvent reportées à la dernière minute pour des raisons très diverses : bombardements, professeurs ou étudiants arrêtés par l'occupant, arrivée des Alliés, offensive des Ardennes...

Mais mon souvenir le plus émouvant est sans conteste la journée du 18 décembre 1944, début de l'offensive allemande des Ardennes, et ce à un double titre.

Le matin de ce jour, une délibération officialisait l'accomplissement de mes études en m'accordant l'agrégation.

L'après-midi, vers 16 h 40, j'échappais miraculeusement à la mort, seul rescapé parmi une vingtaine de personnes tuées par une bombe tombée à six mètres de moi, juste sur une jeune fille qui traversait le pont des Arches.

Jamais, jamais
Je ne pourrais
Chasser de ma mémoire
Ce court moment d'histoire
Qui fit d'un jour d'hiver
Un souvenir d'enfer...

Le lendemain de ce 18 décembre, je recevais une désignation comme enseignant à l'Athénée royal de Charleroi et le surlendemain, j'y prenais mes fonctions...

Henry F. Godeau



COMMENT DIT-ON, EN GREC... ?

« Comment dit-on, en grec... ? »

Me suis-je trompée d'étage ? Mon premier examen à l'univ. Grammaire allemande. Au bout d'un escalier branlant, un palier sale. Des portes nommées, celle qu'on pousse en aveugle, ivre d'angoisse et de cette attente prête à céder enfin devant la première question. Mais il a dit « en grec » ?

« ... les objets oubliés sur la plage ? »

Quelle flamme pentecôtique me souffle la force de vaincre aussi loin la malédiction de Babel ? « Bien. C'est cela. Et : Les objets sur la plage ? » C'est ma copie qu'il tient. C'est d'elle qu'il tire les questions. J'ai écrit en allemand — du moins je l'espère. Mon écriture entre ses ongles brunis — ses doigts courts viennent d'écraser dans la coupe débordant de cendres, le tantième mégot. Me regarde ce grand froid gris vert-brun qui nous fait trembler. C'est lui, c'est sa voix, grave et pourtant toujours prête à moquer — à se moquer, sa voix du premier jour :

Il s'est retourné pour nous écrire une phrase, en français. La Meuse est par la fenêtre. On entend la craie par la respiration retenue des petits nouveaux. C'était bien avant soixante-huit. Dix-sept ans, socquettes blanches, jupe plissée, chemisier candide, queue de cheval. Et, incommensurable, l'envie d'apprendre qui trouverait ici son rythme, sa profondeur.

La discussion s'engage sur la traduction du premier mot de la phrase, trois lettres, un article. Mon bagage d'allemand : très mince, très peu scolaire. Mais les « nantis », la règle bien formulée à la bouche, en toute circonstance, se font rabrouer. Il hoche la tête, rit de son gros rire. Travail de casse : tout leur labeur des leçons passées dans les tableaux, les paragraphes, tout cela roule en éboulis à leurs pieds. Et la vierge ignorance gagne, peut s'avancer dans la découverte. Je risque. Ma voix ose. Au lieu de sape, une pierre se pose. La mémoire serinée au placard, il faut apprendre à regarder, à entendre, à choisir.

Et après cent minutes d'étude, la conclusion : en allemand, ce premier mot se traduit par... zéro — non, pas par rien, car rien, c'est quelque chose ! La suite à la semaine prochaine.

Combien, en sortant de ce cours, se sont frappé le front. Combien ne sont pas revenus ? La gamine en socquettes ne connaissait personne. Qui, mieux que le fleuve, ses berges alors encore accessibles au promeneur, accueillerait la confiance ? Il me

semblait que, déjà, je respirais plus largement, l'univ m'avait déjà marquée. La grammaire que j'avais boudée jusqu'alors, ce n'était pas la grammaire. « La grammaire, disait-il, cela n'existe pas : il suffit de savoir ce que l'on veut dire. » A cette science-là, on voulait bien s'initier. Long chemin, péniches noires. Printemps d'octobre, se dit-elle, bien avant soixante-huit.

Durs jeudis : littérature en anglais puis grammaire allemande le matin, histoire littéraire en néerlandais l'après-midi. Ni répétiteurs, ni micros, ni manuels, ni photocopie. Le moyen âge ? On attendait les bâtiments de la place Cockerill dans un mobilier archaïque, entre des murs lézardés, délaissés par l'Assistance Publique pour cause d'insalubrité. L'absence de graffiti resserrait les liens entre les locataires : les plus mofflés de la Faculté : les historiens et les germanistes, zélés fidèles de la Bibliothèque centrale dont la salle de travail restait ouverte tous les jours jusqu'à 21 heures.

« Quoi ? Vous avez dit "inversion" ? Vous pensez vraiment qu'on établit un ordre pour le bousculer ensuite ? Rejet ? Particule séparable ? » Il casse la pointe de sa craie neuve — « comme ça ? » — et la jette à la figure du connaisseur de règles — « à la fin de la proposition ? ! » On rit jaune. On est ravi de faire table rase. On entrevoit des points de vue plus aérés, la jouissance de grandes synthèses.

Silence sur son passage. Peur mêlée de respect. Comme Socrate, il n'écrit pas. « On n'écrit pas des évidences. Tout cela, ce ne sont qu'évidences ». De celles, pourtant, que les tâcherons refusent, attachés à leurs petits tiroirs, aux règles, au règlement, au formalisme.

Rendre hommage à Joseph Warland, cet homme si peu transformé en livres, tellement perpétué par ses disciples. Comme l'on se sentait tout petit devant sa pensée, la clarté de ses raccourcis, sa façon lumineuse de rapprocher des phénomènes disparates. A la fin de l'oral de seconde candi, il m'a fait un cadeau inoubliable, que je m'applique encore à mériter. Il m'a dit : « Avec vous, on peut parler grammaire. » Deux ans plus tard, je devenais son assistante.

Humour noir, humour inépuisable. « Vous verrez, me confiait-il un soir, il ne faudra pas s'étonner, le jour où l'on pourra dire, qui sait, que — simple organisation de l'infiniment petit — un champignon et une pensée, c'est au fond la même chose ! »

Rose-Marie François, Prix Plisnier, 1989.

VÖLKER...WANDERUNG

Als der neuernannte deutsche Lektor – es war der erste nach zwei Weltkriegen und Überfällen auf das kleine Land – im November 1963 nach Lüttich kam, war Aachen noch weit und »La Batte« noch keine sonntägliche Touristenattraktion. Menschlichkeit und Wärme liessen ihn bald heimisch werden. Stadt und Universität gaben ihm (und seiner Frau) einige glückliche Jahre ungetrübter Lebens- und Arbeitsmöglichkeiten in heilsamer Distanz zum Deutschland der Adenauer-Zeit und zum akademischen Rigorismus des deutschen Universitätsbetriebs. Die Tätigkeit an dem kleinen, kollegial

geführten »Séminaire de Littérature allemande« unter Armand Nivelleschenkte Bewegungsfreiheit in der Lehre, bot wichtige fachliche Anregung in freundschaftlichem Austausch, machte Mut zu persönlichem Interesse und selbständigem Urteil, kurz: gab der Wissenschaft ein menschliches Gesicht. Ich habe Grund, mich meiner sieben Lütticher Jahre (1963-70) als einer Schule des Lebens und der Wissenschaft mit Dankbarkeit und Wehmut zu erinnern.

Prof. Dr. Ludwig Völker
Münster, R.F.A.

LETTRE D'AMÉRIQUE

Sept ans après, et me voilà au fond de l'Illinois, dans la clarté orangée de ses soleils d'hiver – et, tout comme Benjy dans *The Sound and the Fury*, «I can smell the bright cold». Et Liège, je l'ai transportée avec moi: je revois Madame Maes nous parler de Chinua Achebe, la photo de William Faulkner dans le bureau de Pierre Michel, la voix grave de Monsieur Gillet nous récitant Van Ostaijen, Gaston met zijn basson... Je revois l'énorme fenêtre de la chambre au Home Brull, qui me transportait à Dublin quand j'écrivais sur Joyce, et où résonnaient les tam-tams d'Australie quand je lisais Patrick White.

Après six années américaines de lectures intenses, de *papers* produits en quantités industrielles, de cours de littérature donnés à des élèves un peu trop bien pensants, j'ai l'impression de me débattre pour garder ce que Liège m'avait donné: la beauté d'un mot, l'intensité d'une phrase de Virginia Woolf, l'extase d'un examen

sur Bergson, le scintillement d'une étymologie. Me revoici devant une nouvelle thèse à écrire, et j'essaie de retrouver cette indépendance intellectuelle, cet espace de mots et d'idées qu'on m'a laissé conquérir pas à pas, phrase après phrase, lorsque j'écrivais mon mémoire.

Peut-être était-ce la ville, oui, la passerelle sans doute, qui me criait: «Je suis ta ville maintenant. Je t'appartiens.» Alors, les notes que je prenais au cours, les romans que je lisais, que j'avalais, finissaient toujours par m'appartenir, et m'ont donné cette richesse que j'exploite encore maintenant, que j'exploiterai encore dans dix ans.

Mes petits élèves américains vont à l'unif to make money, big money. Liège pour moi, pour nous, c'était l'éducation de l'*Emile*, c'était apprendre à aimer la vie, le langage, la beauté, c'était apprendre à découvrir.

Christine Levecq.

ON BEING A LECTEUR IN LIÈGE

I arrived in Liège on a September afternoon in 1962 having done things the hard way by rail from my home in the north-east of England by ferry from Dover to Ostend and by rail again to the far east of Belgium. I had committed on the way an error the like of which I would never repeat: at Ostend I had asked a fellow-passenger if the train at the platform was indeed going to Liège and for sole answer he had pointed at the word LUIK on the train's destination board. I resolved then either to learn some Flemish or to reduce my social intercourse with Flemings to zero. I have succeeded in neither.

My first "kot" was in Place Delcour at the top of a long and very health-giving flight of narrow stairs. The building no longer exists and the tram terminus which marked the centre of the Place has gone and with it the dust it deposited on the trees around the Square. This was deep in the heart of Outremeuse, Tchantès country, Simenon country. Its great advantage for me was that a quick trot towards the Meuse and over the Passerelle brought me to the University. Later I lived in what was possibly the only respectable house in the Rue du Pot d'Or, smack in the Carré and therefore at the very centre of the Cité Ardente. Now most of the small streets there have been gentrified, the buildings transformed from bordels to boutiques, though I am pleased to see the Saloon is still there.

Teaching at the University was a strange business for me. The sheer size of the auditoria and the rows upon rows of intent faces always

surprised me. Only a few months before I had left Oxford where my course had contained a fair amount of philology, which I then still liked, but a much greater amount of literature, which I greatly preferred. My seniors in the hierarchy at Liège seemed only interested in the fact that I was a native English speaker and most of my classes and tutorials were on modern English usage, syntax and the like. Once or twice, gloriously, I ignored these constraints and launched into more literary matters. I can remember doing forty-five minutes on Coleridge's "Kubla Khan", but I can also remember feeling guilty about it afterwards.

Once I stumbled on what might have turned out to be an alternative career for me, that of labour organiser. One day the students in Germanique wished to organise a strike — I think it was in response to some strike which the teaching staff had only just ended. A friend of mine came to tell me that although the students knew that they were supposed to join the strike they were still filing into lecture rooms and sitting down awaiting their daily input of academic wisdom. How could he keep them out? I suggested that he choose some dependable souls, of whom I volunteered to be one, to stand at each entrance to the room and simply tell people that there was a strike and that they were to go away. This worked wonders and the building was soon deserted, no doubt to the commercial benefit of the places of ill-fame in the Carré.

Kevin McGuinness, British Council Representative
Brussels.

L ' A L B U M F A M I L I A L



PHOTOS D'IDENTITE 69
PHOTO-FINISH 85

PHOTOS D'IDENTITÉ

N.B. : Les notices relatives à Henri Bischoff, Victor Bohet, Paul Hamélus, Joseph Mansion, Oswald Orth, François van Veerdeghe, René Verdeynen et Jean Wagner ont été rédigées à partir de données recueillies dans le *Liber Memorialis* de 1936 (tome I), dans celui de 1967 (tome II), et dans « Soixante années de philologie germanique à l'Université de Liège », *Bulletin de l'Association des Amis de l'Université de Liège*, fasc. 4, 1950.

Jules Aldenhoff (1931)

Jules Aldenhoff est titulaire de la chaire de philologie allemande moderne. Assistant au Service de J. Warland dès 1961, il obtint en 1968 le titre de docteur en Philosophie et Lettres en présentant une thèse sur l'étude synchronique et diachronique des doublets verbaux allemands. Son principal sujet de recherche est la grammaire allemande moderne : s'appuyant sur de très nombreux documents qui couvrent des registres de langue variés, il s'attache à décrire et analyser la langue telle qu'elle se parle et s'écrit actuellement et élabore une grammaire descriptive détaillée. Il met en ce moment la dernière main à un cours d'allemand accéléré comprenant une partie théorique et des exercices et il prépare, en collaboration, un dictionnaire du dialecte de Gemmenich. Il est coéditeur d'une *Anthologie ostbelgischer Dichter* (Bruxelles, 1971).

Raymond Alexis (1921)

La carrière de Raymond Alexis présente une continuité remarquable. Elle est tout entière vouée à l'enseignement de la langue et de la culture allemandes à un rare niveau d'excellence. Chez R. Alexis, les dons du pédagogue s'allient à la modestie, et l'humour de l'homme de dialogue à la rigueur scientifique du philologue issu de la grande école des A. L. Corin et J. Warland.

Après avoir obtenu la licence en philologie germanique, il est assistant volontaire au Service de J. Warland de 1943 à 1945. En 1948, il reçoit le Prix Mansion en partage avec Pierre Halleux. Reçu docteur en 1951 avec une thèse intitulée « Die Bibelzitate im Text der Taulerschen Predigten. Codex Vindobonensis 2744 », il poursuit en 1953 ses recherches à l'Université de Heidelberg grâce à une bourse du Deutscher Akademischer Austauschdienst.

De 1943 à 1959, il forme, avec P. Halleux et J. Tromme, un extraordinaire trio de professeurs de langues germaniques à l'Athénée royal de Liège. Ses talents de pédagogue y font merveille et suscitent de nombreuses vocations de germanistes. Sa carrière prend un tournant important en 1959 : en qualité d'assistant, puis de chef de travaux, il enseigne la langue allemande à l'Ecole supérieure de Sciences commerciales et économiques rattachée à la Faculté de Droit. En 1966, il devient directeur du Service des Langues vi-

vantes, auquel, grâce à ses talents de pédagogue et d'organisateur, il insufflé un dynamisme remarquable. C'est alors la Section de Philologie germanique qui fait appel à lui et qui, en 1976, lui confie les enseignements de linguistique diachronique allemande et de littérature allemande du moyen âge. Affable, discret, cultivé, homme d'esprit et de cœur, inlassablement à l'écoute de ses étudiants, R. Alexis est un maître inoubliable, qui marque de son empreinte plusieurs générations d'étudiants. Après sa mise à la retraite en 1987, il ne quitte pas tout à fait l'Alma Mater, où, par mesure exceptionnelle et eu égard à ses compétences, il reste chargé de trente heures de cours à la maîtrise en traduction.

J.F.

Henri Bischoff (1867-1940)

Henri Bischoff n'avait que vingt-huit ans lorsqu'il recueillit la plupart des enseignements d'allemand de Jean Wagner, disparu prématurément. Belge de langue allemande, né à Montzen, il commença ses études supérieures à l'Ecole normale des Humanités et les termina à l'Université, où la nouvelle Section lui décerna, en 1891, l'un des premiers titres de docteur. Sa dissertation intitulée « Th. Körners "Zriny" » lui valut d'être classé premier au Concours universitaire. Il enseigna au Collège communal et à l'Ecole normale moyenne de l'Etat à Nivelles avant d'être nommé chargé de cours à l'Université de Liège en 1895, puis professeur ordinaire en 1905.

Ses recherches sur le théâtre se prolongent dans une étude intitulée *Ludwig Tieck als Dramaturg* (Bruxelles, 1897), qui constitue le fascicule II des publications de notre Faculté. Il s'intéresse ensuite à la poésie populaire, sur laquelle il publie de nombreux articles. Enfin, il se tourne vers un poète hongrois de langue allemande, qui fera l'objet d'une étude monumentale : *Nikolaus Lenau's Lyrik* (Berlin, 1920, 1921).

Prenant très au sérieux le rôle d'ambassadeur culturel qu'il peut jouer entre son pays et celui dont il enseigne la langue et la littérature, il publie, dans *Das literarische Echo*, des chroniques sur les lettres belges et, dans le *Bulletin bibliographique du Musée belge* et la *Revue de l'Instruction publique*, des chroniques sur la littérature allemande. Mais surtout, il crée le Lütticher Schillerverein, qui, sous la présidence d'honneur de Godefroid Kurth et du bourgmestre G. Kleyer, organise des manifestations particulièrement brillantes destinées à éveiller l'intérêt du public liégeois pour certains aspects remarquables de la culture allemande : conférences sur des sujets artistiques ou littéraires, lecture de textes, *Liederabend*.

P.M.-F.

Victor Bohet (1887-1948)

Né à Liège, Victor Bohet fait ses études secondaires au Collège Saint-Servais et à l'Athénée royal. En 1908, il obtient

le titre de docteur en Philosophie et Lettres de notre Université. Il enseigne jusqu'en 1922 dans divers athénées, en particulier à Verviers, et rédige un remarquable traité de prononciation anglaise qui sera, pour des générations d'étudiants et d'anglicistes, l'ouvrage de base indispensable. En 1920, il publie aussi un manuel de correspondance commerciale, qui est couronné du Prix De Keyn par l'Académie royale de Belgique.

Il succède à Paul Hamélius en 1922 et est chargé de tous les cours de langue et de littérature anglaises à l'exception de celui de Grammaire historique. Promu professeur ordinaire en 1929, il sera déchargé du cours d'Exercices philologiques en première candidature en 1939 et se verra confier, pendant les dernières années de sa carrière, le cours de Littérature comparée. Durant les sessions d'été de 1927, 1928 et 1929, il enseigne la littérature anglaise et la littérature comparée à la State University of Iowa. En 1931, il fait, en qualité d'Advanced Fellow de la C.R.B., un voyage d'étude aux États-Unis qui lui permet de travailler à la Library of Congress et à Harvard, Yale et Columbia. Dans les années suivantes, il sera à nouveau professeur visiteur aux Universités de Utah, Wyoming, Colorado, Southampton et Nottingham.

Professeur dans l'âme, V. Bohet communique à ses étudiants non seulement son savoir mais surtout sa vision pénétrante, originale et humaniste des œuvres qu'il a choisi de lire avec eux. Ceux qui eurent le bonheur de l'entendre expliquer Shakespeare ont gardé de ses cours un souvenir ébloui. Son discours familier mais provocateur, maniant le paradoxe avec subtilité, éveillait l'esprit des jeunes à une réflexion intense et profonde sur la condition humaine et sur eux-mêmes. Laissant dans leur conscience une empreinte qui marquait pour la vie leur façon de regarder les êtres et les choses, il les libérait des conditionnements intellectuels, des clichés et des stéréotypes, de tout ce qui engourdit la pensée au lieu de la stimuler. En somme, il leur inculquait bien plus que sa science : le goût de vivre selon un idéal de générosité qu'il faisait découvrir chez ses auteurs favoris et qu'il portait au fond de lui-même.

Les publications de V. Bohet reflètent l'étendue et la richesse de ses intérêts, allant des outils pratiques que sont ses premiers ouvrages et ses anthologies à l'usage des étudiants, jusqu'aux livres, articles et conférences au contenu philosophique, politique ou social, en passant par ceux qu'il écrivit sur l'enseignement en Angleterre et en Belgique. Mais c'est à l'interprétation des auteurs anglo-saxons et au théâtre international qu'il consacra le meilleur de sa réflexion critique, comme en témoignent, d'une part, ses articles sur Shaw, Hardy, Synge, Joyce et D. Richardson, et, d'autre part, ses écrits sur Shakespeare, le théâtre américain d'après-guerre, Ibsen, le théâtre amateur en Angleterre, le théâtre français contemporain et le théâtre soviétique.

Comme ses prédécesseurs et ses collègues, V. Bohet se préoccupe du rôle que doit jouer un professeur de langue étrangère pour entretenir ou resserrer les liens culturels qui unissent son pays à ceux dont il enseigne la langue. Pendant la première guerre, il crée à Verviers une section de l'Union anglo-belge ; après la guerre, il dirige l'Union anglo-belge de Liège et organise des cycles de cours du soir qui, s'ils ont pris une forme différente, existent encore à l'heure actuelle.

P.M.-F.

Armand Boileau (1916)

Armand Boileau devient licencié en philologie germanique et agrégé de l'enseignement secondaire supérieur en 1938 ; il conquiert, dès 1942, le titre de docteur en Philosophie et Lettres avec un mémoire sur les verbes d'origine germanique dans le wallon liégeois. Il enseigne successivement aux athénées de Châtelet (deux ans) et de Chênée jusqu'en 1968, avec cependant une interruption, de janvier 1958 à septembre 1959, pendant laquelle il occupe un mandat d'assistant en méthodologie au Service de François Closset. De 1965 à 1969, il assure la suppléance du cours de Méthodologie spéciale. Il est chercheur associé du F.N.R.S. d'octobre 1968 à décembre 1970. Nommé chargé de cours part-time à l'Université, il devient professeur en janvier 1971 et professeur ordinaire, titulaire de la chaire de linguistique comparative, en octobre 1974. Cette chaire comprend, en Philologie germanique, les cours de Grammaire comparée, de Phonétique, d'Onomastique et de Langues en contact et, à l'Institut de Psychologie, le cours de Linguistique générale.

Pendant les trente années qu'il passe dans l'enseignement, A. Boileau consacre tous ses loisirs aux recherches linguistiques. Celles-ci gravitent autour des langues et des dialectes nombreux et imbriqués de la « région des trois frontières ». Elles se traduisent par une production scientifique de qualité, dont l'intérêt et la valeur sont reconnus en Belgique comme à l'étranger et, en particulier, par la publication d'une monumentale *Enquête dialectale sur la toponymie germanique du nord-est de la province de Liège*, dont la première partie paraît en 1954 (Liège) et la seconde, intitulée *Toponymie dialectale germano-romane du nord-est de la province de Liège*, en 1971 (Paris). Dès 1946, A. Boileau obtient le Prix Vercoullie de philologie décerné par la Koninklijke Vlaamse Academie voor Taal- en Letterkunde. Il devient collaborateur, puis directeur du Centre national des Recherches dialectales, membre, secrétaire, puis éditeur des publications de la Commission royale de Toponymie et de Dialectologie, membre titulaire puis secrétaire de la Société de Langue et de Littérature wallonnes. Il est également membre correspondant pour la Belgique du Centre international de Recherches sur le Bilinguisme de l'Université Laval au Québec.

Saluant, lors de sa mise à la retraite, l'œuvre accomplie comme enseignant par A. Boileau, Robert Leroy soulignait les qualités d'un maître dévoué corps et âme à sa tâche et qui, par l'exemple de sa propre rigueur, avait inculqué à ses nombreux élèves, aussi bien dans l'enseignement secondaire qu'à l'université, le sens du travail bien fait, la précision, le souci du détail. Il ajoutait : « Je sais aujourd'hui, Monsieur Boileau — parce que, dans l'entretemps, j'ai appris ce qu'enseigner veut dire — que votre sévérité était largement feinte, que votre froideur était un masque sous lequel vous cachiez, par timidité, une sensibilité presque parfaitement contrôlée. Presque parfaitement, car — souvenez-vous — parfois le contrôle vous en échappait quand même. Je ne suis pas près d'oublier la façon dont, un beau jour, vous nous avez lu cette page de Max Havelaar qui commence par « Ik, Multatuli, neem de pen op... », sortant subitement de votre réserve et assumant pleinement la rhétorique d'un texte qui semblait pourtant, de par sa violence même, se situer aux antipodes du personnage impassible que vous vous étiez construit. »

P.M.-F.

François Closset (1900-1964)

François Closset a fait, de 1919 à 1923, des études de philologie germanique à l'Université de Liège.

Professeur aux athénées de Bouillon (1923-24), de Dinant (1924-27), de Huy (1927-36), à l'Ecole normale de Liège (1933-36) et à l'Institut supérieur de Commerce de Mons (1936-39), il est nommé professeur à temps partiel à l'Université de Liège en 1934. Il y assure l'enseignement de la méthodologie spéciale de l'anglais, de l'allemand et du néerlandais ; il consacre une part importante de sa réflexion novatrice et de son énergie inlassable à la mise au point d'une philosophie et d'une pratique de l'enseignement des langues vivantes ainsi qu'à la création des moyens qui devaient en permettre la mise en œuvre. Sa *Didactique des Langues vivantes* (Bruxelles, 1949)¹, maintes fois rééditée et traduite dans la plupart des langues d'Europe occidentale, s'impose notamment par la synthèse des systèmes d'enseignement direct et indirect, qu'elle désigne sous le nom de méthode éclectique, et par son mode de réalisation, la classe active. Fervent défenseur d'un humanisme basé sur la connaissance, le contact et l'amitié entre les hommes, Fr. Closset assigne à l'enseignement des langues vivantes un objectif à la fois pratique, culturel et éducationnel. C'est dans cet esprit qu'en 1930, il fonde avec A.L. Corin le Bureau belge pour l'échange étudiantin, devenu plus tard la Jeunesse belge à l'Etranger. Ses conceptions pédagogiques sont illustrées par de nombreux manuels parmi lesquels on peut citer : *Door Nederland I, II, III* (Bruxelles, 1930, 1942, 1944), *De kleine correspondent* (Bruxelles, 1931), *Deutscher Handel und*

Wandel (en collaboration avec A.L. Corin, Liège, 1934), *Nederland in een notedop* (Bruxelles, 1952), etc.

Les activités de Fr. Closset ne se limitent cependant pas au domaine de la méthodologie. En 1939, il se voit confier le cours d'Orthophonie des langues germaniques et les Exercices philologiques sur le flamand en première candidature. Nommé professeur ordinaire en 1942, il hérite, après le décès de R. Verdeyen en 1949, du cours d'Histoire approfondie de la littérature flamande et de la partie littéraire des Exercices philologiques sur le néerlandais en licence. Dès ce moment, il se spécialise plus avant dans le domaine des lettres néerlandaises, dont il fut l'historien, l'exégète, le propagateur et le traducteur. Il collabora efficacement avec sa femme Angèle Manteau, seul éditeur de qualité se consacrant à la littérature néerlandaise en Belgique. Bien qu'il ait publié quelques articles importants sur les littératures anglaise et allemande (entre autres, sur G.B. Shaw, A. Huxley, D.H. Lawrence, James Joyce, Goethe, Stephan George, Fritz von Unruh), son attention se porte de préférence sur les auteurs néerlandais et flamands contemporains. Il s'attache en particulier aux humanistes, c'est-à-dire à ceux pour qui le message compte davantage que la forme (les écrivains de *t Fonteinje* : Roelants, Herreman, Minne), aux protagonistes de *Forum* (ter Braak, Du Perron, Greshoff, Vestdijk), aux prophètes de la libre pensée (de Maerlant à Multatuli, de Vermeylen à Walschap et Hensen) et, enfin, aux adeptes du réalisme magique, Daisne et Lampo. Nous lui devons également des traductions de quelques-uns des principaux auteurs modernes, tel Vestdijk, ainsi qu'une excellente traduction de textes du moyen âge, *Joyaux de la littérature flamande du moyen âge* (Bruxelles, 1949), pour laquelle il obtint le Prix de l'Etat belge pour la traduction en 1962.

L.G.

¹ Cet ouvrage fut publié pour la première fois en 1942 sous le titre *Introduction à une didactique des langues vivantes* (Bruxelles).

Adolphe Léon Corin (1889-1968)

Adolphe Léon Corin¹ fait, à l'Université de Liège, de brillantes études de philologie germanique qu'il termine avec la plus grande distinction par un doctorat en Philosophie et Lettres. Il se consacre ensuite à sa thèse d'agrégation de l'enseignement supérieur, d'abord à Prague sous la conduite d'August Sauer, ensuite à Munich et à Berlin. C'est ici que la première guerre mondiale le surprend et que l'Allemagne, qui faisait l'objet de ses études, l'emprisonne jusqu'en novembre 1914. Des situations aussi paradoxales, il en connaît d'autres, extrêmement douloureuses. La même Allemagne, dont il s'efforcera avec un idéalisme héroïque de sauvegarder, dans les années les plus sombres de son histoire, le patrimoine culturel, alors qu'elle-même le trahit et le déna-

ture, lui enlève brutalement son fils aîné en 1940. L'Université de Liège le nomme chargé de cours en 1920 et, neuf ans plus tard, professeur ordinaire de langue et littérature allemandes. Jusqu'à son éméritat en 1955, il consacrera toutes ses forces à son Alma Mater. Il fonde le Cercle d'Études allemandes et, avec François Closset, il crée le Bureau belge pour l'échange estudiantin, qui allait devenir la Jeunesse belge à l'Étranger.

Son activité scientifique ne connaît ni répit ni limite. Des lettres allemandes à l'étymologie wallonne, du moyen âge aux temps modernes, de la linguistique à la littérature, de l'édition de textes à la traduction, des préoccupations pédagogiques aux problèmes humains de notre époque, de la prononciation de l'allemand aux inventaires d'archives, sa curiosité intellectuelle s'exerce avec une rigueur et un sens des nuances qui font de ses écrits des documents indispensables aux chercheurs. Ses éditions des sermons de Tauler restent, à l'heure actuelle encore, la base des recherches sur la mystique médiévale.

A.L. Corin n'est pas seulement un savant scrupuleux, aspirant à la perfection jusque dans les moindres détails, il est aussi poète et artiste, pratiquant avec un égal bonheur la poésie et la sculpture. Il s'est assimilé la langue allemande dans ses plus fines nuances; la mélodieuse sonorité de ses *Spät-klänge* en est une preuve émouvante. Et dans le plâtre, il a su donner une forme personnelle aux poètes qui lui sont chers. Ses élèves ont tous admiré son immense talent de pédagogue: expliqués par lui, le poème, le récit, le drame s'enrichissent et se colorent. Et l'essentiel, dans la période troublée que furent ses trente-cinq années de professorat, est peut-être cette sagesse que, jusqu'à sa mort en 1968, ni l'amertume ni le deuil n'ont pu décourager et que Goethe exprimait par ces mots: « Les haines nationales les plus fortes et les plus violentes se situent toujours aux niveaux inférieurs de la civilisation. Il y a un degré où elles disparaissent complètement et où l'on se trouve en quelque sorte au-dessus des nationalités, où l'on ressent heur et malheur du peuple voisin comme s'ils nous touchaient nous-mêmes. » Heureux symbole: sa carrière académique trouve son couronnement dans un doctorat *honoris causa* que lui confère l'Université de Lille parallèlement au titre de commandeur de l'Ordre du Mérite et à la Médaille Goethe en or, qui lui sont attribués par la République fédérale d'Allemagne.

R.L.

¹ Notice basée sur l'hommage funèbre rendu à son Maître par A. Nivellet, qui représentait officiellement l'Université aux funérailles de A.L. Corin.

Simonne d'Ardenne (1899-1986)

Née à Verviers à la fin du siècle dernier, Simonne d'Ardenne faisait partie de cette génération de femmes pour

qui les études universitaires n'étaient accessibles qu'à travers l'examen du jury central: il n'y avait pas encore de lycées dans sa ville natale et l'enseignement secondaire mixte était encore loin d'entrer dans les mœurs. Sa thèse de doctorat, sur John Galsworthy, lui valut d'être classée première au Concours universitaire. Elle enseigna au Lycée d'Ixelles de 1926 à 1938, sauf pendant deux ans, qu'elle mit à profit, avec un subside du F.N.R.S., pour conquérir le grade de B. Litt. à l'Université d'Oxford. Sa thèse d'agrégation de l'enseignement supérieur, *The Liffade and the Passiun of Seinte Iulienne*, fut publiée dans la Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres (Liège-Paris, 1936) et, la même année, son auteur se vit conférer le titre d'agrégé de l'enseignement supérieur.

Dès 1938, S. d'Ardenne est chargée des cours de Grammaire comparée, de Gotique et de Vieux norrois, ainsi que de la partie anglaise (Grammaire historique de l'anglais et Exercices philologiques sur l'anglais en première candidature) des cours de Joseph Mansion, disparu en novembre 1937. Nommée professeur ordinaire en 1942, elle allait, à partir de 1949, donner à la philologie anglaise médiévale l'essor décrit par ailleurs, qui fit de la chaire de langue et littérature anglaises du moyen âge une création unique en Belgique.

Sa thèse d'agrégation connut un tel succès auprès des spécialistes du moyen-anglais et des historiens de la langue qu'elle fut rééditée en 1961 par l'Oxford University Press dans la prestigieuse collection de la Early English Text Society. Dès 1939, Eilert Ekwall, le plus grand spécialiste de la toponymie anglaise de l'époque, saluait en termes enthousiastes l'édition commentée de la vie de sainte Julienne. Ce succès, l'ouvrage le devait en premier lieu à la qualité du travail accompli, mais aussi au texte même qui en avait fait l'objet; son choix avait été guidé par le maître que S. d'Ardenne eut la chance de rencontrer à Oxford, le philologue érudit, qui était aussi poète, J.R.R. Tolkien. Avec les textes auxquels S. d'Ardenne allait consacrer deux autres volumes, *The Katherine Group*, édité, lui aussi, dans la Bibliothèque de la Faculté (Paris, 1977), et *Seinte Katerine*, publié avec E. J. Dobson dans la collection de la Early English Text Society (Oxford, 1981), *Seinte Iulienne* constitue l'un des piliers de l'histoire de la langue anglaise, car elle est écrite dans un dialecte appartenant au même groupe que celui dont est issu l'anglais moderne, le dialecte des Midlands. Si les trois volumes publiés par S. d'Ardenne témoignent d'une belle constance dans les recherches de leur auteur sur le moyen-anglais, ses articles reflètent des intérêts d'une variété extraordinaire, allant de l'époque des premières inscriptions runiques à la Renaissance, de la technique de l'édition à la littérature, de la philologie au folklore en passant par l'histoire, avec une préférence marquée pour les textes majeurs,

tels *Sir Gawain and the Green Knight* ou *The Owl and the Nightingale* et pour les auteurs les plus grands, comme Chaucer et Shakespeare. Toutes ces études portent la marque de la rigueur scientifique, de l'originalité et du bon sens.

S. d'Ardenne fut, en 1945-46 et en 1946-47, boursière du British Council à l'Université d'Oxford; en 1956-57, John Hay Whitney Foundation Lecturer à l'Université de Montana; en 1957-58, titulaire de la Chaire belge à University College, Londres; en 1959-60, titulaire de la Chaire Francqui à l'Université de Gand et, en 1962, Centennial Land-Grant Lecturer à l'Université de Missouri. Elle fut professeur visiteur aux Universités de Nottingham, Oxford, Londres, Groningue, Rutgers, Michigan, UCLA, Redlands, Clermont-Ferrand, Bergen et Oslo. Lors de son séjour à Londres, elle se vit conférer le grade de Honorary Research Associate of University College.

Son activité scientifique ne faiblit pas après son accession à l'éméritat: c'est à ce moment qu'elle termine deux de ses trois ouvrages. Pendant les dernières années d'une vie entièrement vouée à l'enseignement et à la recherche, S. d'Ardenne attachait plus de prix à l'amitié que lui témoignaient ses anciens étudiants et à l'affection dont elle avait su s'entourer qu'aux honneurs qui avaient récompensé ses efforts et qui l'effarouchaient. Le Département de Langues et Littératures germaniques peut s'enorgueillir d'avoir compté parmi ses maîtres ce savant d'une envergure peu commune, qui était cependant restée simple et humaine.

P.M.-F.

Juliette Dor (1944)

Juliette Dor devient licenciée-agrégée de l'Université de Liège en 1966 et entre aussitôt comme assistante au Service de S. d'Ardenne. Après avoir consacré sa thèse de doctorat à l'évolution du système verbal en moyen-anglais (*Forms and Meanings of the Verbs Contained in MS. Bodley 34*, Paris, 1982), Juliette Dor a donné une orientation sociolinguistique à ses recherches, en s'intéressant surtout aux systèmes d'emprunts ainsi qu'aux mythes et réalités de l'introduction du français dans l'Angleterre médiévale. La composante littéraire de ces documents linguistiques a aussi retenu son attention dans divers essais critiques, le plus souvent comparatifs (rapport entre les romans arthuriens anglais, français et celtiques; le Pays de Cocagne; la littérature parémiologique). Traductrice des *Contes de Cantorbéry* (t.I, Gand, 1973; t.II Louvain/Paris, 1986) et d'autres œuvres (notamment dans le volume *Ecritures 79*, recueil de traductions qu'elle a rassemblées et publiées en hommage à S. d'Ardenne, CIL, 1981), elle enseigne à la maîtrise en traduction depuis sa création et consacre actuellement une partie de ses recherches et publications à l'histoire, la théorie et la pratique de la traduction littéraire. Elle est chef de travaux et

maître de conférences; elle remplit également les fonctions de secrétaire international de la New Chaucer Society, de membre du comité de rédaction du *Belgian Journal of Linguistics* (dont elle a, par ailleurs, coédité le tome III, *Phonological Reconstruction: Problems and Methods*, Bruxelles, 1988), d'*Ollodagos* et du *Year's Work in English Studies* pour le chapitre «Vocabulary and Semantics».

Magda Esch-Pelgroms (1939)

Magda Esch-Pelgroms fait ses études à l'Université de Liège et y devient assistante de J. Moors en 1961. En 1969, elle obtient le titre de docteur en Philosophie et Lettres avec une thèse sur la terminologie juridique de Hugo de Groot. Depuis 1972, elle est chef de travaux et participe à l'encadrement des étudiants de première et de deuxième candidature (conversation néerlandaise et exercices philologiques). Elle a collaboré, avec S. Theissen et Ph. Hilgsmann, à l'élaboration du *Invert Woordenboek van het Nederlands* (Liège, 1988).

Jean Finck (1938)

Diplômé de notre Université en 1960, Jean Finck est pendant près de dix ans professeur aux athénées de Fleurus et de Gilly. Après avoir bénéficié d'une bourse spéciale de doctorat du Fonds national de la Recherche scientifique, il est reçu docteur en 1970 avec une thèse sur Thomas Mann et devient assistant d'Armand Nivelle. Il est nommé premier assistant en 1974, chef de travaux en 1979, chargé de cours à temps partiel en 1981. J. Finck est titulaire du Prix Mansion et du Prix Corin-Jadot pour la période 1968-70. La version française de sa thèse de doctorat a paru en 1982 aux éditions Les Belles Lettres à Paris dans la collection «Confluents psychanalytiques» sous le titre *Thomas Mann et la psychanalyse*.

Robert A. Germa (1940)

Diplômé de notre Université en 1963, Robert Germa devient immédiatement assistant-bibliothécaire de notre Section. Il est reçu docteur en 1972 avec une dissertation sur Brecht et son impact dans le théâtre allemand des années cinquante. De 1964 à 1974, il assure différents cours d'allemand au Service des Langues vivantes. Bibliothécaire en 1973, conservateur en 1975, il est nommé directeur/chef de l'Unité de documentation en 1982.

Parallèlement: maître de conférences depuis 1972 à la Licence en Arts et Sciences de la Communication, il y devient chargé de cours en 1987 (Théories et analyses du théâtre, Pratique professionnelle des arts de la scène, Méthodologie spéciale des arts de diffusion et de communication).

Par ailleurs, il a assuré le cours de Pratique théâtrale à la Volkshochschule d'Aix-la-Chapelle de 1976 à 1980 et a été

chargé de cours d'art dramatique au Conservatoire royal de Liège de 1977 à 1983.

Cofondateur, en 1962, du Théâtre des germanistes liégeois (TLG), il en assure la direction depuis 1963 ; il dirige aussi le Théâtre universitaire liégeois (TULg) depuis 1983 et organise à Liège les Rencontres internationales de Théâtre universitaire, dont 1990 a vu la septième édition. Ces fonctions l'amènent depuis de nombreuses années à représenter souvent la Communauté française et l'Université de Liège dans des colloques, séminaires, ateliers ou festivals internationaux en Belgique et à l'étranger. Il a une soixantaine de mises en scène à son actif, dans différentes langues et dialectes, aussi bien dans le théâtre amateur que professionnel. En 1990, il est élu au Conseil d'administration de l'Institut international du Théâtre — Communauté française de Belgique, organe de l'UNESCO. Ses publications et communications portent essentiellement sur le domaine théâtral.

Louis Gillet (1931)

Louis Gillet est professeur ordinaire. Il succéda en 1976 à M. Rutten, dont il avait été le collaborateur dès 1964. Il dirige depuis lors le Service de littérature néerlandaise moderne. Il a été président de la Section de 1979 à 1983, membre du Conseil d'administration de l'Université de Liège de 1981 à 1983 et doyen de la Faculté de Philosophie et Lettres de 1986 à 1990. Au cours de l'année académique 1989-90, il a enseigné à l'Université d'Amsterdam dans le cadre d'un échange ERASMUS.

Intéressé surtout par la littérature contemporaine, il est intrigué, dès avant la fin de ses études, par le phénomène de la poésie parlante ; c'est ainsi qu'il consacre son mémoire de licence à Jan van Nijlen et sa thèse de doctorat à Jan Greshoff. Ce domaine d'étude trouve des prolongements dans divers articles et dans une thèse de doctorat qui s'élabore sous sa direction. Un ouvrage consacré aux relations épistolaires entre J.-K. Huysmans et Arij Prins lui fait faire un détour par le naturalisme, le symbolisme et les décadents. Il a en outre publié une trentaine d'articles sur Elsschot, Vestdijk, Blaman, Dubois, Hermans et d'autres romanciers de notre époque.

En bon disciple de Fr. Closset, dont il fut l'assistant de 1962 à 1964, il s'est toujours intéressé à la méthodologie de l'enseignement des langues et participe aux travaux de la Commission scientifique des langues installée par le Ministre de l'Education de la Communauté française.

Pierre Halleux (1921-1972)

Pierre Halleux obtient en 1943 la licence en philologie germanique avec grande distinction et reçoit, en 1948, le Prix Mansion en partage avec R. Alexis. Après avoir été pendant

quatre ans l'assistant de A.L. Corin, il est reçu docteur en Philosophie et Lettres avec la plus grande distinction.

Attiré très tôt par les études scandinaves, il effectuera de nombreux séjours dans des universités étrangères (Uppsala en 1946-47, Oslo en 1951-52, puis Copenhague et Reykjavik en 1960 et 1962). Encore assistant au Service de A.L. Corin, P. Halleux pensait déjà à combler une grave lacune dans les enseignements de la Section de Philologie germanique : l'absence des études scandinaves. C'est à cette tâche qu'il a consacré toute sa carrière universitaire.

Il enseigne le suédois comme maître de conférences à partir de 1955, tout en dirigeant le Service des Langues vivantes à partir de 1959, et il occupera ensuite, jusqu'à sa mort tragique en 1972, la chaire de langues et littératures scandinaves dont il était devenu titulaire en 1966. Sa disparition a privé la Section non seulement d'un chercheur et d'un enseignant engagé dans une voie nouvelle, mais aussi d'un administrateur attentif aux problèmes naissants de l'université d'aujourd'hui.

Le champ de ses connaissances et de ses recherches était très vaste. Il a enseigné non seulement le suédois, le danois et le norvégien, mais aussi le vieux norrois et même l'islandais moderne. Il a publié des études aussi bien sur le moyen âge scandinave (*Aspects littéraires de la Saga de Hrafnkell*, Paris, 1963) que sur la littérature contemporaine, notamment sur l'écrivain suédois Pär Lagerkvist. P. Halleux nous a laissé une imposante bibliothèque d'études scandinaves, à laquelle la Faculté a donné son nom.

Un colloque, organisé par P. Halleux quelques mois avant son décès, a réuni à Liège les plus éminents scandinavistes médiévistes ; les actes de ce colloque ont été publiés par notre Faculté sous le titre *Les relations littéraires franco-scandinaves au moyen âge* (Paris, 1975).

G.P.

Paul Hamélius (1868-1922)

D'origine grand-ducale, Paul Hamélius naquit à Ypres et fit ses études primaires et secondaires d'abord dans un gymnase allemand de Metz, ensuite aux athénées d'Arlon et de Bruxelles. Mais c'est à l'Ecole normale des Humanités de Liège qu'en 1888, il conquiert brillamment le titre de professeur agrégé. Il occupa divers postes aux athénées de Tournai, Charleroi et Ixelles, avant de succéder, en 1902, à son maître Oswald Orth dans la chaire d'anglais de l'Université de Liège : il était docteur spécial en philologie germanique depuis 1898. Professeur extraordinaire en 1910, il fut nommé ordinaire en 1919.

« Spécialiste de premier ordre en matière de littérature comparée », « philologue de race », « critique littéraire au cachet très personnel », « homme de goût très sûr et très délicat », « polyglotte étonnant », « professeur aux qualités

extraordinaires», telles sont les qualifications dont use Victor Bohet dans le *Liber Memorialis* de 1936 (pp. 461-2) pour définir un maître trop tôt disparu, envers qui il nourrit une admiration et un respect sans bornes. Il est vrai que P. Hamélius traite avec un égal bonheur les sujets les plus divers, qu'il s'agisse de *L'histoire politique et littéraire du mouvement flamand* (Bruxelles, 1894), de la *Kritik in der englischen Literatur des 17. und 18. Jahrhunderts* (Liège, 1897), sa thèse de doctorat spécial, fasc. III des publications de notre Faculté, de la *Chronologie und Textkritik* (I, Berlin, 1920, ouvrage couronné par l'Académie royale de Belgique; II, Berlin, 1921), d'une *Introduction à la littérature française et flamande de Belgique* (Bruxelles, 1921) ou, enfin, d'une édition en deux volumes des *Mandeville's Travels* (Londres, 1921 et 1923, Early English Text Society).

Et V. Bohet de conclure: «Hamélius parlait et écrivait à la perfection, c'est-à-dire comme un indigène instruit et cultivé, le français, l'anglais, l'allemand et le hollandais; il savait aussi l'italien et le suédois et lisait couramment l'espagnol. Mais, en vrai humaniste, il considéra toujours l'étude des langues comme un moyen plutôt qu'un but, un moyen vers la jouissance esthétique des littératures étrangères, vers la connaissance des conditions sociales des peuples étrangers, vers une meilleure compréhension de son époque.

Pendant la guerre, il servit son pays ardemment par la plume et par la parole. Il donna dans les universités anglaises et dans les grands centres littéraires d'Outre-Manche de nombreuses conférences sur les lettres belges, qui firent grande impression. Il était considéré en Angleterre comme le représentant et l'ambassadeur de la vie intellectuelle belge. Sa disparition foudroyante à l'âge de cinquante-quatre ans priva le monde cultivé des fruits d'une vie de recherches intelligentes et inlassables qu'il sentait mûres et qu'il se disposait à livrer à l'impression. Elle laissa un vide qui ne sera peut-être jamais comblé.»

P.M.-F.

Michel Kefer (1950)

Michel Kefer est premier assistant au Service de philologie allemande moderne et maître de conférences. Aspirant du FNRS de 1975 à 1979, il obtient le titre de docteur en 1983 avec une thèse sur l'ordre des mots en allemand et en grammaire universelle. En 1985 et 1986, une bourse de la Fondation Alexander von Humboldt lui permet de poursuivre ses travaux à l'Institut für deutsche Philologie de l'Université de Munich. M. Kefer est chargé de quatre cours libres, parmi lesquels il faut citer Méthodes d'investigation en syntaxe ainsi que Universaux du langage et typologie des langues. Ses recherches actuelles portent essentiellement sur les facteurs qui déterminent l'accentuation du mot et de la phrase en allemand et en grammaire universelle. Outre une

vingtaine d'articles sur la grammaire allemande (syntaxe, sémantique, pragmatique, morphologie et phonologie) et sur des problèmes généraux de linguistique, il est l'auteur de *Satzgliedstellung und Satzstruktur im Deutschen* (Tübingen, 1989, Prix des Amis de l'Université de Liège) et coéditeur de *Universals of Language* (avec Johan van der Auwera, Bruxelles, 1989).

Robert Leroy (1939)

Diplômé de notre Université en 1962, Robert Leroy y devient immédiatement assistant de A. Nivelle, qu'il secondera dans ses tâches d'enseignement et de recherche. Parallèlement, il assurera, jusqu'en 1980, un certain nombre d'enseignements au Service des Langues vivantes (aujourd'hui Institut supérieur des Langues vivantes). Reçu docteur en 1968 avec une thèse sur Günter Grass, il est nommé premier assistant en 1969, chef de travaux en 1972, chargé de cours en 1980 et professeur en 1989.

R. Leroy est titulaire du Prix Corin-Jadot pour la période 1965-67, et porteur du diplôme de boursier de la Fondation Alexander von Humboldt.

Il est, depuis 1989, président du Conseil de Département et du Conseil des Etudes du Département de Langues et Littératures germaniques.

Spécialiste de l'histoire de la littérature allemande, R. Leroy a centré ses recherches essentiellement sur les dix-neuvième et vingtième siècles. Il est auteur et coauteur de deux livres et d'une vingtaine d'articles scientifiques (Novalis, Böll, Grass, Schnitzler, Benn, Kleist, Strauss, etc.).

Hena Maes-Jelinek (1929)

Hena Maes-Jelinek est professeur de littérature anglaise et du Commonwealth depuis 1987. Bachelor of Arts de la Brigham Young University (1951), elle obtient la licence en philologie germanique en 1957, devient assistante en 1959 et chargé de cours en 1977. Sa thèse de doctorat, *Criticism of Society in the English Novel between the Wars* (Prix des Amis de l'Université de Liège), l'a amenée à orienter ses recherches vers le roman contemporain de langue anglaise et, par la suite, vers les littératures post-coloniales anglophones, qu'elle s'est attachée à mieux faire connaître en Belgique et à l'étranger. Elle est présidente du CEREC, a été professeur visiteur aux Universités d'Abidjan, Brême et Aarhus et a visité les principales universités australiennes à l'invitation du gouvernement australien. Outre une quarantaine d'articles, ses publications comprennent *The Naked Design* (Aarhus, 1976), *Wilson Harris* (Boston, 1982) et une étude de *Heart of Darkness* (1982). Elle a édité *Commonwealth Literature and the Modern World* (Bruxelles, 1975), *Explorations* (Aarhus, 1981) et coédité, avec P. Michel et P. Michel-Michot,

Multiple Worlds, Multiple Words, Essays in Honour of Irène Simon (Liège, 1988) ainsi que *A Shaping of Connections, Essays in Honour of A.N. Jeffares* (Aarhus, 1989) et *Crisis and Creativity in the New Literatures in English* (Amsterdam, 1990).

Joseph Mansion (1877-1937)

Joseph Mansion conquiert en 1899 le titre de docteur en Philosophie et Lettres (philologie classique) à l'Université de Gand. Lauréat du Concours des bourses de voyage (1900) puis du Concours universitaire pour la philologie orientale (1901), il effectue plusieurs voyages d'étude en Allemagne (Universités de Leipzig, Bonn, Berlin) et en Angleterre (Cambridge).

Il succède à Oswald Orth en 1904 pour les cours de Grammaire comparée des langues germaniques, de Grammaire historique de l'anglais et de l'allemand, auxquels s'ajoutent le Gotique (1905), la Grammaire comparée du grec et du latin (partim), le cours de Langue et littérature sanscrites (1908) et les Exercices philologiques sur le flamand (1919). J. Mansion devient professeur extraordinaire en 1910, ordinaire en 1919.

Son œuvre présente à première vue une diversité étonnante. Cependant, *Les Gutturales grecques* (Gand, 1904), *Oud-Gentsche Naamkunde* (La Haye, 1924), *Esquisse d'une histoire de la langue sanscrite* (Paris, 1931), *De voornaamste bestanddeelen der Vlaamsche plaatsnamen* (Bruxelles, 1935), et, pour n'en citer qu'un, son article « A propos de la déclinaison du hittite » (*Mélange offerts à Holger Pedersen*, Copenhague, 1937, pp. 480-7) révèlent une unité de pensée et de recherche exceptionnelle : celle du linguiste comparatiste utilisant toutes les ressources de l'histoire des langues qui lui sont accessibles pour résoudre les problèmes que posent les états de langue les plus anciens.

Ce qui est surprenant chez J. Mansion, c'est qu'il se meut avec une égale aisance dans le monde classique, dans le monde indo-iranien et dans le monde germanique (Fohalle, *Liber Memorialis*, 1967, II, p. 69).

Ce qui est plus remarquable encore, c'est l'humilité du savant, qui ne tirait aucune vanité des distinctions dont il était l'objet et déclinait même les honneurs au sein des corps savants et des sociétés scientifiques qui l'avaient élu ou dont il était membre (telles l'Académie royale, la Société des lettres néerlandaises de Leyde, la Commission royale de toponymie et dialectologie, la Société belge d'études orientales, le Cercle belge de linguistique, la Koninklijke Vlaamse Academie).

P.M.-F.

Raymond Maréchal (1922)

Raymond Maréchal fait ses études à l'Université de Liège, où il obtient le titre de licencié-agrégé en philologie germa-

nique en 1945. Il se fixe alors dans la région bruxelloise, où il connaît une carrière d'enseignant féconde dans tous les types d'enseignement, du secondaire au supérieur non universitaire, dont il devient d'ailleurs inspecteur. Il poursuit également des études en sciences pédagogiques qu'il couronne par un doctorat présenté à l'Université libre de Bruxelles en 1969. Il devient peu après titulaire de la chaire de méthodologie spéciale des langues germaniques à l'Université de Liège.

Théoricien de l'enseignement des langues germaniques, il a assuré, pendant de longues années, divers cours de pédagogie à l'I.E.S. Lucien Cooremans de Bruxelles et a participé activement aux travaux du Conseil supérieur de l'Enseignement supérieur pédagogique et du Conseil supérieur de l'Enseignement supérieur économique en Belgique, aux activités de la FIPLV, du Conseil de l'Europe et de l'UNESCO. Il a publié, outre son *Histoire de l'enseignement et de la méthodologie des langues vivantes en Belgique, des origines au début du vingtième siècle* (Bruxelles, 1972), d'innombrables articles relatifs à la formation des maîtres des différents enseignements et, en collaboration avec Gaby Van Straelen-Van Rintel, une méthode audio-visuelle structuro-globale de néerlandais intitulée *Nederlands in beeld en klank*, t.I, II (Bruxelles-Paris, 1971, 1973).

J.Q.

Paule Mertens-Fonck (1925)

Licenciée en philologie germanique (1947) et candidate en histoire et littérature orientales (1948), Paule Mertens-Fonck devient assistante en 1950. Elle est professeur ordinaire depuis 1970 et enseigne l'histoire de la langue anglaise, la littérature anglaise médiévale, la grammaire comparée et le gotique. Sa thèse de doctorat, dont une partie fut publiée sous le titre *A Glossary of the Vespasian Psalter and Hymns* (Paris, 1960 ; Prix des Amis de l'Université de Liège) détermine l'orientation première de ses recherches, centrées sur l'histoire de la langue et les dialectes angliens. Ensuite, elle s'attache aussi à l'étude des textes littéraires les plus saillants du moyen âge anglais (*Beowulf*, *The Owl and the Nightingale*, *Sir Gawain*, *The Canterbury Tales*), sur lesquels elle publie plusieurs articles et auxquels elle intéresse de nombreux élèves ; son souci constant est d'assurer à la philologie anglaise médiévale une place digne des efforts consentis par ses prédécesseurs et ses collègues pour développer tous les aspects de l'étude de la langue et de la littérature anglaises. De 1973 à 1975, elle est présidente du Conseil de Section et, de 1975 à 1979, présidente de la Section. Depuis dix ans, elle préside et, le plus souvent, organise les réunions du Groupe de Contact F.N.R.S. « Philologie médiévale » ; en 1981, elle succède à Maurice Delbouille comme présidente du Centre de Philologie médiévale de l'Université de Liège.

A plusieurs reprises, elle est invitée comme professeur visiteur aux Universités de Catane et de Messine ; elle est membre correspondant de l'Académie de Messine.

Pierre Michel (1934)

Pierre Michel entre à l'Université de Liège en 1959 comme assistant volontaire et devient chargé de cours associé en 1976. Il est professeur ordinaire depuis 1988 : il enseigne les littératures anglaise et américaine et l'anglais des Etats-Unis. Dès la licence, il a orienté ses recherches vers la littérature américaine dont il a, tout au long de sa carrière, contribué à renforcer l'enseignement à l'ULg. Il a été président de la Section de 1983 à 1987, membre du Conseil de la recherche de l'Université de Liège de 1981 à 1989 et directeur du Centre d'Etudes américaines à la Bibliothèque Royale à Bruxelles de 1965 à 1984. Il a enseigné la littérature américaine aux Universités d'Illinois (bourse Fulbright), Kent State (Ohio) et Miami. Il a pu, en 1969-70, poursuivre ses recherches en littérature américaine grâce à une bourse de l'American Council of Learned Societies (Amherst College, Massachusetts) et, en 1980, à l'Université de Virginie comme Fulbright Research Scholar. Outre une trentaine d'articles, ses publications comprennent *James Gould Cozzens: An Annotated Checklist* (Kent, 1971), *James Gould Cozzens* (New York, 1974), des études de *Henderson the Rain King* (1981), *Mourning Becomes Electra* (1981) et de *Sister Carrie* (1982), toutes publiées chez Longman ; il a édité, en collaboration avec I. Simon, le *US Bicentennial Issue* de la *Revue des Langues Vivantes* (Bruxelles, 1976) et, avec H. Maes-Jelinek et P. Michel-Michot, *Multiple Worlds, Multiple Words*, volume d'hommage à I. Simon (1988). Il a été, de 1972 à 1979, directeur de la *Revue des Langues Vivantes*.

Paulette Michel-Michot (1932)

Licenciée en philologie germanique (1955), Paulette Michel-Michot poursuit ses études de littérature anglaise à l'Université de Groningue grâce à une bourse des accords culturels belgo-néerlandais et à l'Université de Nottingham, en 1960-61, comme boursière du British Council. Dès son retour, elle entre en qualité d'assistante au Service de I. Simon. Reçue docteur en 1968, elle est nommée chargée de cours en 1977 et professeur en 1988. Elle a été présidente du Département de 1987 à 1989. Ses recherches portent sur la prose narrative du vingtième siècle, le roman et tout particulièrement la nouvelle de langue anglaise. Ses activités lui ont valu de devenir membre du Centre de recherche sur la nouvelle de langue anglaise (Université de Paris III) et d'être éditeur pour l'Europe de *Studies in Short Fiction* (USA). De 1968 à 1987, elle a collaboré, pour la Belgique, à l'*Annual Bibliography of English Language and Literature* (Cambridge). Ses publications comprennent, outre une

vingtaine d'articles, *William Sansom: A Critical Assessment* (Paris, 1971), et, en coédition, *Multiple Worlds, Multiple Words, Essays in Honour of I. Simon* (avec H. Maes-Jelinek et P. Michel, Liège, 1988) et *The Fine Instrument: Essays on Katherine Mansfield* (avec M. Dupuis, Aarhus, 1989).

Joseph Moors (1914)

Joseph Moors obtient, en 1935, le titre de licencié en philologie germanique, en 1936, celui d'agrégé de l'enseignement secondaire supérieur et, en 1942, il devient docteur en Philosophie et Lettres avec une thèse sur les chartes de l'Abbaye de Saint-Trond. En 1953, son étude magistrale de la langue des chartes du Limbourg belge de 1350 à 1400 lui vaut le titre d'agrégé de l'enseignement supérieur. Cet ouvrage avait été publié l'année précédente par le Centre belge interuniversitaire pour l'Etude de la Langue et de la Littérature néerlandaises.

J. Moors commence sa carrière à l'Athénée royal de Liège, où il enseigne l'anglais, l'allemand et le néerlandais de 1936 à 1943. En 1942, il devient assistant à l'Université, puis chef de travaux en 1949 et chargé de cours en 1958. Nommé professeur ordinaire en 1962, il dirige le Service de philologie néerlandaise jusqu'en 1983, assurant les cours d'Encyclopédie de la philologie germanique, d'Explication d'auteurs néerlandais, de Grammaire historique du néerlandais, de Dialectologie flamande (puis néerlandaise) et méthodes de la dialectologie moderne, de Phonétique (puis phonologie) néerlandaise et orthophonie, d'Introduction à l'histoire de la langue néerlandaise et d'Explication de textes historiques (en moyen néerlandais). En outre, J. Moors a enseigné, de 1947 à 1972, à l'Ecole normale de la Ville de Liège et, de 1947 à 1963, à l'IPERB (Liège). Il occupa également plusieurs fonctions au sein de l'Université de Liège et a été président du Centre d'Etude des dialectes germaniques de l'est de la Belgique et du Centre d'Etudes belgo-néerlandais. Depuis octobre 1983, J. Moors est professeur émérite.

Ses principales publications comprennent un *Cours de néerlandais* (1948, en collaboration avec J. Delattre), qui connut onze rééditions, *De Oorkondentaal in Belgisch-Limburg van circa 1350 tot 1400* (1952), et le célèbre *Dictionnaire juridique français-néerlandais/Frans-Nederlands juridisch woordenboek* (1953), qui fait autorité en la matière et qui est réédité périodiquement.

Joseph Moors a toujours été — et est toujours — un homme très actif, même en dehors de l'Université. Il fut, par exemple, membre du conseil communal d'Embourg de 1964 à 1982. Ses activités scientifiques lui ont valu le Prix de Philologie de la Koninklijke Vlaamse Academie (1942) et le Prix des Amis de l'Université de Liège (1942). Par ailleurs, il a été décoré de la croix de guerre 1940-45 et nommé Commandeur de l'Ordre de Oranje-Nassau (1971).

S.T.

André Moulin (1935)

André Moulin est docteur en Philosophie et Lettres de l'Université de Liège («Humour in the Novels of Evelyn Waugh»). Il a enseigné la langue anglaise pendant dix ans à l'Athénée royal de Seraing. C'est l'époque où, à l'invitation de François Closset, il accompagne pendant les mois d'été des groupes d'étudiants du secondaire qui séjournent en Angleterre sous l'égide de la Jeunesse belge à l'Etranger. Désigné en 1968 comme assistant au Service des Langues vivantes, il met sa connaissance pratique de la langue anglaise et son savoir-faire pédagogique au service de la Faculté des Sciences appliquées et de l'Ecole d'Administration des Affaires. En 1984, il est transféré au Service de philologie anglaise moderne.

Auteur de nombreux articles sur les langues de spécialité, la linguistique computationnelle et l'enseignement des langues, A. Moulin s'est vu confier, en 1989, par la Région Wallonne (Ministère des technologies nouvelles) la création et la direction d'un Observatoire des Industries de la Langue. Il est le représentant du Département au Groupe Santander, réseau d'universités européennes particulièrement actif dans le cadre des programmes ERASMUS et LINGUA.

Armand Nivelles (1922)

Après avoir brillamment obtenu la licence en philologie germanique en 1943, Armand Nivelles a poursuivi, de 1943 à 1945, des études de philosophie. Il se donnait ainsi le curriculum-roi des études littéraires allemandes, qui associe généralement la philosophie à la germanistique. Après un bref passage dans l'enseignement moyen, il sera, de 1947 à 1955, assistant de A.L. Corin. Il présente l'épreuve de doctorat en 1949 et, en 1955, l'agrégation de l'enseignement supérieur. Succédant alors à A.L. Corin, il se voit confier, en 1956, la chaire de littérature allemande de notre Université. A cette charge viendra s'ajouter, en 1959, le cours de Littérature comparée. A partir de ce moment, A. Nivelles mènera sa carrière sur le double plan de la germanistique et de la littérature comparée, la notoriété ne se faisant attendre ni sur l'un, ni sur l'autre et franchissant allègrement les frontières de la Belgique et de l'Europe. En effet, A. Nivelles a été professeur visiteur — tantôt de littérature comparée, tantôt de littérature allemande — aux Universités de Pittsburgh (1966), Cologne (1967-69), Nice (1970-72) et Paris-Sorbonne (1980-82). Dans le domaine de la littérature comparée, la consécration suprême viendra lorsqu'on lui offrira la chaire relevant de cette discipline à l'Université de la Sarre. Les conférences qu'il a été invité à faire l'ont conduit dans pratiquement tous les pays d'Europe et plus loin encore avec, comme points extrêmes, Oslo et Rome sur l'axe nord-sud,

Sofia et Cincinnati sur l'axe est-ouest. Malgré tout cela, A. Nivelles a publié un nombre impressionnant d'articles scientifiques qui couvrent pratiquement tous les chapitres de l'histoire littéraire allemande moderne depuis Goethe jusqu'à Böll (sans parler du domaine de la littérature comparée), et six livres. Ceux qui se rapportent aux théories littéraires et à l'esthétique sont devenus des ouvrages de référence pour tous les germanistes du monde entier. Il a dirigé, en Belgique, en France ou en Allemagne, quelque vingt thèses de doctorat et cinq thèses d'agrégation de l'enseignement supérieur. Nul ne s'étonnera, dès lors, qu'en plus de ses distinctions civiles belges, A. Nivelles ait reçu la médaille d'Officier de l'Ordre du Mérite de la République fédérale d'Allemagne ainsi que la Médaille Goethe en or. Tous ses disciples ont gardé du professeur l'image d'un prodigieux pédagogue qui possédait comme personne le talent de rendre lumineux les textes les plus obscurs, de rendre transparentes les structures littéraires les plus enchevêtrées.

Quant au rayonnement personnel du Maître, à cette espèce d'aura que même le commerce le plus quotidien ne ternissait pas, c'est dans ces termes qu'elle fut évoquée par l'auteur de cette notice lors de l'assemblée générale de l'A.G.Lg le 26 novembre 1987: «[...] Affirmer que pareille carrière impose le respect, serait bien peu dire et on imagine, Monsieur le Professeur, quelle serait votre légitime fierté si, d'aventure, vous trouviez le temps de jeter un regard derrière vous pour juger l'oeuvre accomplie. [...]

Monsieur le Professeur,

J'ai eu l'insigne privilège de passer vingt-cinq ans de ma vie à vos côtés. [...] Vous nous quittez avec un capital de prestige intact auquel est venu s'ajouter chez nous un capital de respect et — vous me permettez de le dire — d'affection qui ne le cède en rien au premier. Vingt-cinq ans, ça ne se raconte pas et il n'y a plus que les mauvais romans pour prétendre, aujourd'hui, encore y parvenir. J'y renonce donc, me contentant, à l'heure des bilans, de vous dire les deux sentiments que votre fréquentation a, à tout jamais, inscrits en moi: l'admiration d'une part, la reconnaissance d'autre part.

L'admiration va au savant, à votre immense savoir qui dépasse tellement les limites de la *Literaturwissenschaft*, fût-elle même comparée. [...] Elle va aussi — c'est évident — à votre prodigieuse carrière, mais surtout à l'homme qui, malgré les difficultés et les épreuves, a maîtrisé son existence d'une façon si intelligente, si souveraine qu'il m'est arrivé parfois de me demander si, vous aussi, n'auriez pas quelque peu pactisé avec le diable. [...]

La reconnaissance. Il me serait bien facile d'évoquer ici tout ce que vous avez fait pour moi comme, d'ailleurs, pour tous vos élèves, c'est-à-dire tous ceux qui, acceptant de se donner un peu de mal, exprimaient le souhait d'écrire

quelque chose — article, mémoire ou thèse — sous votre direction. Je parlais de votre infinie patience, de votre gentillesse, de votre compréhension pour nos difficultés parce que vous saviez que les choses ne sont pas simples, de la façon dont, néanmoins, vous saviez insister pour que nous vainquions ces difficultés parce que, disiez-vous après Goethe, l'homme grandit avec sa tâche. [...]

R.L.

Jacques Noël (1936)

Jacques Noël détient une maîtrise de l'Université de Victoria B.C. et un doctorat de l'Université de Liège en linguistique computationnelle. Il devient aspirant du F.N.R.S. en 1964 et, en 1972, il est premier assistant. Il enseigne ensuite la linguistique appliquée à l'Universitaire Instelling Antwerpen et la langue et la linguistique anglaises à l'Université libre de Bruxelles. Il est, depuis 1975, chef du Service de philologie anglaise moderne de l'Université de Liège. Ses principaux domaines de recherche sont la grammaire anglaise, la lexicographie, la linguistique computationnelle, la traduction assistée par ordinateur et l'intelligence artificielle appliquée au traitement des langues naturelles. En 1986, il est désigné comme responsable de l'équipe de recherche belge francophone qui, à l'ULg, travaille à EUROTRA, projet de traduction automatique de la CEE. Parallèlement, l'équipe que dirige J. Noël porte ses investigations sur la conception d'un dictionnaire informatisé en utilisant l'expérience acquise dans l'exploitation informatique de dictionnaires bilingues ou monolingues. Soucieux de maintenir une osmose constante entre recherche et enseignement, J. Noël s'attache à transmettre le savoir de pointe acquis par son équipe de recherche à ses étudiants de licence et de maîtrise en traduction, où il est titulaire des deux cours suivants du tronc commun : Traitement de textes, traduction automatique et traduction assistée par ordinateur ainsi que Linguistique de la traduction et linguistique computationnelle.

Oswald Orth (1834-1920)

Né à Weilbach (Nassau), Oswald Orth était porteur du diplôme spécial pour l'enseignement de l'anglais et de l'allemand lorsqu'il conquiert à Rostock le titre de docteur en Philosophie en présentant une dissertation intitulée *Versuch einer Theorie der historischen Wissenschaft* (Rostock, 1869). Il fut d'abord intérimaire (1867-69) puis professeur, à partir de 1873, à l'Athénée royal de Liège, à une époque où les maîtres de langues étaient fréquemment des *native speakers*. Lorsque fut fondée l'Ecole normale de Fragnée, Oswald Orth se vit confier les cours d'anglais et d'allemand et devint aussi, pour les mêmes matières, professeur à l'Ecole normale des Humanités. Il termine sa carrière à la Faculté de Philosophie

et Lettres où il dispense tous les enseignements se rapportant à la philologie anglaise, auxquels s'ajoutent, après la disparition prématurée de Jean Wagner, la Grammaire comparée des langues germaniques et la Grammaire historique de l'allemand.

Dans les quatre institutions où il a enseigné, Oswald Orth a laissé le souvenir d'un professeur de qualité, dont la bonté était proverbiale. Il vouait une grande affection à la Belgique, sa terre d'adoption, et à Liège, qui l'avait accueilli, et il légua sa bibliothèque personnelle à notre Alma Mater.

P.M.-F.

Christine Pagnoulle (1949)

Après avoir obtenu la licence en philologie germanique (1972), Christine Pagnoulle est entrée comme assistante au Service de I. Simon en 1973. Elle a été nommée chef de travaux en 1985 et est devenue, un an plus tard, maître de conférences à la toute nouvelle maîtrise en traduction. Chr. Pagnoulle a été reçue docteur en 1979 avec une thèse sur les poèmes et fragments poétiques de David Jones. Cette étude fut publiée par la Wales University Press (Cardiff, 1987) et lui valut le Prix des Amis de l'Université de Liège. Elle est également l'auteur de *Malcolm Lowry : voyage au fond de nos abîmes* (Lausanne, 1977, Prix de la Communauté française de Belgique), d'articles scientifiques, entre autres sur les littératures d'Afrique et des Caraïbes, et de nombreuses traductions de poèmes, dont certaines ont paru en recueil (Kamau Brathwaite, Desmond Egan). Elle est, à l'heure actuelle, engagée dans la traduction d'un roman de Wilson Harris, *Carnival*. Elle participe aux travaux du Centre de Recherche en traduction et stylistique comparée du français et de l'anglais à l'Université de Paris III.

Eckart Pastor (1941)

Dr. Phil. de l'Université de la Sarre (RFA), Eckart Pastor entre à l'Université de Liège en 1970 en tant que lecteur aux Services de A. Nivelles et J. Warland, puis de J. Aldenhoff. Depuis 1970 et jusqu'à la nomination de R. Alexis en 1976, il assure la suppléance du cours de Littérature allemande du moyen âge (2L). En 1979, il est nommé à l'Institut supérieur de Traducteurs et Interprètes à Bruxelles (ISTI) où il exerce les fonctions de chargé de cours jusqu'à son retour à l'Université de Liège en 1987. Ses activités comme enseignant dans le domaine de la traduction ainsi que son travail comme traducteur *free lance* pour les Communautés Européennes feront de lui un expert très précieux lorsqu'il s'agira de créer, dans notre Université, la maîtrise en traduction allemande. Nommé chargé de cours à notre Alma Mater, E. Pastor reprend une partie de la charge de A. Nivelles et les cours de diachronie issus de la charge de R. Alexis.

Dès 1987 s'y ajoutent ceux qui sont dispensés dans le cadre de la maîtrise en traduction allemande.

Passionné de littérature, E. Pastor a toujours conservé un intérêt privilégié pour ce domaine, comme en témoignent une monographie consacrée à l'oeuvre de Theodor Storm (Frankfort, 1988) et une série d'articles rédigés seul ou en collaboration avec R. Leroy et qui concernent la littérature allemande du moyen âge et des temps modernes. (Tagelied, Luther, Kleist, Novalis, Storm, Fontane, Schnitzler, Benn, Strauss).

Willem Pée (1903-1986)

Né à Bruges, Willem Pée fait ses études à l'Université de Gand et obtient le titre de docteur en Philosophie et Lettres en 1927, avec une thèse intitulée *Dialectgeographie der Nederlandsche Diminutiva*, ouvrage couronné et édité par la Koninklijke Vlaamse Academie voor Taal- en Letterkunde. En 1939, il est nommé chargé de cours à l'Université de Liège, où il enseigne la Grammaire historique du néerlandais, la Phonétique et l'orthophonie du flamand ainsi que les Exercices philologiques sur le flamand en seconde candidature. Il est nommé professeur ordinaire en 1943. A sa demande, un nouveau cours à option, dont il assume la charge, est inscrit au programme de la licence : Dialectologie flamande et méthodes de la dialectologie moderne. Après le décès de R. Verdeyen en 1949, W. Pée est également chargé du cours d'Encyclopédie de la philologie germanique, des Exercices philologiques sur le flamand, du cours de Traduction à livre ouvert de textes flamands (1C) ainsi que du cours d'Explication approfondie d'auteurs flamands (licence, partim).

Ses activités scientifiques sont considérables et ses fréquents voyages d'études le conduiront non seulement aux Pays-Bas mais aussi en RDA et en RFA, au Danemark, en Finlande, en France, en Guyane, en Afrique du Sud, et même en Chine. Son travail incessant et ses nombreuses publications, dont la principale est sans doute le *Dialectatlas van West-Vlaanderen en Fransch-Vlaanderen* (Anvers, 1946), lui assurent une place de premier ordre parmi les savants linguistes de Belgique et de Hollande. Il était membre de la Commission royale de Toponymie et de Dialectologie, du Cercle belge de Linguistique, de la Zuidnederlandsche Maatschappij voor Taal- en Letterkunde, de la Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde de Leyde, du Centre national de Recherches dialectales de l'est de la Belgique, etc. En octobre 1957, W. Pée fut nommé professeur ordinaire à l'Université de Gand.

S.T.

Georges Périlleux (1939)

Diplômé de notre Université en 1961, Georges Périlleux enseigne pendant une dizaine d'années dans les écoles

secondaires et supérieures de la Ville de Liège. Après des études en Suède aux Universités de Lund et d'Uppsala, il obtient une bourse spéciale de doctorat du F.N.R.S. et est reçu docteur en 1975 avec une thèse sur les rapports entre la littérature suédoise et l'existentialisme français. Après le décès de P. Halleux en 1972, il assure en suppléance une partie des enseignements de langues et littératures scandinaves et est nommé chargé de cours pour la langue danoise en 1982.

D'autre part, encouragé et aidé pendant plusieurs années par P. Halleux, G. Périlleux a également créé à l'Ecole d'Interprètes Internationaux de Mons un département de langue danoise (candidature et licence en traduction et en interprétation de conférence) et, à la Faculté des Sciences psychopédagogiques de l'Université de Mons, un Centre d'Etudes scandinaves, qui dispense les enseignements de la maîtrise en traduction et en interprétation de conférence (langue danoise) et de la maîtrise en langues et littératures scandinaves.

Les recherches de G. Périlleux portent essentiellement sur les littératures scandinaves du vingtième siècle. Il est l'auteur d'un ouvrage sur l'écrivain suédois Stig Dagerman et de différents articles scientifiques, ainsi que coauteur de plusieurs livres portant sur les littératures scandinaves contemporaines.

Jean Quenon (1927)

Jean Quenon fait ses études à l'Université de Liège et y devient licencié-agrégé en philologie germanique, docteur en Philosophie et Lettres et candidat en histoire et littérature orientales (Sanskrit). Sa dissertation doctorale est publiée sous le titre *Die Filiation der dramatischen Figuren bei Max Frisch* (Paris, 1975).

Il enseigne dans le secondaire jusqu'à son retour à l'Université où, à partir de 1963, il devient successivement assistant, chef de travaux, chargé de cours à temps partiel (1980), et enfin, chargé de cours à temps plein (1984).

De 1963 à 1987, J. Quenon dirige les exercices de prononciation dans les trois langues germaniques ; il est chargé de la partie théorique de ce cours de 1984 à 1987. Il se voit aussi confier le cours de Traduction et explication de textes historiques allemands, issu de la réforme de 1968 et destiné aux étudiants de la candidature en Histoire, en Philosophie et en Histoire de l'art, Archéologie et Musicologie.

Attaché au Service, puis à la succession de Fr. Closset pour la Méthodologie spéciale des langues germaniques, il est titulaire du cours et responsable des stages depuis 1987. Il s'est employé à mettre en oeuvre la réforme de 1981 et, plus spécialement, à organiser dans des classes d'athénée les leçons publiques d'agrégation de l'enseignement secondaire supérieur. Par ailleurs, J. Quenon poursuit des recherches d'ono-

mastique et de bilinguisme et travail, depuis 1974, à l'étude de la toponymie du nord de la partie germanophone du pays, en particulier du canton de Malmedy; il a dirigé dans ces domaines une quinzaine de mémoires portant sur l'anthroponymie, le bilinguisme et les langues en contact. Il a participé à la création d'une section Philosophie et Lettres à la Station scientifique des Hautes-Fagnes, où se réalisent des travaux pour lesquels il est largement fait appel aux techniques interdisciplinaires et inter-facultaires.

Mathieu Rutten (1906-1987)

Né à Lanaken, Mathieu Rutten entreprit ses humanités gréco-latines chez les Pères Croisés à Maaseik et les termina à l'Athénée royal de Hasselt.

C'est à ce moment déjà que commença à se manifester l'intérêt profond qu'il portait à la littérature: en 1925, on vit paraître dans les revues littéraires limbourgeoises les premiers vers de M. Rutten. La poésie, pour laquelle il nourrissait une véritable passion, sera l'objet principal de ses recherches tout au long de sa carrière académique, comme en témoignent les deux volumes de son étude *Nederlandse Dichtkunst* (Hasselt 1957, 1967).

C'est donc un jeune poète qui, en 1925, entreprend des études de philologie germanique à l'Université de Liège. R. Verdeyen le remarqua très rapidement et le mit en rapport avec le poète gantois Karel van de Woestijne. M. Rutten allait lui consacrer la majeure partie de ses recherches: sa thèse de doctorat, *De Lyriek van Karel van de Woestijne* (Liège, 1934), sa thèse d'agrégation de l'enseignement supérieur, *De esthetische opvattingen van Karel van de Woestijne* (Liège, 1943), et deux autres études fondamentales, *Het proza van Karel van de Woestijne* (Liège, 1959) et *De Interludiën van Karel van de Woestijne* (Liège, 1972). Il publia en outre plusieurs centaines d'articles sur les littératures flamande et néerlandaise.

Après avoir été assistant de R. Verdeyen de 1932 à 1939, M. Rutten fut, pendant de nombreuses années, professeur aux athénées de Verviers et de Liège et à l'Ecole normale moyenne de l'Etat à Liège.

À la mort de R. Verdeyen, M. Rutten hérita d'une partie du volet littéraire des enseignements vacants. Chargé de cours en 1951, il est nommé professeur ordinaire en 1955. Au décès de Fr. Closset en 1964, il deviendra responsable de l'ensemble des enseignements de littérature néerlandaise et assumera cette tâche jusqu'à son admission à l'éméritat en 1976.

Il consacra les dernières années de sa vie à la rédaction de deux études sur Georges Simenon.

Fr. v. E.

Irène Simon (1916)

Irène Simon obtint son diplôme de licence en philologie germanique en 1937 avec un mémoire qui lui valut d'être lauréate du Concours universitaire (1939); elle devint docteur en Philosophie et Lettres en 1940, quelques semaines avant son vingt-quatrième anniversaire. Sa thèse d'agrégation de l'enseignement supérieur, *Formes du roman anglais de Dickens à Joyce*, fut publiée en 1949 dans la Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres.

I. Simon fut assistante (1937-41) puis assistante volontaire (1941-45) de V. Bohet. Elle enseigna au Lycée de Seraing et à l'Ecole normale de l'Etat à Liège de 1941 à 1949. Elle fut nommée chargée de cours en 1949, puis professeur ordinaire en 1953; elle occupa ce poste jusqu'à sa retraite en 1981. Outre sa charge d'enseignement, I. Simon fut appelée à de multiples autres fonctions, en Belgique et à l'étranger: elle fut membre du Conseil scientifique de la Bibliothèque de l'ULg (1954-59), présidente de la Commission scientifique du Service des Langues vivantes (1974-81), membre du comité de l'International Association of University Professors of English, membre du Bureau de la Fédération internationale des Langues et Littératures modernes (1957-81), présidente de la Belgian Association of Anglicists in Higher Education (1981-83), etc.

Une dizaine de livres et une soixantaine d'articles, tous marqués du sceau de la rigueur scientifique et de l'humanisme le plus large, ont vu le jour sous sa plume infatigable. Ses études critiques, qui lui ont valu une réputation internationale, couvrent un vaste domaine qui va de Shakespeare au roman contemporain en passant par Donne, Dryden, Pope, Swift, Yeats, et bien d'autres, avec, à l'occasion, quelques détours par la langue anglaise, l'enseignement des langues et les littératures américaine et du Commonwealth. *Formes du roman anglais de Dickens à Joyce* (Liège, 1949), *Neo-Classical Criticism 1660-1800* (Arnold's English Texts, Londres, 1971) et les trois volumes *Three Restoration Divines* (Paris, 1967-76) sont connus dans le monde entier.

I. Simon fut, en 1945-46, boursière du British Council à Queen Mary College, Londres; en 1961-62, titulaire de la Chaire belge à l'Université de Londres (King's College) et, en 1976-77, titulaire de la Chaire Francqui à l'Université de Gand. Elle a enseigné aux Universités de Groningue, Oslo, Bergen, Nottingham, Londres (University College), Leeds, Sheffield, Poznan, Cracovie et Caen. Elle fut aussi Fulbright Research Scholar aux Universités d'Indiana (Bloomington) et de Californie (Berkeley). Deux distinctions prestigieuses vinrent honorer le savant en 1980: le titre de docteur *honoris causa* de l'Université de Stirling et la Médaille de l'Ordre de l'Empire britannique.

À l'occasion de la remise à I. Simon d'un volume d'hom-

mage, rédigé par une trentaine d'amis, de collègues et d'anciens élèves, *Multiple Worlds, Multiple Words* (1988), le porte-parole de l'assemblée s'est adressé à elle en ces termes: «Ne vous contentant pas de nous apprendre ce qu'est la littérature, vous nous avez constamment rappelé, par votre exemple, qu'il est possible de parler de littérature simplement, d'ajuster un jugement sûr sans tomber dans des modes passagères, en alliant bon sens et perception aigüe de l'esthétique, en alliant rigueur et tolérance, érudition et simplicité, économie de l'expression et justesse du mot; nous savons aussi que, chez vous, l'érudition et la rigueur du savant vont toujours de pair avec les qualités de cœur de la personne.» Exigeante pour elle-même et pour les autres, douée d'un grand sens des responsabilités, I. Simon a su, tout au long de sa carrière, pratiquer la vraie tolérance. Ouverte aux problèmes de notre temps, sensible aux conditions de vie de ses étudiants, elle a toujours réagi généreusement, voire même violemment, aux injustices de toute nature. Son dynamisme, son enthousiasme, son savoir sont responsables de bien des vocations. Tous ceux qui ont eu la chance d'apprécier ce rare mélange d'intelligence, de rigueur, de sensibilité et de cœur ont le sentiment d'appartenir à la grande famille qu'elle a su créer.

Depuis sa retraite en 1981, I. Simon, toujours «a model of unflagging energy» (*Multiple Worlds, Multiple Words*), poursuit ses recherches et continue à écrire.

P.M. — P.M.-M.

Siegfried Theissen (1940)

Siegfried Theissen est titulaire de la chaire de philologie néerlandaise moderne. Il entreprend d'abord des études de régent en langues modernes et enseigne, de 1960 à 1967, dans plusieurs écoles moyennes. En 1967, il devient licencié et, pendant un an, il enseigne l'allemand à l'Athénée royal de Verviers. Assistant de J. Moors à partir de 1968, il obtient, en 1973, le titre de docteur en Philosophie et Lettres avec une étude sur les germanismes dans le néerlandais moderne. Il devient professeur en 1979 et, en 1989, professeur ordinaire.

S. Theissen a écrit de nombreux articles relatifs à l'enseignement du néerlandais en Belgique, à la problématique du néerlandais en Flandre, à l'influence des langues étrangères sur le néerlandais moderne, et à des questions de syntaxe et de morphologie. Il est l'auteur de *Nederlandse teksten 1 en 2* (avec J. Vromans, Anvers, 1978, 1981), du *Dictionnaire contrastif des prépositions F-N + livre d'exercices* (avec M. Renwart, Liège, 1985), du *AN woordenboek voor correct taalgebruik* (avec J. Vromans, Hasselt, 1987), du *Invert Woordenboek van het Nederlands* (avec M. Esch et Ph. Hilgsmann, Liège, 1988). Il est en outre l'éditeur, avec J. Vromans, de l'*Album Moors* (Liège, 1989). Il prépare une grammaire des-

criptive du néerlandais et, en collaboration avec J. Aldenhoff, un dictionnaire inverse de l'allemand. Sont également en chantier: un dictionnaire du langage informel N-F, F-N et un dictionnaire de la Flandre et des Pays-Bas.

S. Theissen est président du Centre d'Etudes belgo-néerlandais, vice-président de l'A.G.Lg et vice-président de l'Association des Professeurs d'Université de Belgique.

François van Elmbt (1942)

Encouragé par M. Rutten, François van Elmbt consacre son mémoire de licence à l'étude de Karel van de Woestijne au sujet duquel il publie ensuite deux ouvrages intitulés *Godsbeeld en godservaring in de lyrick van Karel van de Woestijne* (Bruges, 1973) et *De agenda's en carnets van Karel van de Woestijne* (Liège, 1979).

Fr. van Elmbt devient assistant au Service de littérature néerlandaise en 1975 après avoir été, pendant plusieurs années, à la fois assistant volontaire et professeur dans l'enseignement secondaire.

En 1983, il est chargé du cours de Théories littéraires néerlandaises modernes, et, en 1984, des cours de Questions de littérature néerlandaise moderne et de Littérature néerlandaise du moyen âge.

Partagé entre le moyen âge et la littérature moderne, il s'intéresse, entre autres, à l'imaginaire poétique, aux grammaires du texte et aux grands courants d'influences, comme en témoignent ses conférences, communications et articles: «Karel van de Woestijne, lecteur de Pascal» (Liège, Faculté ouverte, 1984), «Th. Aubaneu et Karel van de Woestijne» (Bruxelles, 1981) et «Karel van de Woestijne en Hadewijch» (*Nieuwe Taalgids*, 1984); il étudie aussi les relations entre mystique et encyclopédisme médiéval dans son article «Mnl. roet; kanteekeningen bij J. van Ruusbroec», in *Album Moors* (Liège, 1989). Ses recherches portent actuellement sur le roman contemporain (W. Brakman).

En 1989-90, il a fait à l'Université d'Amsterdam un cours sur le roman flamand de 1900 à 1940 (Programme ERASMUS).

François van Veerdeghe (1849-1932)

François van Veerdeghe, qui était né à Ledeberg-lez-Gand, fait ses études primaires et secondaires à Gand et est admis, en 1868, à l'Ecole normale des Humanités. Il est professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur en 1872 et devient successivement professeur de rhétorique latine au Collège communal de Thuin, professeur à l'Athénée royal de Thuin puis, en 1875, professeur à l'Ecole normale des Humanités, où il est chargé des cours de Langue flamande et de Langue anglaise. Titulaire, depuis 1873, du diplôme de capacité pour l'enseignement du

flamand, il perfectionne ses connaissances en anglais en suivant des cours de langue et de littérature anglaises à University College et à King's College (Londres) et obtient, en 1876, le diplôme de capacité pour l'enseignement de l'anglais.

A partir de 1888, il fait un cours libre de flamand à l'Université de Liège et, lors de la suppression de l'Ecole normale des Humanités, il est chargé, dans la nouvelle section, de tous les enseignements relatifs au flamand ainsi que du cours d'Histoire approfondie de la littérature anglaise. Il cédera celui-ci à P. Hamélus en 1905.

Ses activités scientifiques relèvent essentiellement de la philologie néerlandaise, du moyen âge au seizième siècle. On lui doit l'édition princeps de deux textes, *De Menschwording* (Leyde, 1892) et *Leven van Sinte Lutgart* (Leyde, 1899), dont l'importance dans l'histoire de la littérature néerlandaise est reconnue depuis lors. Il publie aussi plusieurs articles sur la littérature arthurienne et courtoise, ainsi que sur le théâtre médiéval. La qualité de ses recherches lui vaut d'être élu, en 1893, membre de la Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde de Leyde. Mais c'est le souvenir d'un professeur entièrement dévoué à son enseignement que gardèrent ses anciens élèves, dont certains se distinguèrent brillamment à leur tour au cours de leur carrière.

P.M.-F.

René Verdeyen (1883-1949)

René Verdeyen fit ses études à la Section de Philologie germanique de l'Université de Gand. Promu docteur en 1904 avec une thèse intitulée «Bijdrage tot de Studie der Visioenen», il commence sa carrière dans l'enseignement secondaire (athénées de Gand, Bruxelles, Anvers, Ostende, Ixelles). Pendant la guerre 1914-18, il devient commissaire du gouvernement au camp de réfugiés à Hontenisse (Zélande) puis adjoint au commissaire du gouvernement au camp de réfugiés à Uden (Brabant septentrional). Il succède à Fr. Van Veerdegheem comme chargé de cours en 1919 et est promu au rang de professeur ordinaire en 1924.

R. Verdeyen fut un médiéviste érudit doublé d'un remarquable lexicographe. Son intérêt précoce pour les visions médiévales déboucha sur plusieurs communications et sur l'édition magistrale de *Tondalus' Visioen en St. Patricius' Vagevuur* (t.I, 1914; t.II, 1917), qu'il publia en collaboration avec J.H. Endepols. Il prêta également son concours à l'édition de *Esmoreit* (Groningue, 1938), qui fit aussi l'objet de plusieurs articles. Mais surtout il collabora généreusement au *Verklarend Handwoordenboek der Nederlandsche Taal* de M.J. Koenen (15e éd. 1926, 19e éd. 1939) et à la rédaction de *Van Dale's Groot Woordenboek der Nederlandsche Taal* (La Haye-Leyde, 6e éd., 1924). Ses études sur les *Colloquia et Dictionarium Septem Linguarum* (3 tomes, Bruxelles 1926,

1925, 1935), sur *Petrus Dasypodius en Antonius Schorus* (Bruxelles, 1940) et sur *Het Naembouck van 1562* (Paris, 1945) sont considérées comme fondamentales pour la lexicographie néerlandaise. Il collabora également à la préparation du *Frans-Nederlands juridisch woordenboek*, dont l'édition finale est l'œuvre de J. Moors.

Mais aucune période, aucun aspect de l'histoire de la langue ou de la littérature néerlandaise ne lui étaient étrangers. On lui doit des étymologies germaniques de mots wallons et des recherches sur la technique théâtrale, sur la prose flamande de 1830 à 1930, sur le poète Guido Gezelle et sur les *Tachtigers* en Flandre et en Hollande. Membre de nombreuses commissions et sociétés savantes, il avait été élu membre correspondant puis titulaire de la Koninklijke Vlaamse Academie voor Taal- en Letterkunde (1924), membre de la Maatschappij der Nederlandse Letterkunde de Leyde (1928), membre correspondant puis titulaire de la Koninklijke Belgische Academie, Klasse der Letteren, Morele en Staatskundige Wetenschappen (1945-46).

Comme le remarquait A.L. Corin dans son hommage à R. Verdeyen (*Bulletin de l'Association des Amis de l'Université de Liège*, 1949, IV; p. 44), «R. Verdeyen ne s'est pas contenté d'être l'animateur auquel l'enseignement du néerlandais à l'Université doit son épanouissement et l'ambassadeur des lettres flamandes en Wallonie. Il convient de rappeler avec une particulière insistance les services qu'il a rendus à la Section et, par là, à l'Université tout entière. Il a pris sur lui la charge ingrate de l'administration générale de notre Section, tâche à laquelle l'avaient préparé son activité comme directeur du travail et adjoint au Commissaire du Gouvernement dans les camps hollandais de réfugiés belges ainsi que son passage au Ministère de l'Instruction publique. Toujours sur la brèche lorsqu'il s'agissait de défendre nos droits et nos revendications légitimes, il poussait la sollicitude jusqu'aux détails de l'aménagement des locaux et du mobilier des salles de cours et des séminaires. Menue besogne? Vitale pour le travail des étudiants. Et qu'il n'eût pas réussi à la mener entièrement à bonne fin le chagrinerait encore à la veille de sa mort.»

P.M.-F.

Joseph Vromans (1949)

Joseph Vromans fait ses études secondaires et universitaires aux Pays-Bas. Après son «doctoraal examen» en philologie néerlandaise, il devient lecteur de néerlandais à l'Université de Liège (1973-77), puis à l'Université de Cologne (1977-79) et ensuite assistant à l'Institut de Lexicologie néerlandaise à Leyde (1979-81). A partir de 1981, il est successivement assistant, chargé de cours et professeur à l'Ecole d'Interprètes Internationaux à Mons, où il enseigne égale-

ment à la Faculté des Sciences psycho-pédagogiques de l'Université.

J. Vromans présente sa thèse de doctorat en 1983 à l'Université de Liège, qui lui confie d'abord la suppléance, puis, à partir de 1985, la charge de philologie historique néerlandaise.

Ses recherches portent principalement sur la lexicographie, la dialectologie et la diachronie de la langue néerlandaise, ainsi que sur les aspects communicatifs du néerlandais actuel. Parmi ses publications, il convient de citer *Woordenboek van de Brabantse dialecten*, tomes 3, 4, 5 et 6 (Assen, 1976, 1977, 1979, 1980; en collaboration avec J. Berns, A. Weijnen et H. Cromptvoets), *AN woordenboek voor correct taalgebruik* (Hasselt, 1987, en collaboration avec S. Theissen), *Taal, het grote avontuur* (Utrecht, 1988; une adaptation néerlandaise de H. J. Störig, *Abenteuer Sprache* (Berlin, 1987) et une collaboration au *Lehrbuch Niederländisch* (Munich, 1988; éd. K.-H. Hennen).

Jean Wagner (1849-1895)

Né à Echternach, Jean Wagner obtient le diplôme de capacité pour l'enseignement de la langue allemande avant de poursuivre ses études aux Universités de Berlin et de Leipzig. Il est chargé des enseignements de langue et de littérature allemandes à l'Ecole normale des Humanités. Au moment où est créée la Section de Philologie germanique, J. Wagner est déjà attaché à notre Faculté où il enseigne la langue et la littérature allemandes depuis 1884. A partir de 1890, il y fera les cours d'Explication approfondie d'auteurs allemands, d'Histoire approfondie de la littérature allemande, de Grammaire historique de l'allemand et de Grammaire comparée. Il est promu au rang de professeur ordinaire en 1892.

Erudite mais d'une modestie extrême, bienveillant sous des dehors un peu froids, tolérant et objectif, il n'avait pas encore eu le temps de donner la pleine mesure de sa science ni de son talent lorsqu'il fut emporté par la maladie à l'âge de quarante-cinq ans. Il laissait dans le désarroi la Section dont il était l'un des trois fondateurs et qui attendait encore beaucoup de lui.

P.M.-F.

Joseph Warland (1902-1971)

Joseph Warland naquit à Malmedy, dans ce qui était alors la Wallonie prussienne. Il y parla en famille le wallon local et apprit à l'école la langue de Goethe. Cette double appartenance linguistique allait déterminer sa carrière scientifique. Il obtint en 1926, dans notre Alma Mater, le titre de docteur en Philosophie et Lettres avec un travail sur les emprunts germaniques dans le dialecte wallon de Malmedy.

Approfondi et publié en 1940, son *Glossar und Grammatik der germanischen Lehnwörter in der wallonischen Mundart Malmedys* (Liège-Paris, 1940) reste un modèle du genre tant par la précision avec laquelle y sont traités les problèmes phonétiques que par le souci constant d'intégrer l'aspect sémantique et grammatical à la recherche étymologique. Les points forts de l'activité scientifique de J. Warland furent l'étude des procédés d'emprunt et la philologie comparative. A la fois germaniste et wallonisant, il établit, avec une précision mathématique, une série d'étymologies jusque-là douteuses et apporta une réponse plausible au problème de l'origine de la frontière linguistique séparant les dialectes romans et germaniques. Nul n'était donc mieux qualifié que lui pour enseigner dans notre Université la Grammaire historique de l'allemand et la Grammaire comparée des langues indo-européennes, plus spécialement des langues germaniques. Mais J. Warland fut aussi le titulaire, combien brillant, des cours de grammaire et d'étude philologique de l'allemand moderne. Dans ce domaine, il fut un maître qui a enthousiasmé plusieurs générations d'étudiants. Il avait sur une multitude de problèmes grammaticaux et philologiques une opinion originale, qui était le fruit d'une réflexion personnelle approfondie. Il rejetait le purisme et la grammaire normative. Très critique vis-à-vis des explications vagues et hâtives, il cherchait toujours une approche concrète et opérationnelle des phénomènes de langue. Certaines de ses idées n'ont sans doute pas fini de féconder la recherche grammaticale.

J. Warland possédait, à un haut degré, l'art d'enseigner. Par les questions qu'il posait, il faisait cheminer son auditoire vers des découvertes souvent inattendues. Celles-ci heurtaient peut-être les esprits distraits ou superficiels. Mais pour les autres, c'était la lumière qui jaillissait. Ceux qui comprenaient l'enseignement du Maître accueillaient ses formules et même ses paradoxes avec un sourire admiratif. Son abord froid inspirait à plus d'un étudiant une certaine crainte, mais beaucoup se rendaient chez lui le cœur léger, même pour y subir un examen; car là encore, il enseignait autant qu'il interrogeait.

A côté de son activité d'enseignant et de chercheur, J. Warland assumait aussi une importante tâche administrative: de 1957 à 1964, il fut doyen de la Faculté de Philosophie et Lettres et membre du Conseil d'administration de l'Université. De plus, il fut un membre actif de plusieurs sociétés savantes: de 1953 à 1969, il fut secrétaire général et éditeur des publications de la Commission royale de Toponymie et de Dialectologie; dès 1935 et jusqu'en 1970, il présida aux publications de la Société de Langue et de Littérature wallonnes; il dirigea le Centre de Recherches dialectales de l'est de la Belgique, qu'il avait créé avec A.L. Corin.

J.A.

PHOTO-FINISH

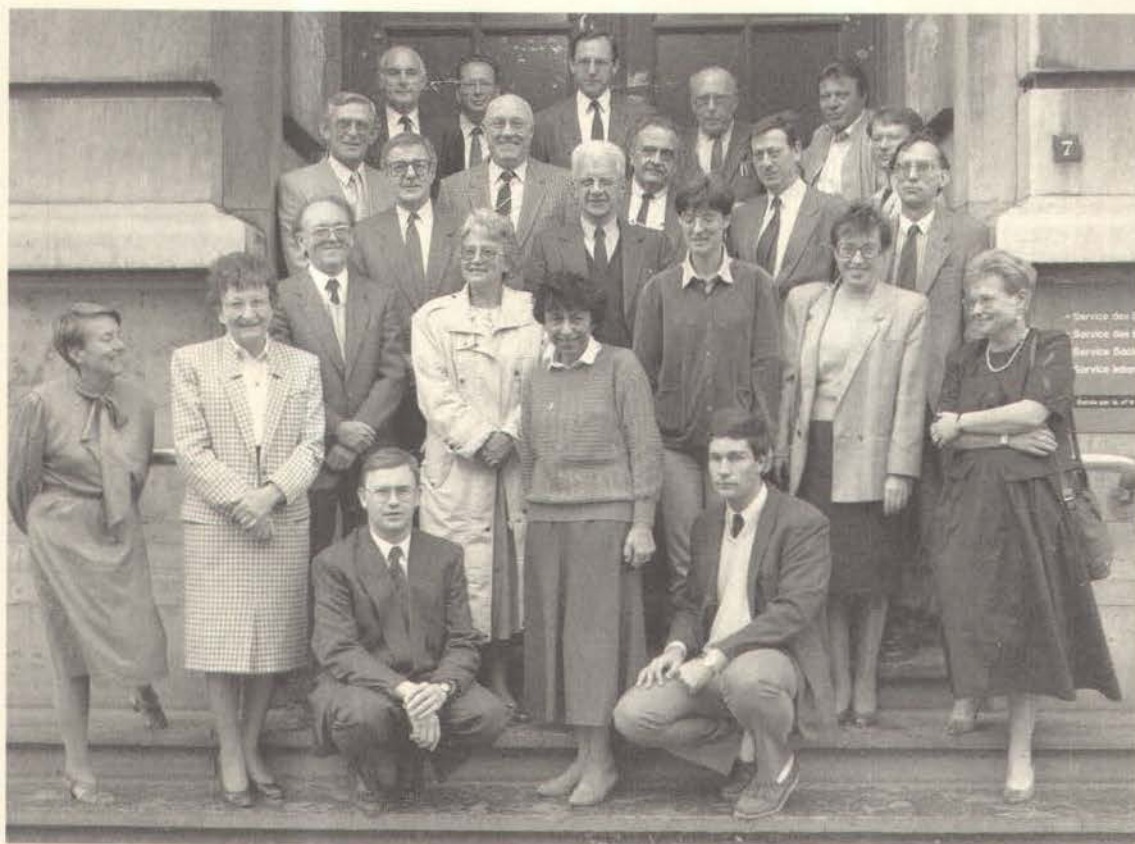


Photo P. Piron

19-9-1990

Légende au dos

De gauche à droite et de haut en bas :

S. Theissen, professeur ordinaire ; Fr. van Elmbt, chargé de cours ; J. Janssens, lecteur ; J. Quenon, chargé de cours ; R. Germay, conservateur, chargé de cours ; J. Finck, chef de travaux, chargé de cours ; L. Gillet, professeur ordinaire ; R. Leroy, professeur ; J. Aldenhoff, professeur ordinaire ; G.-Th. Tewilt, lecteur ; P. Michel, professeur ordinaire ; A. Moulin, chef de travaux, maître de conférences ; J. Gibbs, lecteur ; M. Kefer, premier assistant, maître de conférences ; P. Michel-Michot, professeur ; N. Wautier-Franck, assistante ; Chr. Vanhay, secrétaire ; Chr. Pagnoulle, chef de travaux, maître de conférences ; P. Mertens-Fonck, professeur ordinaire ; H. Maes-Jelinek, professeur ; J. Dor, chef de travaux, maître de conférences ; Ph. Hiligsmann, assistant ; Th. Fontenelle, assistant.

Les absents :

M. Esch-Pelgroms, chef de travaux ; J. Noël, professeur ordinaire ; E. Pastor, chargé de cours ; G. Périlleux, chargé de cours ; A.-M. Rositi-Jansen, secrétaire ; J. Vromans, chargé de cours.



Die Gründung unseres Fachbereichs vor 100 Jahren fiel in eine Zeit, die auch in der deutschen Literatur eine Wendezeit war. Dies dokumentiert der Sammelband:

Deutsche Dichtung um 1890

Beiträge zu einer Literatur im Umbruch

Herausgegeben von
Robert Leroy und Eckart Pastor

Mit Abhandlungen von:

Jean-Paul Bier (Antwerpen), Theo Buck (Aachen), Ulrich Eisenbeiß (Regensburg), Winfried Freund (Paderborn), Louis Gerrekens (Lüttich), Horst Albert Glaser (Essen), Günter Häntzschel (München), Anneli Hartmann (Bochum), Hans Otto Horch (Aachen), Dieter Kafitz (Mainz), Gerhard Kaiser (Freiburg), Dieter Kimpel (Frankfurt/M.), Paul Gerhard Klussmann (Bochum), Udo Köster (Hamburg), Robert Leroy (Lüttich), Franz Norbert Mennemeier (Mainz), Armand Nivelle (Lüttich/Saarbrücken), Helmuth Nürnberger (Flensburg), Eckart Pastor (Lüttich), Henri Plard (Brüssel), Wolfgang Preisendanz (Konstanz), Hartmut Scheible (Frankfurt), Helmut Scheuer (Siegen), Hauke Stroszeck (Aachen), Gerd-Theo Tewilt (Lüttich), Ludwig Völker (Münster), Gotthart Wunberg (Tübingen).

Erscheinungsdatum: Sommer 1991 ca. 550 S. ca. sFr 80,--



PETER LANG

Bern · Frankfurt am Main · New York · Paris

